18

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de I à XX;

30 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de XXI à L;

100 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 51 à 150;

et une édition spéciale sur papier de fil.

LE DÉMON DE MIDI

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol. — **Nouvelles pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 2 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 2 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Émigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol. — **Laurence Albani**, 1 vol. — **L'Écuyère**, 1 vol. — **Un Drame dans le monde**, 1 vol. — **La Geôle**, 1 vol. — **Cœur pensif ne sait où il va**, 1 vol.

En collaboration avec Gérard D'HOUVILLE, Henri DUVERNOIS, Pierre BENOIT.

Le Roman des Quatre, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol. — **Le Justicier**, 1 vol. — **Anomalies**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, **Petits Poèmes**, **Édel**, **les Aveux**, 1 vol. — **Poésies inédites**, 2 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André CURY), 1 vol. — **La Barricade**, *Chronique de 1910*, 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge BASSET), 1 vol. — **Le Tribun**. *Chronique de 1911*. 1 vol.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1914.

B 1128 de

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE DÉMON DE MIDI

★ ★

...A sagittâ volante in die, a negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.

PSAUME XC, 6.

195829
4. 5. 25

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Tous droits réservés

PQ
2199
D45
1914
t.2

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

Copyright 1914 by Plon-Nourrit et Cie.

LE DÉMON DE MIDI

VIII

LA CATACOMBE

Que l'abbé Fauchon fût mêlé, d'une étroite manière, à ces fiançailles secrètes de Thérèse, Jacques déjà n'en doutait plus. Mais comment? Le cercle des hypothèses était bien restreint. La jeune fille nourrissait-elle pour quelqu'un des sentiments que Fauchon favorisait? La colère indignée de Dominique pouvait s'expliquer de la sorte. L'auteur d'*Hakeldama*, qui rappelait tant Lamennais, avait encore ce trait de M. Féli : l'attachement passionné de ses anciens élèves. Nombre de ceux-ci fréquentaient chez lui, et, plus ou moins, chez les Andrault. Tout en vaquant à sa vie habituelle, au lendemain de la cruelle révélation, Jacques passait en revue ces rivaux possibles. Plusieurs avaient été ses camarades à l'École Saint-André. En vain arrêtait-il ses soupçons sur celui-ci ou celui-là, toujours son

infaillible divination d'amoureux le ramenait à cette idée contre laquelle il s'était aussitôt révolté : « Ce fiancé de Thérèse, c'est Fauchon. » Et toujours il la rejetait, sans se permettre de même l'examiner. Un fait allait lui donner la force de cet examen. Le samedi matin, après trente-six heures de cette obsession, il revenait de son cours de droit. Il prit par les galeries de l'Odéon, comme il faisait sans cesse, depuis sa rencontre avec son terrible maître, pour voir si *Hakeldama* avait ou non paru. Son cœur battit. Le titre fatal flamboyait devant ses yeux, en larges caractères noirs, sur une couverture rouge. D'une main tremblante, le jeune homme saisit le volume. Il donna les trois francs à l'employé, la pourpre aux joues, comme s'il achetait une plaquette obscène. Le livre à peine ouvert, il vit ces mots : *Le Mariage sacerdotal*, écrits en tête d'une des parties. Il hâta le pas afin d'être plus tôt dans sa chambre, où il s'enferma pour dévorer, pour boire ces pages dont chaque mot le déchirait, le brûlait. La lecture de ce chapitre finie, sa conviction était faite. Avec une éloquence impérieuse, personnelle, frémissante, celle d'un passionné qui vous saisait le bras, les épaules, vous crie, vous pleure son plaidoyer, — avec une joie exaltée et sauvage, celle du prisonnier échappé à sa geôle, du naufragé solitaire qui a rencontré l'entr'aide, de l'enivré qui court vers son désir,

Fauchon dressait contre le célibat ecclésiastique un réquisitoire sans arguments nouveaux, mais d'une logique invinciblement serrée, la sienne. Jacques en avait toujours subi l'emprise, depuis qu'il connaissait le prêtre, comme un attrait et une terreur. Il la subissait de nouveau. C'était une souffrance qui l'atteignait dans son intelligence et dans son cœur. La spécieuse rigueur du raisonnement violentait en lui le croyant orthodoxe qu'il restait, malgré tout, à cause de son père. Et que lui démontrait ce raisonnement? Qu'un prêtre pouvait, sans manquer à l'honneur sacerdotal, aimer, être aimé, se marier. Donc, Fauchon avait eu, de par sa doctrine, le droit de ressentir et d'accepter l'amour. Il avait eu le droit de se fiancer. Il avait le droit de se marier. De quel accent l'auteur de *Hakeldama* célébrait le ravissement de ce prêtre rencontrant « dans ses voies, » c'étaient ses propres expressions, « ce miracle vivant, la médiatrice entre Dieu et lui, l'âme féminine à laquelle il peut *agglutiner* son âme, qui est son disciple et dont il est le disciple, auprès de laquelle il peut s'agenouiller devant l'autel et se dire *sacerdos et conjux in æternum.* » Un portrait suivait, celui de cette épouse idéale, tracé à la ressemblance de Thérèse. Comment l'amoureux s'y fût-il trompé? Oui. C'était de Thérèse Andrault que parlait Fauchon, quand il décrivait « cette force virile de volonté cachée

sous des dehors de grâce enfantine », quand il célébrait « cette pure ferveur d'enthousiasme unie à tant de simplicité, à des façons si calmes, si harmonieuses », quand il admirait « ce courage à suivre jusqu'au bout son sentiment et sa pensée, dans un dédain, dans une ignorance absolue de l'opinion du monde ». Ces nobles nuances de caractère, c'étaient celles-là même dont Jacques s'enchantait depuis des années, celles qui avaient suscité son culte pour la jeune fille, éveillé sa tendresse. En lisant et relisant ces pages, il apercevait un roman mystérieux et tragique : Thérèse se laissant prendre à la flamme de cet esprit supérieur, plaignant ce prêtre de ses luttes intimes, de son martyre, — ce prêtre reposant son cœur ulcéré dans cette pitié, se réchauffant à cette brûlante candeur, — un amour naissant entre eux, ignoré d'eux d'abord et si mêlé aux émotions religieuses qu'ils avaient pu le prendre, l'un et l'autre, pour un appel d'En-Haut. Le jeune homme naïf, et qui n'avait jamais vécu que dans ses rêves, reconnaissait, avec une amertume accablée, la pauvreté, la maigreur de ses sentiments, à lui, si vifs fussent-ils, comparés à l'amplitude, à la richesse, à la poussée de la passion dans ce cœur de quarante ans. Quelle séduction ce génie tourmenté avait dû exercer sur une enfant romanesque, enveloppée, emportée dans cette tempête de détresse et d'es-

pérance, d'orgueil et de dévouement, de révolte et de mysticisme! Le masque ravagé de Fauchon s'évoquait devant le souvenir de Jacques, tel qu'il l'avait vu, pour la dernière fois, lors de leur rencontre, rue de Vaugirard. Ces yeux de fièvre, ces rides tourmentées, ces joues émaciées, cette bouche frémissante s'expliquaient maintenant. Énergique et douloureux visage d'un homme consumé d'amour, et que cet amour décidait enfin au geste suprême de la rébellion! En publiant *Hakeldama,* Fauchon s'abîmait, et pour toujours, de l'orthodoxie dans l'hérésie. Il sombrait dans la tourbe des renégats et des apostats, mais il avait passé aussi du vœu de chasteté au mariage. Il avait posé une doctrine qui lui permettait d'épouser Thérèse Andrault.

— « A-t-il cette doctrine parce qu'il l'aime, ou bien se croit-il autorisé à l'aimer parce qu'il a cette doctrine? Ce n'est pourtant pas un libertin qui a séduit une jeune fille et qui se justifie de son crime. »

Se poser une telle question, c'était, pour Jacques, douter lui-même du caractère de Fauchon, comme Dominique. Il se la posait pourtant. Était-ce juste? Sa vénération de tant d'années pour son ancien maître protestait là contre, puissamment, douloureusement. A qui recourir pour y voir un peu clair dans cette énigme, sinon à son père, au grand ami qu'il avait toujours

trouvé dans ses heures de trouble? Oui. Mieux valait tout lui dire et discuter, avec ses soupçons, les théories de l'hérésiarque qui le bouleversaient presque autant. D'un impulsif élan, il sortit de sa chambre et vint droit au cabinet de Savignan. Il ouvrit la porte sans frapper, et il s'arrêta, décontenancé, en balbutiant un « Pardon, papa?... » Son père causait avec un prêtre assis au coin de la cheminée, et qui n'était autre que dom Bayle. La largeur du siège, un vaste fauteuil du temps de Louis XIV, rendait plus exiguë encore la frêle silhouette du vieux moine, ramassée, recroquevillée contre l'un des bras. Ses yeux, si clairs et si jeunes dans son visage flétri, dardèrent leur regard perçant sur le nouveau venu, dont la confusion augmenta encore.

— « Entre donc, » lui dit son père, comme il se retirait. « Tu n'es pas de trop. Je suis heureux de te présenter à dom Bayle, que tu connais déjà de nom. Tu sais qu'il veut bien s'occuper de ma candidature en Auvergne... Mon révérend père, mon fils. »

Le religieux salua le jeune homme, avec cette dignité un peu cérémonieuse qui était la sienne, et sa bouche se crispa dans un de ces sourires amers qu'il justifia, en montrant à Savignan un paquet posé sur le fauteuil, à côté de lui.

— « Je vois, » dit-il, « que Monsieur vous apportait le même livre que moi... »

Jacques tenait, en effet, à la main *Hakeldama*. Savignan ne s'y trompa point. Le demi-sourire signifiait : « Vous êtes trop content de retenir votre fils, parce que notre tête-à-tête vous gêne. » Et c'était vrai que les quelques paroles échangées avec le Religieux venaient de mettre l'amant de Geneviève au supplice.

— « J'ai quitté Clermont hier soir, » avait dit dom Bayle, à peine entré. « Lartigue ouvre le feu ce matin par un grand article, dans notre journal. Il faut que Calvières ne lâche pas. On parle d'une grève à Aulnat, fomentée par Fayot et Laverdy. C'est, entre eux, la guerre au couteau. Il peut prendre peur... On raconte qu'il y a une histoire de femme là-dessous. Vous me renseignerez peut-être. Vous avez vu Mme Calvières à Soléac. Comment la jugez-vous? »

Si maître de lui que fût Savignan, la nervosité dissimulée sous le vague de sa réponse n'avait pas échappé au perspicace Bénédictin. Il avait étudié son interlocuteur et discerné en lui d'indéfinissables changements. Leur rencontre était pourtant si récente! Il avait insisté et vu le malaise grandir, puis le soulagement quand Jacques était intervenu. Trop évidemment le futur candidat répugnait à parler de Mme Calvières. Pourquoi? Les curiosités des gens d'Église sont patientes et lentes. C'était de *Hakeldama* qu'il s'agissait maintenant, et, dépliant le paquet

de ses mains noueuses, dom Bayle montra, au père et au fils, son exemplaire.

— « Oui, » fit-il, « j'ai trouvé ce volume chez moi, en arrivant, à six heures. Je l'ai déjà lu en entier. Vous voyez. C'est même le motif principal de ma visite. Vous allez exécuter ça dans *le Germe,* ou dans un journal, j'espère? Je voudrais alors une suite d'articles sous votre signature, trois ou quatre *Variétés* à la Renan, à la Scherer. Nos ennemis ont abandonné ce genre. Reprenons-le. La *Variéte,* c'est l'*Essai,* mais agile et qui va plus loin que la pesante étude de revue. Si vous préférez *le Germé* pourtant?... L'essentiel est que vous écriviez sur ce livre. Il est affreux. Tout le modernisme tient dans ces trois cents pages. Vous avez là de l'essence, du comprimé d'hérésie. »

Et il feuilletait les pages toutes cornées, toutes zébrées, balafrées de coups de crayon.

— « Pour commencer : la plus perfide critique des pontificats de Léon XIII et de Pie X, tendancieusement comparés l'un à l'autre et détruits l'un par l'autre. — Puis une histoire de la Réforme catholique au dix-neuvième siècle, ou soi-disant telle, et une explication vraiment diabolique de son avortement — διάβολος, l'avocat menteur. — Écoutez ces titres de chapitres : — *Le premier péché contre l'Esprit : Dieu profané par la raison.* C'est l'agnosticisme que Fauchon af-

firme. — *Le second péché contre l'Esprit : respectons Dieu dans l'inconscient.* C'est l'immanentisme. — *Avec Newman et Darwin,* c'est l'évolutionnisme. — *Les « ne varietur » de l'Exégèse.* — *Cristallisations d'idolâtrie : la vérité sacramentelle,* c'est l'hypercritique textuelle et historique. — *Pour l'Église et la Révolution,* c'est le démocratisme. — *Le Mensonge blanc.* Il s'agit ici du Saint-Père et de ses prétendues usurpations... Vous voyez : toutes leurs thèses y sont, mais condensées, mais ramassées, avec un relief, un talent!... Par bonheur... » — sa bouche mince ricana de nouveau — « les livres de ces sophistes sont la lance de la fable qui guérissait les blessures qu'elle faisait. Il y a un chapitre sur le *Mariage sacerdotal.* Ces pages-là, c'est l'aveu... »

Et, jetant le livre sur le bureau, il conclut avec cette rudesse brutale des hommes très chastes quand ils parlent des choses de la chair.

— « On y entend le hennissement de la luxure. Demain, Fauchon se mariera, s'il n'a pas déjà quelque malpropre secret dans sa vie. »

Insultante et trop vraisemblable interprétation de ces pages dont Jacques venait d'être si ému! Il avait bien pensé à une séduction possible de Thérèse par Fauchon, mais uniquement sentimentale. Que la jeune fille fût la maîtresse du prêtre, il n'en pouvait supporter seulement

l'idée. Dans sa douleur il jeta un cri de dénégation :

— « Vous ne connaissez pas M. l'abbé Fauchon, mon Père. J'ai été son élève. Je reste son ami. Il peut se tromper, mais c'est un honnête homme. »

— « Dites : je l'ai connu un honnête homme, mon enfant, » répliqua le moine. « Tous les hypocrites ont commencé par avoir les vertus dont ils gardent le masque. »

Sans doute, sa vieille expérience attachait peu d'importance à la protestation de Jacques, et beaucoup aux indices démêlés chez Savignan, car il regardait celui-ci, en prononçant cette phrase, qui entra comme une pointe dans cette conscience; et se défendant lui-même, avec une spontanéité qui était une imprudence devant un tel observateur, l'adultère répondit :

— « Que Fauchon vive bien ou mal, la question n'est pas là. Il vivrait mal, et *Hakeldama* soutiendrait des doctrines saines et justes, que je le louerais de son livre, en condamnant ses actes. Un homme est coupable. Est-ce une raison pour qu'il maxime sa conduite et que sa faute remonte de sa volonté dans sa pensée?... »

Puis arrêtant net la discussion :

— « Pourquoi tant ergoter d'ailleurs? Je vais lire l'ouvrage, et, s'il est ce que vous dites, mon Père, comptez sur moi. »

— « Alors, tu vas écrire cet article, papa? » demanda Jacques, anxieusement, dom Bayle parti.

Impossible d'émettre devant son père, maintenant, le soupçon sur lequel il était venu le consulter, celui des fiançailles de Thérèse avec Fauchon. Elles ne pouvaient avoir été que secrètes, et ce secret supposait des rendez-vous, des tête-à-tête, de quoi justifier, pour la malveillance, les dégradantes accusations de dom Bayle. Si son père allait les reprendre? D'autre part, qu'un article parût sur *Hakeldama*, signé du nom de Savignan, tel que Thérèse ou Fauchon l'interprétassent comme une vengeance! Et Jacques écoutait avec terreur son père répondre :

— « Oui, je vais l'écrire, cet article. »

— « Dans le sens qu'a indiqué dom Bayle? Il a parlé d'une exécution. »

— « Certainement. »

— « Sans te rendre compte si Fauchon est d'une absolue bonne foi, ou s'il maxime ses fautes, pour prendre ton mot? Tu ne voudras pas faire cela, papa. Je te connais. On ne juge pas un livre en dehors de son auteur, quoi que tu aies dit, quand il s'agit d'un prêtre. Penser d'une manière et agir d'une autre, on le pardonne à un laïque... Et encore! C'est déjà si triste : un Chateaubriand composant le *Génie du*

christianisme chez Mme de Beaumont! Mais un prêtre?... L'autre jour, quand j'ai rencontré l'abbé Fauchon, il m'a parlé du ton de quelqu'un qui s'indigne contre une injustice et qui n'a jamais manqué à l'honneur de sa soutane. Dans ce cas, son livre peut être une erreur, et il n'est qu'un malheureux. Sinon, son livre est une mauvaise action, et il est un coquin. »

— « Comment veux-tu que je me renseigne? » repondit Savignan.

La phrase échappée au jeune homme, en passant, sur Chateaubriand et Mme de Beaumont, lui avait fait de nouveau très mal. Il ajouta, durement :

— « Je ne peux rien savoir de lui qu'à travers son livre. Tant pis si ce livre le calomnie. »

— « Tu peux le voir lui-même, » répliqua l'inconscient bourreau. « La personne physique, c'est une révélation. Vois Fauchon, papa. Tu liras sa sincérité sur son visage, comme on lirait ta sincérité sur le tien, si quelqu'un pouvait douter de toi. »

— « Je ne le verrai pas, » dit le père, plus durement encore. « Il ne viendra pas ici, n'est-ce pas? Et moi, je n'irai pas chez lui. Ce que je lui dois, c'est de lire scrupuleusement son ouvrage, avant d'en écrire. Je vais commencer tout de suite. Il est onze heures. D'ici au déjeuner, je me serai fait une première idée. Laisse-moi. »

En renvoyant son fils, Savignan ne mettait pas seulement fin à une scène trop pénible. Il avait hâte, il avait besoin, lui aussi, de lire ce livre dont le titre, outrageant et audacieux, l'irritait, l'attirait. Pour que dom Bayle fût accouru, dès son arrivée, lui en parler avec cette passion, il fallait que l'œuvre fût bien forte. Mais, de cette vigueur, le bouleversement de Jacques n'était-il pas la meilleure preuve? Savignan ignorait quelle crainte nourrissait l'amoureux de Thérèse et le poignant intérêt de cœur éprouvé par lui à cette lecture. Il devait croire à un trouble tout intellectuel. Quels arguments nouveaux avait donc trouvés et combinés le redoutable hérésiarque? Savignan était, comme dom Bayle, un trop sagace connaisseur en littérature religieuse pour ne pas rendre justice au vigoureux talent d'écrire de Fauchon, à sa dialectique supérieure, à son immense érudition. Et il y avait encore, dans l'attention avec laquelle, à peine seul, il ouvrit *Hakeldama,* cette curiosité qu'un peintre éprouve devant le tableau d'un rival, un chirurgien devant le tour de main d'un concurrent. Il n'avait pas lu un chapitre qu'il était pris, lui aussi, par ce pamphlet, un des chefs-d'œuvre de la littérature moderniste et dont les exemplaires, retirés du commerce, se vendent aujourd'hui à prix d'or. Par-dessous les thèses habituelles aux novateurs de l'école et qu'avait signalées le Bénédictin,

par-dessous les traces du roman personnel discernées par Jacques, une douleur extraordinaire palpitait dans ces pages. Elles révélaient, sans les raconter, la longue tragédie d'une âme restée sacerdotale, des jours, des mois d'un martyre caché. Visiblement, cet homme aimait passionnément l'Église. La quitter lui était un déchirement. Quand il affirmait « son impuissance à détruire en lui-même les certitudes produites par ses méditations et ses recherches, » quand il se déclarait « incapable de se supporter un seul instant, s'il reconnaissait publiquement comme faux ce qu'il jugeait vrai et comme vrai ce qu'il jugeait faux, » on sentait le douloureux accent d'une bonne foi, égarée mais entière. Certes, l'orgueil était là partout, le plus furieux appétit de domination intellectuelle, un mépris d'anarchiste pour les autorités les plus vénérables, l'inexpiable rancune d'un indépendant contre une soumission trop longtemps acceptée et peut-être trop sévèrement imposée. Mais cet envers misérable de sa rébellion, Fauchon ne le savait pas plus que le Tyrrel de la *Much abused letter* et de *Mediœvalism* ne savait l'envers de sa rébellion à lui. Comme Tyrrel, Fauchon était sincère, lamentablement mais absolument sincère. *Hakeldama* jetait à chaque instant de ces cris humains qui ne s'imitent pas, et qui vont chercher un écho dans les profondeurs les plus intimes de la sensi-

bilité. Nous avons beau faire : dès que nous avons entendu, à travers les lignes d'un livre, un de ces appels-là, nous pouvons haïr les idées de l'homme qui a signé ce livre, nous acharner contre lui, à cause d'elles, nous ne pouvons pas le mépriser. Cette sensation fut si forte chez Savignan qu'il ne la cacha pas à son fils, lorsqu'ils se retrouvèrent à la table du déjeuner.

— « J'ai lu *Hakeldama,* » commença-t-il. « Tu as dit le mot. Fauchon est un homme très malheureux. J'en tiendrai compte, en écrivant l'article. Peut-être as-tu raison dans ce que tu penses de son honnêteté. Il a l'air de croire à ce qu'il écrit. »

— « Il y croit, papa, » répondit Jacques, « j'en suis sûr. S'il te reste encore des doutes là-dessus, tu les perdras en le voyant. J'en ai trouvé le moyen, sans que tu le reçoives, sans que tu ailles chez lui... Cette messe de la *Catacombe*, dont t'a parlé M. Andrault, si nous y assistions demain, dimanche? C'est l'abbé Fauchon qui officie. Tu m'as répété souvent : « On ne » connaît vraiment un prêtre qu'en le voyant » dire sa messe. » Et c'est si vrai. Je l'ai éprouvé combien de fois, quand l'ancien directeur de Saint-André, Mgr Taconet, vivait. Il était devenu bien gros, bien lourd, tu te rappelles? A l'autel, et quand il commencait : « *Judica me, Deus, et*

» *discerne causam meam*, » sa ferveur le transfigurait! »

— « Tu n'y penses pas, » objecta Savignan. « Cette messe de Fauchon n'est pas publique. Elle le serait, que notre présence s'interpréterait comme une adhésion. C'est impossible. »

A son insu, il avait mis plus de regrets que de révolte dans son refus de cette proposition. Qui sait? D'entendre cette messe eût sans doute infligé à la naïveté du jeune homme une désillusion salutaire. La cérémonie était probablement une parodie grotesque du rite traditionnel, comme les révolutionnaires en imaginent. Cette idée qu'il tenait là un moyen possible de guérir son fils, et qu'il ne l'employait pas, n'eut pas plus tôt traversé l'esprit de Savignan, qu'elle l'obséda. Il ne cessa, dès qu'il fut seul, et tout l'après-midi, de se demander s'il ne changerait pas d'avis, tant il sentait, voyant Jacques si tenté, l'urgence d'agir sur lui et de toutes les manières. Ce fut au point qu'il ne put se retenir, dans sa lettre quotidienne à Geneviève, de raconter son anxiété sur l'avenir religieux de cet enfant. La lettre écrite, il la relut.

— « Je perds le sens, » se dit-il. « Puisque j'accepte d'avoir deux existences, que chacune du moins soit séparée. »

Et il faillit déchirer la feuille pour en jeter les débris au feu. Puis la mettant dans son

enveloppe et traçant les mots de l'adresse :

— « Pourquoi lui cacher cela? Que je sois de moins complètement vrai avec quelqu'un! »

Triste compromis de conscience où s'affirmait ce devoir d'unité morale auquel il allait manquer lamentablement, cet après-midi même. Il en employa, hélas! la plus grande partie à presser l'installation de la rue Cuvier, sans qu'au milieu de ses démarches coupables il cessât de penser au moyen d'agir sur son fils. Il se répétait : « Décidément, j'ai eu tort de ne pas accepter cette offre d'aller à cette cérémonie. » Aussi eut-il une surprise de satisfaction, lorsqu'en rentrant chez lui, vers six heures, le jeune homme l'accueillit par ce cri :

— « C'est toi, papa! Quel bonheur!... J'ai passé chez Dominique. Nous pouvons assister à la messe de la *Catacombe*, sans que personne nous voie, si nous voulons. Au fond de la chapelle, il y a une tribune, comme chez les Bénédictines de la rue de Monsieur. Il s'y tient souvent une ou deux personnes, entrées avec la carte d'un des adhérents. On l'appelle la tribune des Catéchumènes. Elle a une sortie indépendante. Dominique y monte toujours. Tu seras heureux de savoir qu'il ne fait pas encore partie de la *Catacombe*. C'est extraordinaire comme l'atmosphère de l'armée agit sur lui. Peut-être trop. Enfin, si tu ne veux pas venir à cette messe,

même dans ces conditions, voici deux entrées qu'il m'a remises — il les tient de M. Andrault — pour une conférence que l'abbé Fauchon doit donner sur son livre, d'aujourd'hui en huit, à l'*École libre des Sciences religieuses,* boulevard Raspail. Il n'y a pas d'affiches. Les organisateurs craindraient une manifestation. C'est encore un moyen pour toi de voir Fauchon, avant ton étude. J'ai bien réfléchi. Vraiment la justice le veut. »

— « Soit! » dit Savignan, après une minute de réflexion. « Je me rendrai avec toi à cette conférence. En effet, on ne se documente jamais trop. Et c'est toi qui vas être content. Je ferai mieux. Du moment que je peux assister à cette messe comme simple spectateur, je n'ai plus d'objection. Prends rendez-vous avec Dominique pour demain matin. Nous irons tous trois dans cette tribune. »

— « Merci, papa. Quel bien tu me fais! Je n'aurais jamais assisté à cette messe sans ta permission, et j'ai besoin d'y assister, si besoin, pour me prouver que je ne me trompe pas sur mon ancien maître, pour d'autres raisons encore!... Ne me les demande pas. Je te les dirai demain, quand nous aurons la réponse de Thérèse. Dominique doit me la rapporter aussitôt, quelle qu'elle soit... »

Ces mots furent prononcés d'un tel accent que

le père entrevit la vérité. Lui aussi se posa la question qui, depuis la veille, suppliciait son fils. « Ce fiancé de Thérèse, ce serait Fauchon? » Et, tout de suite : « Si c'était vrai! Alors Jacques ne le verrait plus. Cette influence d'hérésie serait supprimée. » Puis, se reprochant ce mouvement de joie involontaire : « Le pauvre garçon souffre déjà tant! » Il entrevoyait, éclairé par ses propres souvenirs, l'agonie de son fils, au lendemain d'un tel mariage, s'il avait lieu. « Mais non... Il n'aura pas lieu. Andrault ne pousserait pas l'aberration jusqu'à donner sa fille à un prêtre!... Qui sait? Où ne va-t-on pas, avec l'orgueil de réinventer la vie?... Mais Fauchon? Est-il possible qu'il ait abusé de la confiance de cet égaré pour se faire aimer de cette jeune fille? Et il a plus de quarante ans! »

— « Et toi-même? » répondait la voix interieure.

— « Moi? Quand je commençais d'aimer Geneviève, j'étais jeune et elle était jeune. »

Triste raisonnement encore! Savignan sentait, lui aussi, ce qu'avait senti son fils en lisant *Hakeldama,* quelle profondeur prend la passion tardive, celle qui ravage un cœur déjà meurtri par la vie, et il le sentait par sa propre expérience. Maintenant, il éprouvait un désir, égal à celui de Jacques, de revoir ce prêtre qu'il n'avait plus rencontré depuis des années et de lui lire dans

l'âme, à travers son masque. Le criminel amour dont il continuait d'être dévoré donnait à cette rencontre un intérêt singulier. C'était pour son propre compte, en dehors de l'article à écrire sur *Hakeldama,* en dehors du service à rendre à son fils, qu'il regarderait, en chair et en os, celui dans lequel il soupçonnait soudain le héros d'une tragédie sentimentale, obscure et secrète comme la sienne, — dom Bayle aurait dit une autre victime du Démon de midi. Quelle complaisance dans la faute que cette curiosité autour d'un péché pareil à son péché ! Le père de Jacques ne s'y trompa point, et il eut derechef un de ces remords qui se multipliaient, depuis son retour, à chaque entretien avec son fils, quand celui-ci vint lui dire, — il était sorti après le dîner, pour aller chez son ami :

— « C'est entendu, Dominique nous attend, rue du Cherche-Midi, un peu avant six heures. Je vais te faire lever bien matin, papa... L'abbé Fauchon rêve de dire sa messe plus tôt encore, à la troisième vigile. Six heures, c'est une concession. Il voudrait que l'office fût une reproduction exacte de la Cène Eucharistique, et il cite le verset de Mathieu et celui de Marc, « *Vespere autem facto.* » Il devait y avoir, en effet, tant de poésie dans ces réunions nocturnes des premiers chrétiens, quand ils se glissaient à travers les rues endormies, venant, qui de la Suburre, qui du

Cœlius, du Viminal, du Palatin, pour se rendre, au péril de leur vie, à ces mystiques agapes!... »

Le jeune homme parlait idées pour ne pas reprendre la demi-confidence de tout à l'heure. Il la regrettait déjà. Son père le comprit et ne lui demanda aucune explication, ni ce soir-là, ni le lendemain matin, durant le temps qu'ils mirent à franchir la distance qui séparait la rue Cassette et l'endroit de leur rendez-vous, à l'angle des rues de Bagneux et du Cherche-Midi. Lui-même portait un poids trop lourd sur le cœur. Dans la toute dernière partie de cette route, ils se trouvèrent marcher derrière plusieurs groupes — une vingtaine de personnes peut-être — qui se rendaient, comme eux, à cette messe clandestine de l'hérésiarque. Ces gens disparurent derrière la porte du couvent désaffecté que déshonorait une lèpre d'affiches. Jacques l'avait prédit justement : il y avait une poésie singulière, dans le défilé de ces pèlerins de la *Catacombe,* cheminant ainsi, le long des boutiques closes, sur le pavé des trottoirs, fantomatiquement, par le noir et le froid de cette aube de décembre, à Paris.

— « Te rappelles-tu, » dit Savignan à son fils, « le vers d'Homère que je t'ai cité : « Nous » sommes tous là, béants après les Dieux?... » Faut-il que la religion soit encore vivante chez nous, pour qu'une telle chose soit possible! Mais

quel crime d'arracher ces âmes à la vieille mère ! »

— « Et si la vieille mère ne connaît plus les paroles dont elles ont besoin ? » osa répondre Jacques, au moment même où Dominique Andrault débouchait de la rue de Bagneux et les abordait :

— « Vous êtes en avance. Tant mieux. Vous entrerez avant que mon père soit là. Il ne vous verra pas. Demain, je n'aurais pas pu vous servir de guide, monsieur Savignan. Jacques a dû vous dire que j'ai mon *exeat* définitif, depuis hier soir. »

Il montrait son bras débarrassé enfin de son bandage.

— « Dans vingt-quatre heures, je serai a Orléans, au Quartier, et je m'y sentirai bien, très loin du monde et de la *Catacombe!* »

Savignan regarda son fils. « Tu vois, » signifiait ce regard « comment ton ami juge Fauchon, qu'il connaît mieux que toi... » C'était sa réponse à la phrase de révolte du jeune homme. Celui-ci n'avait que trop senti l'amertume empreinte dans la réflexion du frère de Thérèse. Il en frémit tout entier. Mais déjà les trois hommes franchissaient, eux aussi, la porte cochère. Ils étaient dans une vaste cour, mal éclairée par un unique bec de gaz. Des bâtiments, de construction composite et de dimensions inégales, se profilaient dans cette

pénombre, — alvéoles jadis vivantes de la ruche monastique maintenant dispersée.

— « Il y a de tout, ici, » disait Dominique, « des peintres, des sculpteurs, un atelier d'ébénisterie, des étudiants, un ménage d'acteurs... La chapelle est par là. Voici le perron. L'escalier de la tribune est à gauche. Prenez garde de ne pas tomber. Pas de lumière, et les marches sont en spirale et si étroites !... »

En s'aidant d'une rampe en corde collée au pilier autour duquel tournait la vis de cet escalier, Savignan et les jeunes gens gravirent lentement les quelque trente-cinq degrés de cette véritable échelle de pierre. Ils débouchèrent dans une étroite galerie, bien sombre encore, mais qui empruntait un peu de clarté à la chapelle qu'elle surplombait. Assis sur les bancs de bois, et quand leurs yeux se furent habitués à ce jour obscur, les nouveaux venus purent distinguer dans cet ancien sanctuaire bénédictin, devenu une citadelle de rébellion, des groupes de fidèles sans cesse grossis. Les cierges de l'autel s'allumèrent, les uns après les autres, et, peu à peu, leur lumière finit par éclairer jusqu'aux murs sur lesquels étaient marouflées d'immenses toiles. Des artistes, recrutés par Andrault et dirigés par Fauchon, y avaient représenté des motifs empruntés aux véritables catacombes, celle de Saint-Calixte, celle de Domitilla. Rien de fantastique

comme cette décoration dont le « faire » inachevé, presque hagard, rappelait Montmartre. Et quels sujets ! Les mêmes dont s'enchantait la foi naïve des premiers chrétiens : une ancre, une palme, une colombe, le poisson symbolique, l'ἰχθῦς, formé avec les lettres initiales de la formule : Ἰησοῦς Χριστὸς, Θεοῦ υἱὸς, σωτήρ, *Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur*. C'était encore le bon pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée, un navire battu par la tempête, Jonas rejeté par la baleine, et assis sous le lierre, un naufragé chevauchant un dauphin, une table avec du pain et du vin, une Orante, les bras étendus. Les fidèles continuaient d'arriver, les uns après les autres, dans un silence recueilli que coupait seul le bruit des pas sur les dalles. Cette rumeur s'apaisa peu à peu. Le cœur de Jacques sauta dans sa poitrine. La personne qui tenait le rôle de l'organiste venait de s'asseoir à un harmonium, posé de telle manière que le rayonnement des cierges portait en plein sur sa figure encadrée d'une espèce de mantille noire. C'était Thérèse Andrault. Ses doigts coururent sur les touches. L'office allait commencer.

— « De la musique de Beethoven, dans une messe du second siècle, quelle aberration ! »

Ces mots, échappés à Savignan, furent entendus par Jacques, comme dans un rêve. Que lui importait, à cette minute, l'illogisme du moder-

niste dont cette cérémonie incohérente reproduisait la trouble pensée? Cet *andante,* Thérèse l'avait joué devant lui, bien souvent, au cours des soirées passées à s'enivrer d'elle, chez les Andrault. Jamais ainsi! Il la regardait. Elle jouait, les yeux fermés. Sa dentelle était tombée sur ses épaules, laissant sa tête nue. La sombre épaisseur de ses cheveux noirs faisait encore ressortir sa pâleur. Les lèvres s'entr'ouvraient avec l'expression extasiée d'une âme ravie au monde visible, absorbée tout entière dans une ferveur d'une intensité tragique. Jacques en éprouvait une angoisse, comme s'il l'avait vue, dans un accès de somnambulisme, marcher au bord d'un abîme, et il sentait en même temps, avec une inexprimable souffrance, qu'heureuse ou malheureuse, dans la région lointaine où elle était entrée, il l'avait perdue, d'une perte irréparable. Elle ne descendrait pas, de cette exaltation, vers son humble amour à lui, dont il avait presque honte, tant il lui semblait de nouveau chétif et pauvre, comme la veille, en lisant le chapitre de *Hakeldama,* auquel cette page de Beethoven, interprétée de la sorte, faisait un commentaire accablant d'évidence. Jacques traduisait cette mélodie, non plus confusément et vaguement, mais avec une précision pour lui affreuse. Et d'abord le choix seul du morceau emportait une signification si claire. Cette longue phrase, héroïque et

tendre, qui montait, montait, se reprenait, s'enflait sans cesse, qu'était-elle, sinon un hymne d'amour où se reconnaissait l'accent grave et passionné, ému et solennel, d'un cœur qui se donne, et pour toujours? Ce n'était pas à Dieu qu'allait l'ardente offrande. Cette musique était trop tourmentée, trop humaine, même dans son envolée. Elle semblait dire : « A travers toutes les angoisses, tous les sacrifices, dans la vie et par delà la mort, je suis à lui. » Il n'y avait pas de vertige, pas de faiblesse, dans cette douloureuse et forte musique. Le sublime courage de l'héroïque Beethoven y circulait, y respirait sous toutes les notes. Ce courage, Thérèse le retrouvait en elle. Tout naturellement elle s'identifiait à cette musique, parce qu'elle avait, comme Beethoven, cette énergie des dévouements absolus que manifestent les lettres d'amour du grand artiste qui appelait sa fiancée « mon immortelle bien-aimée... » A celui qu'elle choisirait, Thérèse dirait aussi : « mon immortel bien-aimé. » Elle le disait, par le langage sans mots de ce magnifique andante, exécuté avec cette ferveur et devant cet autel où le Prêtre révolté allait célébrer sa messe d'hérésiarque. Elle avait choisi. Peut-être Jacques aurait-il moins souffert, s'il avait pu croire que la jeune fille cédait, par fragilité, à une séduction dont elle se défendait. Mais c'étaient des accents de certitude et de volonté,

les hardis coups d'aile d'un esprit qui s'élance vers un autre, librement, la révélation d'un amour spontané, lucide, irrémédiable. Jacques lisait cette vérité, pour lui terrible, sur ce pâle visage aux paupières baissées. Il l'entendait dans cette musique, dont les suprêmes accords s'étalaient, s'apaisaient. Cette sérénité lui faisait plus mal encore. Il avait froid. Il tremblait. Il allait sangloter, crier de douleur... Tout à coup, les doigts de la musicienne s'arrêtèrent de courir sur les touches. Ses paupières se relevèrent. Elle regarda, — de quel regard! Quelqu'un venait d'apparaître, à l'entrée duquel tous les fidèles de la *Catacombe* se mettaient debout. C'était l'apôtre de cette petite Église, audacieusement dressée en face de la grande, l'auteur du sacrilège *Hakeldama,* l'abbé Fauchon, le fiancé secret de Thérèse Andrault. Cette présence réveilla brusquement Jacques de l'hypnose où l'avait jeté cette musique. Il reprit une conscience aiguë et nette de l'endroit et de la minute. On se rappelle, il était venu là, possédé d'un double et passionné désir : savoir si Fauchon aimait Thérèse, se convaincre que le révolté restait sincère dans sa pensée religieuse. Il l'avait devant lui, maintenant, qui marchait à l'autel dressé sous la haute verrière multicolore du fond de la chapelle. Fauchon soutenait dans ses mains un calice où se trouvait le vin destiné à la communion, et il

était suivi d'un autre prêtre qui tenait une corbeille remplie de morceaux de pain, non coupés mais brisés, par souvenir du verset : « Ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. » L'hérésiarque portait la chasuble souple et drapante que les archaïsants du modernisme opposent volontiers à la chasuble ordinaire, dont ils raillent la forme en étui à violoncelle. La vive couleur rouge de l'étoffe brodée d'or contrastait violemment avec le bistre du masque tout creusé, tout en méplats heurtés et durs. La flamme intérieure le transfigurait à cette minute. Ce rayonnement d'un visage si tourmenté d'ordinaire avait une cause que Jacques comprenait trop bien, comme aussi ses deux compagnons. Il les entendait échanger tout bas des remarques dont l'une au moins, celle du frère de Thérèse, le toucha au vif de sa blessure.

— « Comme il a changé ! » dit Savignan. « Savez-vous qu'il est presque beau ? »

— « Oui, » répondit Dominique, « mais d'une beauté d'acteur... Regardez-le monter à l'autel et se complaire dans ses gestes ? Et cet ornement copié d'après d'anciennes fresques ?... Ah ! que je l'aimais mieux petit professeur, et si humble ! »

— « Ce prêtre qui lui sert de diacre, avec cette étole en écharpe ? Qui est-ce ? »

— « L'abbé Chanut. »

— « Le Démocrate ? C'est juste Toutes les anarchies s'attirent. »

Ils se turent. Après avoir prononcé, en français, les mots de la Salutation adressée déjà par Booz à ses moissonneurs : « Que le Seigneur soit avec vous!... » le Célébrant commença la supplication, la *litanie* par laquelle, aux tout premiers siècles, s'ouvrait la messe primitive. Dans son chimérique essai de retour aux rites lointains, Fauchon avait réduit le saint sacrifice à quelques éléments très simples : plus d'*Introït*; cette litanie; la lecture, en guise d'*Épître*, d'une des lettres qu'il recevait, chaque jour, d'égarés comme lui; puis quelques versets de l'Évangile avec un commentaire; et, pour finir, la consécration, la communion sous les deux espèces, avec des prières, le baiser de paix, tout un cérémonial destiné à reproduire la Cène. Il avait donné, de plus en plus, à cette dernière partie de l'office, l'ampleur et la solennité qu'elle avait dans les premiers siècles, quand la *synaxe* eucharistique, le repas de charité, constituait toute la messe. Il l'avait écrit dans *Hakeldama* : « Réalisons la Communion des Saints, ce dogme des dogmes, dont l'Incarnation même n'est qu'un corollaire, en adaptant aux plus récentes nécessités de l'âme moderne les plus anciennes formules. » Et c'est ainsi qu'agenouillé devant l'autel, il récitait, de sa voix profonde, la litanie modelée sur le type de celles qui se prononçaient, en effet, dans les catacombes, mais avec quels

noms, quels commentaires, dans quel esprit! Par instants, il s'arrêtait et l'assistance, dressée déjà à cette discipline, répondait :

— « Seigneur, exaucez-nous!... » alternativement, ou : « Seigneur, ayez pitié!... »

— « Nous vous prions, Seigneur, » disait-il, « comme nos frères d'il y a dix-huit cents ans vous priaient, au nom de leurs martyrs dans la chair dont ils avaient, à proximité, les émouvantes reliques, au nom et en souvenir d'autres martyrs, les martyrs dans l'esprit dont nous considérons l'agonie morale avec la même vénération, la même piété que la vôtre, Seigneur, sous les oliviers solitaires du jardin, au prétoire devant le Juge inique, sur la Croix parmi les outrages, au tombeau et après le tombeau! Eux non plus, ces martyrs dans l'esprit, les Pharisiens, leurs ennemis et les vôtres, n'ont pas cessé de les travailler, même dans le sépulcre. Ce sont, Seigneur, les chrétiens sincères et dévoués que Rome, la véritable héritière de l'Iscariote, ne s'interrompt pas d'appeler Judas, et qui, vous aimant, Seigneur, vous cherchant uniquement, ont versé, comme vous, des larmes de sang, sous une odieuse légende, inventée par la haine et pour la haine. Et cette Rome injuste et persécutrice, cette Rome de toutes les duretés, de tous les anathèmes, ose se proclamer votre représentante, à vous, l'homme de douleur et d'amour

qui avez donné mission à Pierre de soutenir ses frères : « *Et tu, conversus, confirma fratres tuos !* »

— « Seigneur, exaucez-nous ! » disaient les fidèles.

— « Nous vous prions, Seigneur, » continuait Fauchon, « au nom et en mémoire du grand Origène, insigne proie de ces chercheurs d'hérésies, qui, après avoir découronné un si beau génie, ont pu se flatter qu'aucune gloire chrétienne ne survivrait à leurs calomnies, au nom de tous les croyants condamnés par les premiers Conciles, à qui des évêques intrigants et jaloux ont prêté des hérésies imaginaires, comme ce pieux et fervent Nestorius livré pendant des siècles à l'exécration des catholiques, alors qu'il n'avait, nous le savons aujourd'hui, jamais enseigné qu'une doctrine orthodoxe, celle même de cette méditation Johannique sur votre personne sacrée qu'ils appellent, dans leur ignorance ou leur mauvaise foi, votre quatrième Évangile, Seigneur ! »

— « Seigneur, ayez pitié ! »

— « Nous vous prions encore, au nom et en souvenir, Seigneur, des innombrables victimes de l'ambition pontificale, au nom des Empereurs, des Rois, des Ministres auxquels le Pape a fait la guerre pour agrandir son domaine terrestre, ce royaume du monde dont vous n'avez pas voulu, parce que vous n'êtes pas du monde ; au nom

des soldats qui ont trouvé la mort dans ces luttes monstrueuses, de ceux surtout qui, étant catholiques, se sont fait tuer de bonne foi pour cette cause impie du pouvoir temporel, victimes, celles-là, d'autant plus à plaindre qu'elles ont été des victimes abusées ! »

— « Seigneur, exaucez-nous ! »

— « Au nom et en souvenir de toutes les victimes de l'Inquisition médiévale, de tous les réformateurs mis à la question, puis livrés au bras séculier, que l'Église haineuse a précipités malgré eux au schisme, de ceux dont elle a fait des suspects éternels comme Érasme, qu'elle a chargés de chaînes comme le cardinal Morone, qu'elle a brûlés comme Savonarole. »

— « Seigneur, ayez pitié ! »

— « Et, dans des temps moins éloignés, nous vous prions, Seigneur, au nom et en souvenir d'autres victimes de la dureté romaine, de Molinos ignominieusement diffamé pour l'exaltation de saint Ignace, de Fénelon sacrifié aux exigences de Louis XIV et d'une femme, au nom de Félicité de Lamennais, qui vint au Pape et à ses Cardinaux avec la simplicité et la confiance d'un enfant, et s'en retourna le cœur brisé par ces hommes qui semblaient, a dit un témoin, avoir reçu l'infernale mission de le pousser aux abîmes, et de le faire, comme il l'a écrit lui-même si douloureusement, expirer dans le vide !... Au

nom de Dœllinger et des autres victimes de l'orgueil vaticaniste, au nom de notre Tyrrel, si pur, si courageux, de Tyrrel qui n'a pas, absous par un prêtre, obtenu cette sépulture chrétienne que l'Église accorde sans hésiter aux riches et aux puissants dont l'existence ne fut qu'une prédication vivante de luxure et de vanité. Enfin, Seigneur, nous vous prions au nom des innombrables catholiques inconnus qui subissent présentement leur Gethésmani, au nom des curés et des vicaires de campagne qui voient la vérité et qui doivent la taire, menacés qu'ils sont dans leur pain quotidien; — au nom de ces prêtres qui subissent la solitude du cœur dont a parlé dans une admirable prière le malheureux Perreyve qui aima et ne se permit pas d'aimer, écrasé dans le plus légitime des élans par cette loi du célibat ecclésiastique, mère de toutes les hypocrisies, quand elle ne l'est pas du désespoir. Nous vous prions aussi, Seigneur, au nom de tous les enfants du siècle qui avaient lá soif et la faim d'une vie religieuse et qui, n'ayant pu la trouver dans une Église où Dieu n'est plus, ont désespéré de leur âme. Que toutes ces misères, Seigneur, n'aient pas été souffertes vainement, qu'elles retombent en pluie de bénédictions sur l'œuvre pour laquelle nous vous implorons, Seigneur, cette reconstitution de la véritable, de l'éternelle Église, cette Église dont Pascal, qui

eût été ici avec nous, j'en ai l'assurance, a dit cette prophétique parole, notre devise, « qu'elle serait » sauvée par ses excommuniés » . Ainsi soit-il ! »

— « Seigneur, exaucez-nous ! »

Cette extraordinaire incantation avait soulevé, chez les adeptes de l'hérésiarque, une émotion aussi extraordinaire, manifestée par une ardeur de plus en plus frémissante dans l'accent du répons. Cependant Fauchon s'était dressé. Il alla s'asseoir sur un fauteuil préparé à la droite de l'autel, tandis que Chanut s'avançait sur le premier gradin, tenant un papier.

— « Voici l'Épître, » fit tout bas Dominique.

— « Lecture, » commençait Chanut, « de la lettre d'un prêtre persécuté, serviteur du Christ qui a la même foi que nous dans la Rédemption et la même espérance d'une nouvelle structure de la véritable et indéfectible Église, contrela quelle les portes du Vatican ne prévaudront pas... »

— « Je n'en entendrai pas davantage, » dit brusquement Savignan, qui se leva. « Viens-tu, Jacques ? »

Quoiqu'il eût, lui aussi, parlé a voix basse, n'étant qu'un hôte dans cette chapelle, et ne voulant pas troubler la cérémonie, le simple bruit du banc reculé fit que Chanut s'arrêta, saisi, tant était grand le recueillement de l'assemblée. Les trois occupants de la tribune effectuèrent leur sortie dans un silence où il y

avait presque du scandale. Jacques n'avait pas osé résister à l'injonction de son père. Dominique, en train de se débattre contre les sophismes du modernisme, brûlait d'entendre le jugement de l'historien, et il avait suivi. Tandis qu'ils descendaient avec une lenteur forcée l'escalier à vis et ses marches raides, des éclats de voix leur arrivaient. Chanut reprenait sa lecture. Et c'étaient des lambeaux de phrases : « L'intolérable arrogance romaine... L'évolution intellectuelle... Une conception scientifique du monde... Le problème de Dieu posé en termes nouveaux... » Enfin, ils étaient dans la cour! Savignan respira librement, comme un homme échappé d'une atmosphère étouffante. Si le premier aspect de Fauchon l'avait saisi, en lui donnant cette impression qu'il attendait, celle d'un homme de son âge en proie, comme lui, à la frénésie de la passion, le seul exorde de la Litanie avait suffi pour qu'il ne pensât plus qu'à son fils. Il l'avait observé, avec une épouvante grandissante devant la tension exaltée de ce jeune visage. Pas une fois, devant cette sacrilège énumération des prétendus crimes de Rome, Jacques n'avait manifesté le plus léger sursaut de révolte, ni même d'étonnement. Le père avait pris peur. Il avait emmené son fils, et, tout de suite, s'adressant à Dominique, mais, en réalité, à Jacques :

— « Tu sais que Fauchon est un imposteur éhonté, » — il continuait de le tutoyer malgré leurs dissentiments. « Il n'y a pas une phrase de cette prière qui n'affirme comme résolus dans un sens des problèmes, ou toujours en question, ou résolus dans un autre sens. Exemple : Origène. Mais son allégorisme effréné, mais sa conception de la préexistence des âmes, de la carnalité considérée comme le châtiment du péché, de la création *ab æterno*, de la rédemption finale universelle, tout cet enseignement si dangereux — ses disciples l'ont bien prouvé — ne méritait-il pas d'être condamné?... Nestorius? Il n'a donc pas soutenu que Jésus-Christ était un homme en qui le Verbe avait résidé comme dans un temple, et n'est-ce pas là un renversement du dogme de l'Incarnation?... Morone? Oui, Paul IV l'a soupçonné de protestantisme et emprisonné comme tel. Pourquoi Fauchon n'ajoute-t-il pas que ce même Paul IV a reconnu son erreur et que Pie IV se fit représenter par lui au Concile de Trente?... Savonarole? Mais c'est l'agitateur révolutionnaire que l'on a exécuté en lui, comme Lamennais... Dœllinger? Pourquoi l'a-t-on frappé? Pourquoi Tyrrel? L'un s'est rebellé contre un concile. C'est lui-même qui s'est rayé de l'Église. L'autre entendait y rester, en interprétant les dogmes à sa manière. Ils en sont tous là, d'ailleurs. Ce prêtre dont Chanut lit la lettre, en ce

moment, est desservant quelque part. Son évêque le croit soumis. Il l'est, en apparence. De cœur et d'esprit, il tient pour ces gens-là contre le Pape. Ils appellent cela être persécutés. Quels mensonges!... »

Puis, épiant toujours l'effet produit sur son fils, et prolongeant exprès cette discussion :

— « Comment va se continuer cette messe? » demanda-t-il à Dominique.

— « Par une autre lecture tirée de l'Évangile, avec une homélie sur ce texte, enfin la communion. Le célébrant dépose le pain Eucharistique dans la main droite de chaque fidèle, en disant simplement : « *Corpus Christi.* » Le diacre leur présente le calice, en disant : « *Sanguis Christi.* » Ce moment, je l'avoue, est impressionnant, et surtout leur formule de la fraction du pain : « *De même que ce pain rompu était dispersé sur la* » *colline à l'état d'épis et qu'il est devenu un seul* » *morceau...* »

— « *Qu'ainsi soit rassemblée votre Église!* » continua Savignan. « Je la connais, cette formule. Elle est sublime. Fauchon l'a prise simplement dans dom Cabrol, au septième chapitre de la *Prière antique*, comme toute l'ordonnance de sa messe, d'ailleurs. Le chapitre s'appelle, si ma mémoire me sert bien : *Une messe au troisième siècle.* »

— « C'est la preuve de sa sincérité, papa, »

interrompit Jacques. « Que veut-il? Revenir aux rites primitifs. »

— « C'est la preuve de son orgueil, » répliqua le père.

Ils étaient dans la rue du Cherche-Midi, maintenant, et marchaient dans la direction de leur maison, toujours accompagnés par Dominique.

— « Mais oui. Que signifie ce retour à dix-huit cents ans en arrière, sinon que l'on s'est trompé pendant dix-huit cents ans? De deux choses l'une : ou bien la Révélation existe, ou bien elle n'existe pas. Si elle existe, elle est continuée. Dieu ne peut pas avoir permis que des millions et des millions de croyants de bonne foi, qui ont vécu et qui sont morts dans l'Église fondée par le Christ, aient vécu et soient morts dans un mensonge. Car c'est cela que prétend Fauchon, avec sa messe primitive, sa *Catacombe,* toute sa doctrine, qu'il s'est produit une déviation. Où la place-t-il? De quel droit vient-il nous dire : « A » telle date, évêques et papes se sont trompés. » Ah! S'il n'y a pas eu Révélation, si le Christianisme est une création purement humaine, alors, oui, la déviation a pu se produire. Mais Fauchon ne croit pas cela, puisqu'il proclame la présence réelle : *Corpus Christi, sanguis Christi!* Qu'est-ce qu'il veut, alors?... Une révélation particulière, pour lui tout seul!... Allez, mes enfants, c'était Newman qui était dans le vrai quand il disait au

Père Hyacinthe, qui aurait tant dû l'écouter. « Malgré les misères inhérentes à toute œuvre où » sont mêlés les hommes, il y a, dans l'Église » catholique romaine, une stabilité, une anti- » quité, une sécurité dont rien n'approche... »

— « Et une discipline aussi, » ajouta Dominique Andrault, « et dont on sent tout le prix quand on est dans l'armée. »

— « Une discipline? » rectifia Savignan. « Non. La discipline! Celle de la pensée qui prépare celle de l'action... Je vois, » continua-t-il, en regardant l'ami de son fils profondément, « que tu commences à le comprendre. J'étais sûr que, tôt ou tard, tu nous reviendrais. »

— « Beaucoup grâce à vous, monsieur Savignan, » répondit le jeune homme.

Jacques écoutait cette conversation, sans deviner combien chaque mot allait loin dans le cœur de son père et celui de Dominique. Ces explications qui n'en sont pas, ces phrases contenues par lesquelles se terminent des malentendus qui ne se sont jamais formulés, rendent un son si simple chez ceux qui les échangent, quand leur âme est d'une certaine qualité! Mais l'amoureux de Thérèse traversait une de ces crises émotives où tout fait blessure. Le ton abrupt et péremptoire de ses deux compagnons, leurs affirmations cassantes, le froissaient, le contractaient, au lieu de le convaincre. Et puis, ni son père ni Domi-

nique ne paraissaient soupçonner sa douleur. L'un et l'autre, ils avaient entendu Thérèse jouer, avec cette passion révélatrice, l'*andante* dont les notes le poursuivaient de leur obsédante mélodie. L'un et l'autre, ils savaient de quelle importance était pour lui cette journée. Ils savaient son amour. Ni l'un ni l'autre, ils n'avaient pensé à le regarder, à le plaindre. Il subit là, en cheminant sur ce trottoir, par cette matinée sombre, entre son père pourtant et son plus cher camarade, une horrible impression de solitude.

— « Papa et Dominique ne pensent qu'à leurs idées, » songeait-il. « Comme ils sont heureux ! »

Le passionné garçon n'y voyait guère juste. En se jetant, avec cet élan qui tenait de la conversion, vers la doctrine de Savignan, Dominique fuyait surtout Fauchon, et cela pour des motifs de moins en moins intellectuels. Il ne doutait plus qu'entre sa sœur et le prêtre, il n'y eût une intrigue amoureuse, et il en frémissait d'indignation. Quant à Savignan, de s'entendre rappeler ses ouvrages et son attitude officielle avait de nouveau touché sa conscience au point malade. Comme pour racheter ses défaillances récentes et prochaines, en faisant un peu de bien à cette âme qui s'offrait, qui se donnait à lui, il prit texte du compliment de Dominique et il lui répondit :

— « Je te dirai comme Ambroise Paré : « Je

» le pansai. Dieu le guérit. » Ce ne sont ni mes gros livres d'histoire, ni mes pauvres articles du *Germe* qui ont agi sur toi. C'est la Vérité. Et pourquoi l'as-tu trouvée, la Vérité? Parce que l'armée t'a enseigné à voir les choses, non plus par l'esprit particulier, mais en fonction de l'unité et de l'autorité. Bossuet a écrit une phrase admirable là-dessus : *L'esprit particulier, c'est le glaive de division que les hérétiques ont pris en main pour se séparer de l'Église.* Vois Fauchon... Mais, » conclut-il, « achevons de nous purifier de ce malsain cauchemar. Saint-Sulpice n'est pas loin. Allons-y tous les trois entendre une simple messe, avec les bonnes femmes du quartier. C'est leur heure. Elle ne savent rien de l'exégèse, rien de la philosophie. L'insuffisance de la scolastique à servir de véhicule à la pensée moderne, comme disent ces messieurs, est le moindre de leurs soucis. Elles prient comme elles vivent, chrétiennement. Nous prierons comme elles. »

Certes, Savignan était bien sincère dans cet appel aux simplicités de la foi. Et qu'était-ce qu'un commentaire du célèbre conseil de Pascal : « Ce sont gens guéris de la maladie dont vous voulez guérir. Suivez leur manière, en prenant de l'eau bénite et faisant dire des messes » ? Pourtant, d'avoir donné à sa pensée une expression aussi marquée, aussi gesticulée, lui fut soudain une gêne, et qui le poursuivit jusqu'à la fin de

cette messe que les trois hommes entendirent en effet à Saint-Sulpice, dite par un vieux prêtre, devant de vieilles servantes, étrangères à tout modernisme. Les hommes publics — et quoiqu'il n'eût qu'une réputation restreinte, l'historien du *Clergé de France au XVIIIe siècle* en était un — se divisent en deux groupes : ceux qui accentuent les attitudes que leurs admirateurs leur suggèrent, ceux qui répugnent à poser leur propre personnage. Savignan avait toujours eu la pudeur de ses opinions et une horreur de les étaler, égale à sa fermeté pour les affimer. Il y avait eu un peu de complaisance dans son discours à Dominique, ce rien de cabotinage que les très bons observateurs d'eux-mêmes ne se permettent pas sans le constater et se le reprocher. Allait-il, lui aussi, après tant d'autres, suppléer aux manquements dans la vie intérieure, par des soulignements dans la vie extérieure? Ainsi commencent les hypocrisies systématiques qu'avait flétries, la veille, le perspicace dom Bayle. Une fois de plus, l'amant de Geneviève se dit, avec toute l'énergie dont il était capable : « Je ne serai pas un Tartufe. » Ces mots avaient deux traductions : « Je ne verrai plus Geneviève. » C'était l'une. L'autre était : « Je n'écrirai plus de pages religieuses... » Hélas! La première ne traversait même plus sa pensée. Aussi éprouva-t-il une cruelle impression d'ironie,

quand, après cette messe, et sur les marches de l'église — commencée par l'austère M. Olier — Dominique Andrault lui dit, en prenant congé :

— « Vous ne saurez jamais le bien que vous m'avez fait, en m'amenant ici, ce matin, monsieur Savignan. Il y a quelque chose de plus puissant que les livres, voyez-vous. Il y a l'exemple. Je traverserai peut-être aujourd'hui une dure épreuve. Grâce à vous, je suis armé... »

Et à Jacques :

— « Tu as tout dit à M. Savignan, n'est-ce pas? Je pars pour Orléans, cette nuit, et j'ai bien des courses à faire. Je passerai, rue Cassette, avant midi, vous mettre au courant, comme je le dois. Il est possible qu'une influence se soit exercée et que l'on demande encore un délai, pour parler pendant mon absence. J'essaierai d'empêcher cela. Dans ce cas, je viendrai seulement en allant à la gare, vers neuf heures. A tantôt donc, ou à ce soir. »

Tandis que le frère de Thérèse s'éloignait, à travers la place, de son pas nerveux et décidé, les Savignan descendaient les marches pour obliquer eux-mêmes le long du vaste séminaire désaffecté, dans la direction de leur rue Cassette. Le père étudiait son fils maintenant, avec une attention que ne distrayait plus une autre présence. Il vit distinctement sa souffrance. Il en eut

pitié. N'était-ce pas une occasion unique d'en finir à jamais avec l'espèce de sortilège que Fauchon exerçait sur le jeune homme? Et sans attendre :

— « Cette influence à laquelle Dominique vient de faire allusion et qui pourrait retarder la réponse de Thérèse, c'est celle de Fauchon, n'est-ce pas? »

Jacques hésita un moment. Il avait horreur du mensonge, dans les petites choses comme dans les grandes. Il répondit :

— « Je n'en sais rien, mais je le crois. »

— « Tu crois aussi que ce fiancé mystérieux, c'est Fauchon?... » insista Savignan brutalement.

— « Oui, » répondit Jacques, tout bas, cette fois.

— « Si c'est lui, tu avoueras que c'est un grand misérable? »

— « Ne dis pas cela, papa! » protesta le généreux garçon, d'une voix suppliante. « Que M. l'abbé Fauchon veuille se marier, c'est légitime, du moment qu'il croit que le célibat des prêtres est contraire à la loi naturelle et à la loi surnaturelle. C'est la thèse qu'il soutient dans *Hakeldama*, remarque. Il aime Thérèse. Il en est aimé. Il considère qu'il a le droit de l'épouser. Tout cela me fait souffrir horriblement. Quant à mépriser un homme qui obéit tout ensemble à sa conscience et à son cœur, je ne le peux pas. »

— « Tu ne le veux pas, » répondit Savignan, « par point d'honneur avec toi-même, et parce qu'il est ton rival... Il aime? Il est aimé? Ce sont des formules, ça. Traduisons-les donc en faits. Ce sentiment, Fauchon l'a vu venir, naître en lui, grandir, et il ne s'est pas dit : « J'ai plus « de quarante ans. C'est une jeune fille. Je ne « dois pas l'aimer » Il croit que le mariage des prêtres est permis? Mais il sait bien que la femme d'un prêtre défroqué est une paria. Et il ne s'est pas dit : « Cette enfant ne sait rien de la vie. Je » ne dois pas l'entraîner sur ce chemin-là, rui- » ner son avenir. » Et Andrault, le père, son dévoué, son bienfaiteur, il n'a pas eu honte de le tromper? Car, enfin, si Thérèse et lui se sont fiancés, c'est qu'ils se sont parlé, qu'ils se sont vus, à l'insu du père, qu'ils se sont donné des rendez-vous, en se cachant de lui. Il a menti et il a fait mentir. Pour un homme qui prétend réformer l'Église au nom de la Vérité, — tu l'as entendu ce matin, — avoue-le, ça manque au moins de logique. »

— « Et si c'est Thérèse qui l'a aimé, la première? » répondit Jacques. « Si c'est elle qui, touchée de pitié pour sa solitude de cœur... — Rappelle-toi, toi aussi, comme il a prononcé ces mots de la belle prière de l'abbé Perreyve. — Oui, si c'est elle qui est venue au-devant de ce persécuté? S'il a lutté, avant de se rendre à un senti-

ment dont il eût été surhumain qu'il ne voulût pas?... Hé bien, oui, il y a M. Andrault. Mais M. Andrault est dans ces idées, puisqu'il patronne la *Catacombe*. L'abbé Fauchon a donc eu le droit de croire que ce mariage ne déplairait pas au père. Quant à cette opinion du monde dont tu parles, Thérèse et lui ont l'âme assez haute pour qu'une pareille misère n'entre même pas en ligne de compte. »

De quel accent le jeune homme avait lui-même prononcé ces mots : *l'âme assez haute!* Ils signifiaient des façons de sentir, exaltées jusqu'à l'héroïsme, mais dont il ne s'étonnait pas, s'en trouvant lui-même capable. Il en donnait une preuve par cette partialité insensée et magnanime en faveur de celui qui lui était préféré.

— « Mon pauvre petit! » dit Savignan, avec une tendresse infinie. « C'est toi qui as l'âme haute... Mais ce que nous disons n'a pas de valeur, tant que les précisions nous manquent. Nous les aurons avant midi. Il s'agit de passer cette matinée. Tu vas travailler un peu pour moi. J'ai quelques lettres relatives à l'émigration de M. de Bonal, cet évêque de Clermont dont je t'ai parlé là-bas. On me les a confiées pour peu de temps. Tu me les copieras. Cette besogne t'aidera à tromper ton impatience et à garder ton calme. Je te plains beaucoup, mon Jacques. Mais je suis fier de toi. »

Des deux hommes, ce fut le père qui regarda la pendule avec le plus d'anxiété durant les heures qui s'écoulèrent jusqu'à midi. Sitôt rentrés, Jacques s'était mis à sa table dans sa chambre. Il avait commencé de transcrire les lettres du prélat émigré, sans s'interrompre une minute, avec cette tension de tout l'être qui soutient les martyrs. Il avait, pendant la messe, fait un vœu et pris une résolution : renoncer à Thérèse, et lui cacher sa douleur pour qu'elle fût heureuse avec Fauchon, sans remords, si réellement elle l'aimait. Savignan, lui, était comme un médecin qui vient d'ausculter son propre enfant, et, l'oreille contre cette chère poitrine, d'entendre des souffles dénonciateurs de lésions profondes. Les fiançailles du prêtre révolté avec Thérèse allaient-elles se produire? Il les redoutait, à présent. Il tremblait qu'elles ne rapprochassent Jacques de l'hérésie, au lieu de l'en éloigner. Il suffirait, désormais, que Fauchon fût mêlé à une discussion d'idées pour que le jeune homme la résolût dans le sens de son ancien maître, par folie de générosité... Cependant, midi avait sonné. Célestin vint annoncer le déjeuner. Dominique n'avait point paru. « La réponse est remise, » pensa Savignan. « C'est un peu de temps gagné. » Il était si persuadé d'avoir fait fausse route, le matin, qu'il s'appliqua, pendant le déjeuner, à parler uniquement des lettres dont

Jacques avait achevé la copie. Il ne fit allusion à la chose qui les préoccupait tous deux si passionnément qu'en se levant de table et pour dire :

— « Il est arrivé ce qu'appréhendait Dominique, évidemment. Il ne viendra plus qu'à neuf heures. Si nous allions à Versailles voir le buste du prince de Conti, l'un des correspondants de notre évêque, par Houdon? »

— « Je comptais monter à Montmartre, au Sacré-Cœur, » fit Jacques ; mais du moment que je peux ne pas te quitter, allons à Versailles. »

L'un et l'autre eurent le courage d'observer la même attitude de silence sur Thérèse et Fauchon, durant cet après-midi qu'ils passèrent à Versailles, d'abord dans les galeries du palais, puis dans le parc, à se promener parmi les reliques du Grand Siècle. Savignan commentait ici une peinture, là une tapisserie, ailleurs une statue, avec sa chaude imagination d'historien, et Jacques essayait de se prêter à cette fuite dans le passé qui lui était si indifférent. A la fin du jour, la mélancolie du soleil couchant, les reflets orangés et roses sur l'eau morte des bassins, l'assombrissement du ciel derrière les massifs de feuillages jaunis lui navrèrent le cœur trop amèrement, et il ne put s'empêcher de dire à son père, soudainement

— « Pourquoi Dominique n'est-il pas venu

tout de suite? Il doit pourtant bien comprendre que les plus petits détails m'intéressent dans cette conversation que M. Andrault a eue avec Thérèse. Elle a dû donner des raisons, M. Andrault la presser. J'ai tant besoin de tout savoir. Il arrivera chez nous, en coup de vent, nous apportera un fait brutal, et puis rien!... Ah! ce n'est pas d'un ami. »

Que répondre? Savignan était lui-même dans un état de sensibilité si émue, si vibrante, dans ces jardins à la française dont l'ordonnance lui représentait Soléac, et devant le chagrin de son fils qui lui rappelait ses agonies à lui, au même âge!

— « Tu as été si courageux jusqu'ici, mon petit! » finit-il par dire. « Ne te laisse pas aller au coupable goût de souffrir, et surtout que ta douleur ne touche pas en toi à ton amitié. Dominique, c'est ton Lartigue, et un Lartigue à qui tu peux parler, prononcer des noms, t'ouvrir tout entier. Crois-moi. C'est bien quelque chose. »

Il frémit d'en avoir tant dit, sous le regard que lui lança le jeune homme, et leur retour à Paris s'accomplit dans une gêne singulière. Le père avait lu, dans les yeux de son fils, cette pensée : « Tu as donc aimé comme moi, été trahi comme moi? » et cette supplication : « Dis-moi comment tu t'es guéri, pour m'apprendre! » Ce malaise ne se dissipa qu'au moment où, descendus du train,

et tournant le coin de la rue de Vaugirard pour s'engager dans la rue Cassette, ils aperçurent quelqu'un qui allait et venait devant leur porte.

— « Tu vois comme tu as été injuste pour Dominique, » fit Savignan. « Son train part à neuf heures ; il n'en est pas six, et il est déjà là. »

Le frère de Thérèse était là, en effet, qui regardait sans cesse de droite et de gauche, fouillant la dense obscurité de cette rue dont les réverbères n'étaient pas encore allumés. Il n'eut pas plus tôt aperçu les deux arrivants qu'il se précipita sur eux :

— « Ah ! monsieur Savignan, que vous aviez raison ! Quels bandits, que tous ces gens-là ! »

— « Calme-toi, Dominique, » dit Savignan, effrayé de son exaltation. « Rentrons. »

— « Je n'ai pas le temps, » fit Dominique. « Il faut que je voie encore mon pauvre papa et ma pauvre maman, avant de partir. Mais j'avais promis à Jacques de venir. Et puis, il vaut mieux qu'il sache l'affreuse chose par moi, et tout de suite. Et vous aussi, monsieur Savignan, pour que vous soyez sans pitié, quand vous écrirez sur Fauchon, maintenant. »

— « Mais qu'est-ce qu'il a fait ? » demanda Jacques.

— « Ce qu'il a fait ? Il a enlevé ma sœur... Laisse-moi parler, Jacques. En vous quittant, ce matin, je suis arrivé à la maison au moment où

Thérèse venait de déclarer à mon père qu'elle était fiancée à Fauchon. Je le savais. Comment? Sur quels indices? Par quel instinct? Peu importe. Je le savais, et j'en avais l'horreur... Un prêtre! Ma sœur, la femme d'un prêtre!... J'en avais l'épouvante aussi. Je me disais : « Mon père est tellement la dupe de cet homme! S'il allait consentir? » Par bonheur, non. Il ne consent pas. Le vieux sang bourgeois s'est révolté. Ce que l'armée a été pour moi, cette abominable séduction l'a été pour papa. Elle l'a retourné, du coup. Il ne s'est plus agi de modernisme, d'immanentisme, de démocratisme, de *Catacombe*. Il s'est agi de la Famille. « Moi vivant, jamais tu n'épouseras cet homme. » C'est sur cette phrase que je suis rentré. Il a eu, pour me l'expliquer, une de ces nobles colères où l'on sent le chef, l'autorité. Je vous passe les détails, les larmes de ma mère, mon indignation à moi. Thérèse était assise, immobile, pâle, les mains serrées l'une contre l'autre, le visage noué, une flamme fixe dans les yeux, et toujours, toujours la même réponse : « Dieu m'a amenée dans sa vie. Ma mis-
» sion est de le soutenir dans son œuvre. Je me
» suis fiancée, en lui, à l'Église Nouvelle. C'est
» mon devoir, je l'épouserai. » — « Je te donne
» la journée, » a fini par dire mon père. « Si,
» d'ici à cinq heures, ce soir, tu n'as pas changé
» d'idée, je t'emmène. Nous quittons Paris. Tu

» n'y rentreras que matée, je t'en donne ma
» parole d'honneur. Va dans ta chambre. On t'y
» portera ton déjeuner. Tu n'en sortiras que
» pour te soumettre, ou pour partir. »

— « Et tu dis que Fauchon l'a enlevée? » interrogea Savignan. « De chez vous? »

— « Vous allez comprendre, » reprit Dominique. « Tu t'en rends compte, Jacques?... »

Il s'adressait à son ami, tour à tour, et à Savignan :

— « Dans ces conditions-là, je n'ai pas pu quitter mon père et ma mère, même pour venir à toi. Les pauvres gens étaient dans un état! Mon père surtout. Il voulait courir chez Fauchon, l'outrager, le frapper. J'aurais dû l'y laisser aller. J'ai eu peur d'un mauvais coup donné dans un mouvement de fureur, d'un meurtre. Pensez donc, monsieur Savignan, quel réveil pour lui! Quel écroulement! S'être cru devant un Apôtre, un Prophète, un Saint, et rencontrer un lâche, un immonde suborneur!... Et maman? Je peux bien te le répéter, Jacques. Elle nous l'a avoué là. Elle avait tant rêvé de t'appeler : « Mon fils! » Enfin, à quatre heures, elle nous dit : « Je vais essayer de lui parler. » Elle va jusqu'à la chambre. La porte était fermée à clef. Elle frappe une fois, deux fois. Pas de réponse. Elle est effrayée. Nous aussi. Nous appelons : « Thérèse! Thérèse! » Même silence. Mon

père enfonce la porte d'un coup d'épaule. La chambre était vide et la fenêtre ouverte. Vous vous rappelez : l'hôtel, par derrière, donne sur un petit jardin, en bordure du Champ de Mars. Nos deux chambres, à Thérèse et à moi, sont à l'entresol, de ce côté. Cette fenêtre ouverte, les fleurs écrasées dans le massif en dessous, le désordre de la table de toilette où des objets manquaient, c'était l'évidence. Thérèse s'était laissée glisser là, en se suspendant à la barre d'appui, d'une hauteur de deux mètres. Elle avait d'abord lancé son nécessaire. Elle a dû choisir un moment où cette partie du Champ de Mars était vide. Et pas une lettre, pas un mot, pas un bout de papier, pas un indice. Rien, rien, rien ! »

— « Et Fauchon l'attendait? » demanda Savignan.

— « Oui, » fit Dominique. « Comment nous le savons? Voici. Notre première idée, à mon père et à moi, fut de prévenir la police. Et puis maman nous empêcha. « Je suis sûre qu'elle va » rentrer, » répétait-elle ; « j'en suis sûre. Elle » ne nous fera pas cela de nous laisser passer la » nuit dans cette agonie. Et surtout que per- » sonne ne le sache, personne, personne !... » Alors, nous nous sommes décidés, papa et moi, à la seule démarche possible... Aller directement chez Fauchon, rue de l'Aude, près du parc de Montsouris. Là, nous avions une chance de

savoir quelque chose, bien petite, mais une chance tout de même. « — Monsieur l'abbé n'y » est pas, » dit le concierge. Je réponds : « Il y » est, » et je monte les quatres étages. A mon coup de sonnette, quelqu'un vient, la Religieuse sécularisée qui le sert. Elle aussi me dit : « Il n'y » est pas. » Je la bouscule. Je parcours les cinq chambres du logement. Personne. « Il est parti, » répond obstinément la Sœur à mes questions. « Pour où? — Je ne sais pas. — Quand? — Je » ne sais pas. — Seul? — Je ne sais pas. » Impossible d'arracher un mot de plus à cette vieille femme, fanatisée comme tous ceux qui approchent cet abominable comédien. Je descends. Mon père avait employé les grands moyens. Un billet de banque avait eu raison des réticences du concierge. « Eh bien, oui, monsieur. Il est » venu Mlle Andrault. Elle avait un petit sac à la » main. Il pouvait être trois heures, trois heures » et demie. Une grande heure après, Sœur » Marceline est descendue. Elle est allée cher- » cher un fiacre. M. l'abbé y est monté avec la » demoiselle. Elle avait toujours son sac, lui, » une valise. Ils ont donné au cocher l'adresse » de la gare de Lyon. » Est-ce clair, cela?... Vous en savez tout autant que moi, maintenant, » conclut Dominique. « Je rentre à la maison, avant de prendre mon train. Le désespoir de maman me fait peur. Papa, lui, est admi-

rable. Il m'a dit : « Je ne peux rien. Thérèse est
» majeure du mois dernier. C'est évidemment
» ce qu'attendait ce coquin. La faute est à moi.
» J'ai été bien coupable, en étant si faible, si
» confiant! Tout de même, je ne méritais pas
» ça. » Ah! non, le pauvre homme ne méritait pas ça. Mais lui, Fauchon, qu'est-ce qu'il mérite? »

Sur ce cri où grondait la menace de la plus furieuse vengeance, le frère de la fugitive serra la main des deux hommes, et il disparut, pendant que Savignan et Jacques se regardaient, avec une consternation qui ne trouvait pas de paroles pour s'exprimer.

IX

LE CHEMIN DU DOUTE

— « Hé bien! non, papa, ce n'est pas vrai. »

Jacques aborda son père, le lendemain matin, par ce cri de protestation. Ses traits tirés, sa pâleur, ses yeux brillants dénonçaient l'insomnie, les longues heures passées dans l'ombre à scruter une indiscutable et insupportable idée. Il répétait : — « Ce n'est pas vrai! L'abbé Fauchon n'a pas séduit Thérèse Andrault. Il n'est pas son amant. Ce n'est pas vrai! »

— « Tu as entendu Dominique, » répondit Savignan. « Le fait est là. Thérèse s'est sauvée de la maison. »

— « Et s'il n'y est pour rien? Si elle est venue chez lui, malgré lui? »

— « Alors, il l'aurait reconduite chez son père. Il ne serait pas parti avec elle, comme elle est partie. »

— « Cela prouve-t-il qu'il ne l'a pas respectée? Je sais. Toutes les apparences sont contre lui. Mais qu'est-ce que les apparences? Un

homme ne vit pas contre son âme, et l'abbé Fauchon n'a pas l'âme de cette action-là. »

— « Il en a les idées. Tu as lu *Hakeldama?* »

— « Mais il n'y a rien dans ce livre qui ne soit élevé, noble, généreux, même dans l'erreur. S'il se trompe, c'est avec tant de sincérité, tant d'idéal!... Et cette infamie?... Non, non, il ne l'a pas commise... D'ailleurs, *Hakeldama* serait pire que son auteur pourrait n'être pas un scélérat. Toi-même, avant-hier, tu soutenais à dom Bayle que l'on peut penser d'une manière et agir d'une autre. Tu disais : penser, remarque, et non pas sentir. On agit toujours comme on sent, d'après la qualité de son être intime... Ce que je voulais te demander, papa, c'est simplement ceci : en écrivant ton article sur *Hakeldama,* fais, à l'abbé Fauchon, le crédit d'admettre que ses relations avec Thérèse peuvent ne pas être coupables, même à présent. Accorde-lui le bénéfice de cette dualité dont tu parlais. Ne le juge pas d'après une action qu'encore une fois il n'a certainement pas commise. »

— « Je te répéterai ce que j'ai encore dit à dom Bayle : je ne connais pas l'homme. Je ne connais que le livre. Évidemment, la journée d'hier n'est pas pour rendre ma tâche facile. J'essaierai pourtant de l'accomplir en toute conscience. »

En toute conscience?... Une fois seul, en face de sa table de travail, Savignan reprit une lettre cachée, à l'entrée de son fils, sous un volume qui était, précisément, *Hakeldama*. Cette lettre, reçue une demi-heure auparavant, portait le timbre de Soléac. Geneviève y annonçait son arrivée à Paris, pour mercredi, — dans quarante-huit heures! Il n'avait pas caché une autre lettre, timbrée aussi de Soléac, et dont l'enveloppe montrait une écriture impérieuse, haute, hâtive, celle de Calvières lui-même. Le mari annonçait aussi qu'il rentrait, sans parler de sa femme. Il donnait comme motif à cette rentrée précipitée la mort du député Audiguier, survenue la veille, et la nécessité d'une action électorale immédiate. Ces deux lettres et l'exemplaire de *Hakeldama* se trouvaient, par hasard, toucher un cadre dressé sur le bureau, qui contenait une grande photographie de Jacques. Savignan avait devant lui, comme ramassée, comme résumée en quatre signes, la tragédie actuelle de sa vie. Le cahier de papier blanc préparé auprès, l'encrier, la plume l'appelaient, le tentaient. La veille, on s'en souvient, quand il écoutait la messe, à Saint-Sulpice, gêné jusqu'à la honte par l'admiration et le respect de Dominique, il s'était dit : «Je ne serai pas un hypocrite. Je n'écrirai plus de pages religieuses... » Pourquoi cette réponse à son fils alors et cette promesse d'impartialité que sous-

entendait l'article sur *Hakeldama?* C'est que l'honnête homme en lui continuait bien à se révolter contre une dualité qu'il qualifiait de duplicité. Mais le jouteur d'idées? Mais le dialecticien? Mais l'athlète intellectuel façonné par vingt années d'études historiques et ses deux années de polémique au *Germe?* Le talent est une créature vivante qui veut remuer, agir, s'employer, et que l'immobilité supplicie. Savignan éprouvait le besoin d'écrire cet article sur *Hakeldama*, en dehors de tout but, pour l'écrire, pour se donner cette sensation que les passionnés de doctrine connaissent si bien : le corps à corps avec un système hostile, thèse contre thèse, argument contre argument. Un grand article qui démolit un grand livre, c'est le siège mis devant une place forte, l'ardeur d'un assaut où l'on est à la fois le général, l'ingénieur et le soldat. Savignan se figurait cet article, qui serait un de ses meilleurs, il le sentait. Il voyait l'épaisse brochure du *Germe*, la couverture verte, le format imité des hebdomadaires anglais, les cent vingt lignes à la page, distribuées sur deux colonnes. Et les raisons affluaient contre ses scrupules. A l'égard de Fauchon, l'article serait juste, si dur fût-il. Quel ménagement méritait ce malfaiteur en esprit et en acte? A l'égard des idées, l'article serait vrai. Il serait sincère. Il n'en exprimerait pas une qui ne fût comme la trame de l'intelligence

de Savignan. On est un hypocrite quand on parle contre sa pensée. C'est Tartufe étalant une intransigeance de principes et n'y croyant pas, puisqu'il finit par avouer :

> Mais le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait
> Et ce n'est pas pécher que pécher en secret.

Un Tartufe, amant d'Elmire, parce qu'il l'aime, et qui pourtant professe la vérité religieuse parce qu'il y croit, l'appellerons-nous encore hypocrite? N'est-il pas simplement l'homme déchiré de saint Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas? » Et l'apôtre ajoute, découvrant, dans l'existence même de la faute, une preuve de la règle : « Si je fais ce que je ne voudrais pas, je reconnais par là que la loi est bonne. » Soit. Mais une telle attitude suppose la confession publique, l'égarement avoué en même temps que le principe est affirmé. Tel le Centurion de l'Évangile qui proclame à la fois la miséricorde divine et son péché : « *Domine, non sum dignus...* » Le Pharisaïsme commence avec le silence sur cette indignité. Les images se précisaient. Savignan suivait les numéros du *Germe* dans leur voyage à travers la France. Ils iraient entre les mains de ses lecteurs habituels : des prêtres, des étudiants pieux, des officiers, tous gens de cœur et d'esprit droit, qui l'aimeraient, qui l'estimeraient, pour avoir écrit ainsi, et, se

représentant l'homme d'après l'œuvre, ils lui feraient le crédit de penser qu'il pratiquait ce qu'il enseignait. *Donc il les tromperait.* Une autre phrase de la Bible, magnifiquement traduite par Joseph de Maistre, lui revenait à la mémoire : « Dieu a dit : pourquoi te mêles-tu d'annoncer mes préceptes avec une bouche impure? Je ne veux être célébré que par le Juste. » L'impression fut si forte qu'il écarta brusquement l'exemplaire de *Hakeldama*. Il appuya sa tête sur ses mains pour méditer, puis, avisant la chemise qui contenait les documents copiés, la veille, par son fils, il se dit :

— « Je peux toujours continuer mes travaux d'histoire. L'historien n'est qu'un témoin, et que demande-t-on à un témoin? Un témoignage exact, rien de plus. »

Ces documents consistaient en quatorze lettres adressées à Mgr de Bonal, le saint évêque de Clermont, alors émigré à Bruxelles, avant qu'il allât mourir à Munich. Elles émanaient d'un prêtre de son diocèse, réfugié à Paris. Ce prêtre s'appelait l'abbé Desaigues, nom bien auvergnat, et dont l'étymologie — *de las aiguas, de aquis* — rappelait à Savignan les manies de son cher Lartigue. M. Desaigues s'était fait revendeur de vieux habits, avec M. Magnien, le futur curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. Tous les deux figu-

raient dans l'héroïque phalange des « Aumôniers de la guillotine ». Il rendait compte de sa vie sacerdotale à son évêque, et Savignan tomba sur le passage suivant, à la date de février 1794 :

« ...Le récit de ma journée d'hier sera, pour Monseigneur, une consolation, et de savoir que le plus humble de ses prêtres ait été choisi comme l'instrument du salut de deux âmes. On devait exécuter, à six heures, M. et Mme d'Ozillac, de Riom. Votre Grandeur se rappelle : M. d'Ozillac était bien un peu voltairien et philosophe. La Révolution a exercé sur lui, comme sur tant d'autres, cette action providentielle, visible partout dans les vastes cataclysmes sociaux. Dieu ne les permet que pour punir et guérir. M. d'Ozillac est redevenu pratiquant dans sa prison. C'est M. Grayo de Kéravenant, dont j'ai raconté à Votre Grandeur comment il franchit toutes les portes, qui l'a ramené, non sans de terribles luttes intérieures. Nous craignions une suprême révolte et que cet homme violent ne pût pas, au dernier moment, faire son sacrifice. M. de Kéravenant est malade. Il avait été convenu, et les condamnés en avaient été avertis, que je le remplacerais. Je devais me trouver au passage de la charrette, sur les degrés de l'église Saint-Roch, avec, au bras, un paquet de vieux habits que j'élèverais pour me faire reconnaître. Je les absoudrais du geste, une dernière fois. J'étais à

mon poste, attendant le cortège. Une main me touche l'épaule dans la foule, et j'entends une voix qui me dit tout bas, railleusement : « Dis donc, chand d'habits, tu n'es qu'un calotin, un réfractaire encore!... Tu t'appelles le Père Desaigues. Tu me reconnais, hein?... » Je ne le reconnaissais que trop. C'est un nommé Martial Chabanon, que j'ai eu comme élève au collège de Clermont, un gentil enfant, devenu un garnement, à l'âge de l'éveil des sens. Il continuait : « Tu m'as donné assez de pensums dans le temps. A mon tour, maintenant. Tu vas me suivre, et dans quelques jours... » Il ricanait, en me montrant la rue où les soldats commençaient à faire la place pour la charrette : « Martial, » lui dis-je, en l'appelant par son prénom, comme autrefois. « Il va passer là un vieil homme et une vieille femme qui croient au bon Dieu, comme toi, Martial, quand je t'ai fait faire ta première communion. Ils savent que je serai ici pour leur donner l'absolution. Dans cinq minutes, je te suivrai. Laisse-moi ces cinq minutes, au nom de ta première communion, » répétai-je. Le fait qu'il m'eût parlé à voix basse, je vous l'ai dit, Monseigneur, m'avait donné le courage de lui répondre ainsi. Évidemment, il hésitait encore à me dénoncer. Il esquissa un geste d'impatience. Puis, brusquement : « J'attendrai. » Je rassemblai toutes mes forces, et je priai menta-

lement, comme je n'ai jamais prié, Monseigneur, pour que le sang des deux victimes que j'allais bénir et le mien, si ce malheureux devait exécuter sa menace, rejaillit en grâces sur ce cœur égaré. Tout à coup, un remous de foule annonce l'arrivée des condamnés. Je vois M. et Mme d'Ozillac. Le vieux gentilhomme regardait, de tous côtés, avec les yeux terribles de la fureur impuissante. Sa femme lui dit un mot. Il m'aperçoit. Je lève la main et j'esquisse en l'air le signe de la croix. Sa tête s'incline. Quand il la releva, son regard était changé. « Allons, dis-je à Chabanon, je te suis ! » Il ne me répondit rien, mais il commença de fendre la foule, en se retournant sans cesse pour voir si je le suivais réellement. Nous marchâmes ainsi, l'un derrière l'autre, pendant un quart d'heure peut-être, dans la direction de l'Hôtel de Ville. A un moment, il m'arrêta : « Père Desaigues, » dit-il, « vous m'avez fait bien souffrir, quand j'étais petit. Tout à l'heure, je ne sais pas ce qui m'a retenu de vous crier votre nom pour qu'on vous arrête... Et puis,... et puis..., Père Desaigues, » continua-t-il, avec une espèce de fureur, « partez ! Que je n'aie pas le temps de changer encore d'idée ! Partez vite ! » — « Non, Martial, » lui répondis-je, « pas avant que tu m'aies dit où je peux te revoir. C'est Dieu qui m'a fait te rencontrer. Il te réclame, Martial. Je te donnerai

à lui une seconde fois. » Monseigneur, je n'en écrirai pas davantage à Votre Grandeur. Mais qu'elle sache que cet enfant consent à me revoir, que j'ai un rendez-vous avec lui, pour la fin de la semaine, que j'ai la certitude, à présent, de le ramener. Notre-Seigneur dit, dans l'Écriture, qu'il ne faut pas demander de miracle. Je n'en ai jamais demandé. Il m'a fait l'insigne faveur de m'en montrer un... »

En marge de cette lettre, une autre écriture, celle du prélat, sans doute, avait tracé ces quelques lignes : « *Nec gratia Dei sola, nec ipse solus, sed gratia Dei cum illo* (1). » Commentaire bien spécial, semblait-il, bien théologique. Il bouleversa, de nouveau, Savignan. C'était la réponse directe à son sophisme de tout à l'heure, que l'historien n'est qu'un témoin. Tout événement est un signe, et le comprendre, c'est l'interpréter. Un récit tel que celui-là, ce retournement subit d'un terroriste par un prêtre, comment le raconter, sans conclure? Ou bien il faut y voir, avec l'Évêque, un jeu sur une âme d'un travail surnaturel, ou bien l'expliquer par un pur mécanisme, dans l'espèce, celui des souvenirs d'enfance, et la suggestion d'une conviction forte. Comment échapper à ce dilemme? Que Savignan conclût catholi-

(1) « Ni la grâce de Dieu ne suffit, ni la seule action de l'homme, mais la grâce de Dieu avec l'homme. » SAINT AUGUSTIN, *De la Grâce et du Libre Arbitre.*

quement, la même contradiction se retrouvait entre sa doctrine et sa vie. Il était derechef un hypocrite. D'un geste pareil à celui qu'il avait eu pour écarter le volume de *Hakeldama,* il écarta la lettre de l'héroïque abbé Desaigues et les autres documents.

— « Il faut renoncer à ce travail aussi, » songea-t-il. Il répéta : « Renoncer!... A quoi d'ailleurs? Qu'est-ce que tout cela que de l'idéologie? »

Avec quel mépris il venait de prononcer ce mot! Une comparaison s'instituait en lui, malgré lui, entre ce monde de l'idée, le seul où il eût vécu, depuis son désespoir de jeune homme, et le monde de la passion où la rencontre de Soléac l'avait précipité de nouveau. L'idée, c'est une image, une représentation abstraite. La passion, c'est du réel et qui vous mord, qui vous brûle. Il avait repris la lettre de Geneviève. Il en étudiait les caractères. Il voyait la main dont ils étaient un prolongement, un geste fixé. Il voyait sa maîtresse, telle qu'elle serait là, dans vingt-quatre heures, à lui tout entière, s'il le voulait. La présence de cette femme, son existence, ses baisers, son amour, c'était une vérité. Le reste, une construction mentale, un phantasme sans consistance. Et voici que, l'homme de pensée cédant la place à l'homme de désir, non plus seulement dans les actes, mais dans la

conscience, cette construction mentale apparut à Savignan comme illusoire, en regard des souvenirs de la nuit enivrante du château. De cette construction mentale, les choses religieuses faisaient aussi partie, et sa phrase dédaigneuse de tout à l'heure sur l'idéologie se traduisit brusquement par cette autre phrase, si terrible et qui allait si loin qu'il en demeura épouvanté, même dans son délire.

— « Est-ce que je *crois* encore? »

Oui, il *croyait* encore. Sinon aurait-il vu dans le fait d'écrire des pages religieuses, en ne vivant pas religieusement, une profanation, presque un sacrilège? Il croyait, mais d'une foi diminuée déjà, appauvrie, desséchée, indifférente. Il aurait pu, il aurait dû voir, dans ce phénomène d'inertie intérieure, une application à lui-même d'une des lois de la vie spirituelle la plus constamment reconnue par l'Église et qu'enveloppait la phrase empruntée par M. de Bonal à saint Augustin : à savoir que la foi suppose la grâce. C'est un acte raisonnable, mais surnaturel. Il suit de là que le péché diminue en nous la force de l'exécuter. Savignan venait de sentir cela, et approfondir une telle impression, c'eût été déjà se repentir, et il ne se repentait pas. Il rangea les notes éparses sur son bureau, déchira la lettre de Calvières, mit dans son portefeuille celle de

Geneviève, après en avoir baisé le papier d'une bouche passionnée. Puis il sortit en disant à son domestique qu'il ne rentrerait pas pour déjeuner. A quoi bon revoir son fils et recommencer une de ces pénibles discussions où la sincérité de Jacques accusait encore sa propre insincérité? Systématiquement, il usa le reste de sa matinée dans les occupations les plus étrangères à son trouble moral : des courses chez les fournisseurs, une visite à son agent de change pour un petit déplacement de fonds. Il déjeuna dans un restaurant près de la Bourse, tout retentissant du tumulte du marché, avec les fiévreuses allées et venues des remisiers autour des tables. Il entra dans une exposition, pour regarder des peintures que d'ailleurs il vit à peine. Vers quatre heures, il était aux bureaux du *Germe,* situés près du quai, dans cette étroite rue des Grands-Augustins dont le nom rappelle le vieux couvent du treizième siècle, aujourd'hui détruit, et qui servit souvent aux assemblées du Parlement. Ces vénérables souvenirs ennoblissaient d'ordinaire, pour l'historien, ses visites à cette Revue, commercialement installée au premier étage d'une grande librairie catholique dont elle était une « filiale, » — pour parler l'argot des affaires. Ils ne prévalurent pas, en ce moment, contre l'antipathie que lui inspirait Goninfaure, le fondateur et le chef de la maison. C'était un homme de

soixante-dix ans, qui avait commencé sa carrière en vendant des bouquins, dans des boîtes, en plein vent, sur les parapets de la Seine. Il conservait, de son premier métier, la casquette à oreillettes rabattables, et, quand c'était l'hiver, des moufles fourrées qui lui pendaient des deux côtés du ventre. Ce madré Cévenol, à l'œil très fin dans une face épaisse de paysan, toute plaquée de vergetures rouges, obséquieux et rapace, cauteleux et brutal, était, malgré cela, vraiment et profondément dévot, mais d'une dévotion étroite qui choquait toujours un peu Savignan. Elle était pour l'exaspérer encore dans sa crise actuelle. Goninfaure éditait et commanditait *le Germe*. La vue de son plus brillant rédacteur mit, dans ses prunelles noires, une lueur de satisfaction :

— « Vous arrivez bien, mon cher maître, » dit-il. « Dom Bayle est en haut avec MM. Ossandon et Mercadier. Vous nous apportez votre article sur *Hakeldama?* »

— « Non, » répondit Savignan. « Je venais aux nouvelles. »

— « Hé bien ! » repartit le libraire, « on parle d'un gros scandale Fauchon, mais là très gros : une jeune fille engrossée et enlevée... Je m'y attendais. Le jour où je l'ai vu rire de François, ici même. » — Il montrait du doigt son commis, espèce de basset humain, à tête et à torse

énormes, avec des jambes et des bras d'enfant. — « Et pourquoi? Parce que ce brave garçon avait retrouvé son porte-monnaie perdu, après une prière à saint Antoine!... Toi, monsieur le voltairien, me suis-je dit, tu finiras mal. C'est dommage que votre article ne soit pas prêt. Avec cette histoire, on aurait bien vendu le numéro. »

Il s'était avancé, pour tenir ce discours, hors du retrait qui lui servait de bureau et d'où il surveillait le prodigieux capharnaüm de volumes, neufs et vieux, qu'était sa boutique. Il tenait aussi le livre d'occasion. Ses vêtements tachés, l'odeur de pipe qu'il dégageait, ses ongles noirs, ses bajoues non rasées, sa bouche où jaunissaient quatre dents dépareillées, son linge élimé, tout se réunissait pour faire de ce gros homme lourd un de ces exemplaires d'incurie physique qui se rencontrent trop souvent chez les basses gens de sacristie. Les ennemis de l'Église s'en gaussent. Ses fervents y voient une parodie regrettable, mais inoffensive, de ces hautes vertus chrétiennes : l'ascétisme et la mortification. Pour un Savignan, et qui vient de se dire, avec une anxiété meurtrie : « Est-ce que je crois encore? » ce manque de tenue devait être d'autant plus pénible qu'il s'associait chez l'éditeur religieux à cette avidité de lucre. Il hâta le pas pour gagner, par l'escalier intérieur, la salle de rédaction. Il allait subir là d'autres atteintes dans sa sensibi-

lité blessée, et d'abord ce malaise que la présence de dom Bayle lui avait déjà infligé, quelques jours auparavant. Il s'était acheminé vers la rue des Grands-Augustins avec l'intention de questionner Ossandon, le rédacteur en chef du *Germe*. Il voulait savoir si l'article sur *Hakeldama* ne pourrait pas être demandé à quelque autre collaborateur, et Ossandon l'ayant accueilli par cette demande, lui aussi :

— « Vous apportez votre article? »

— « J'ai été trop occupé, » répondit-il, incapable d'articuler son refus sous le regard du Bénédictin. « J'ai eu à dépouiller toute une correspondance de M. de Bonal, l'évêque de Clermont, avec ses prêtres, pendant son émigration. »

— « C'est dommage, » dit l'autre, continuant d'employer les termes mêmes dont s'était servi le père Goninfaure.

Il ajouta un commentaire différent, mais par trop souligné aussi :

— « J'aurais aimé que *le Germe* parlât de *Hakeldama,* avant que le scandale dont on nous menace éclatât dans la presse. Nous aurons l'air de l'exploiter... Et puis Fauchon est prêtre, et, quand un prêtre manque aux mœurs, j'estime qu'il faut faire sur lui un silence de mort. C'est le cas de citer saint Paul : Que ces abominations ne soient même pas nommées parmi vous. »

Une tristesse pathétique, celle d'un vrai croyant

qui ne peut supporter, sans en souffrir, la dégradation d'un pasteur d'âmes, avait comme voilé son visage. A cinquante ans, avec son profil aigu, sa barbiche jadis rousse, aujourd'hui grisonnante et taillée en pointe, Ossandon avait un masque de chef de ligueurs. Il en avait aussi le courage, la loyauté, mais, par malheur, le fanatisme, et une extraordinaire absence de critique dès qu'il s'agissait des ennemis de sa foi. Il le prouva, en ajoutant, et une flamme brillait maintenant dans ses yeux bleus :

— « Fauchon peut se mettre en ménage. Il a touché mieux que les trente deniers de son patron. Crémieu-Dax lui a, paraît-il, donné deux cent mille francs pour écrire ce livre. »

Ossandon avait prononcé le nom de Crémieu-Dax avec une haine que justifiait, chez un catholique pratiquant, le projet de loi déposé par ce député sur la fermeture obligatoire de toutes les églises. Comment justifier, en revanche, cette affirmation sans preuves, ce marché absurde qui supposait chez l'un une générosité, chez l'autre une vénalité également invraisemblables? Savignan ne put se retenir, dans son irritation contre ses propres idées, contre son propre parti, de demander :

— « Deux cent mille francs? Vous avez vu le reçu? »

— « Ça ne se donne pas, ces reçus-là, » inter-

jeta dom Bayle. « Mais laissons l'accusé bénéficier du doute. Il n'y a pas doute, en revanche, pour l'enlèvement. Un de nos Pères a un logement rue de l'Aude, à trois maisons de celle de Fauchon. Les concierges ont causé. C'est ainsi que nous avons su l'histoire et même le nom de la jeune fille. Les parents, d'ailleurs, ne cachent pas leur chagrin. Nous savons cela aussi, et nous ne sommes pas les seuls. Encore des propos de domestiques... »

— « Ou de Fauchon lui-même, mon Père, » dit Mercadier.

Celui-là était un jeune homme de mine chafouine. Son regard dur, sa bouche amère, son rire mauvais trahissaient l'envie. Il avait beaucoup de talent, de la conviction, du désintéressement dans les affaires d'argent, mais il aimait la gloire et supportait mal que ses cinq volumes déjà publiés — des nouvelles, des études littéraires, un roman — eussent subi ce supplice du silence auquel la grande presse condamne volontiers les écrivains religieux, quand ils ne font pas de concessions. Mercadier n'en faisait pas. Seulement, il était jaloux. Il insista :

— « Mais oui, mon Père, de Fauchon. Quelle réclame pour *Hakeldama!* Ah! C'est bien joué. »

— « Je n'y avais pas pensé, » dit Ossandon.

Visiblement, il acceptait déjà cette hypothèse, car il ajouta :

— « Ah ! le misérable ! »

Dom Bayle avait secoué la tête, non sans impatience, tandis que Mercadier parlait, et sa bouche eut son rictus amer pour répondre :

— « Je le voudrais bien, que Fauchon fût un réclamiste ! Il serait moins dangereux. Vous avez peur, Ossandon, que nous n'ayons l'air de profiter d'un scandale. Il n'y aura pas de scandale. Vous verrez que les journaux maçonniques feront le silence autour de cette histoire. Nous n'en parlerons pas, nous, pour la raison que vous avez dite, et aussi à cause du nom du père de la jeune fille. Vous pouvez donc aller de l'avant, monsieur Savignan, et le plus tôt sera le mieux. »

Savignan devait se rappeler souvent cette visite aux bureaux du *Germe* — la dernière — et revoir en pensée les trois hommes assis autour de la table verte, chargée de journaux, de brochures et de livres, qui occupait le milieu de cette salle de rédaction. Une grande photographie de Pie X était suspendue au mur, avec son expression de pieuse tristesse et de sévère bonté. Personne plus que l'historien ne rendait justice à l'action disciplinaire de ce grand pape, surgi au moment où la défense du dogme réclamait l'intransigeance d'une autorité fervente, perspicace et inexorable. Cette image était là, comme une invitation à voir dans l'Église son caractère vrai-

ment catholique, une synergie d'innombrables consciences maintenues et commandées par une souveraine Sagesse, celle du Pontife suprême. Savignan ne regarda pas ce portrait. Il n'écouta pas ce conseil. Quand il se retrouva dans la rue, et seul, il n'emportait, de cette visite à l'une des citadelles de la presse religieuse, qu'une impression de froissements successifs bien faite pour renouveler le trouble de son doute naissant. N'était-ce pas ce doute lui-même qui le rendait irritable à ce degré? On a déjà cessé d'aimer complètement une cause, quand on prend surtout garde aux défauts de ceux qui la servent. Savignan aurait dû se dire que les polémistes très convaincus ne sont jamais des critiques très sagaces, et ainsi excuser les crédulités d'un Ossandon par l'ardeur de ses certitudes. En littérature, le champ de la réputation est très étroit; par là s'explique l'aigreur d'un Mercadier. Il faut, pour la mise en train d'une entreprise de commerce, des rudesses et des âpretés. Un Goninfaure ne saurait être un Gratry ni un Lacordaire. Les grandes directions politiques impliquent une minutieuse information. D'où les habitudes inquisitives d'un dom Bayle. Au lieu de se tenir ces raisonnements, Savignan se disait :

— « Voilà pourtant mes compagnons de lutte : des visionnaires et des jaloux, des grippe-sous

et des policiers! Si les idées qu'ils servent ne les ont pas rendus meilleurs, qu'est-ce qu'elles valent?... »

Question spécieuse, à laquelle il eût jadis répondu aussitôt : « Mais que vaudraient-ils, sans ces idées? » Au lieu de cela, elle se transformait déjà en une autre : « Qu'est-ce que ces idées ont valu pour moi? » L'avaient-elles empêché de tomber si soudainement, et si vite? Tandis qu'il marchait le long de la Seine, dans la direction du Palais-Bourbon, ses yeux erraient distraitement sur les arbres dépouillés, sur l'eau grise où glissaient d'énormes chalands, sur la berge où des manœuvres déchargeaient des pierres. La dernière fois qu'il était venu aux bureaux du *Germe*, quinze jours auparavant, il avait fait, en sortant, la même promenade. Quinze jours, et combien il avait changé! Cette impression dominait tout, maintenant : la stupeur devant la foudroyante rapidité de cette catastrophe morale. De quoi lui avait servi son catholicisme? Il ne s'en rendait pas compte : son aventure s'expliquait bien simplement par l'antique adage, *Optimi pessima corruptio,* soit que l'invisible esprit du mal déploie plus de force contre les plus belles âmes, aux heures de trouble, soit que nos renoncements répétés accumulent en nous des réserves de désirs. Ce serait alors la masse d'eau trop lourde, qui rompt la digue à la moindre fissure. Savi-

gnan, lui, ne voyait que le fait brutal : sa doctrine n'avait pas tenu contre sa tentation. Incrédule comme Geneviève, il ne fût pas tombé plus vite. Mais s'il n'y a pas, dans les idées, une force intrinsèque, une bienfaisance de la vérité, une malfaisance de l'erreur, si l'on ne peut pas juger l'arbre par ses fruits, à quel signe recourir? Il ne se disait pas : « L'ai-je vraiment dressée contre la tentation, cette doctrine? Était-elle vivante en moi? Si elle l'avait été, aurais-je, moi, chrétien, conservé dans le fond de mon cœur, sans combattre là contre, ce regret passionné de la femme d'un autre? Ai-je, du moins, été pieux? Ai-je pratiqué avec ferveur?... » Non. Il continuait son analyse sans aller à la racine profonde. Cette nouvelle question se posait devant lui : « Si ces idées sont impuissantes à soutenir l'individu, pourquoi soutiendraient-elles la Société? » Lui, le sagace historien et qui, en France, avait reconnu, le long des siècles, une concordance saisissante entre certaines croyances et la santé nationale, tout d'un coup, il doutait de cela aussi. Troublé par son propre cas, il se demandait si ce lien de cause à effet n'était pas imaginaire, s'il n'y avait pas eu, non pas concordance, mais simplement coïncidence. L'énergie de la vitalité nationale n'avait-elle pas fonctionné toute seule, pour des raisons ethniques et physiologiques, parallèlement à des idées en elles-

mêmes inefficaces, si bien que la France du treizième et du dix-septième siècle, par exemple, s'était trouvée forte en tant que France, et catholique, par-dessus le marché? Rien de plus contraire que cette théorie, raciale et fataliste, au système qui avait jusqu'ici servi d'armature à l'esprit et à l'œuvre de Savignan : la civilisation pensée et voulue par l'homme. Qu'une telle hypothèse vînt le hanter, c'était l'indice que le scepticisme né du péché montait, montait dans cette âme. Mais le passage de la foi au doute ne s'accomplit pas plus en un instant que le passage du doute à la foi. Quand nous croyons, après n'avoir pas cru, un travail de reconstruction a précédé, inconnu souvent de nous-mêmes. Le coup de foudre du chemin de Damas n'en est que l'aboutissement. Inversement, cessons-nous de croire? Un travail secret de décomposition a corrodé, à notre insu, comme usé nos certitudes. Savignan n'en était qu'à la première période. Il allait douter. Il ne doutait pas encore. La preuve, en rentrant chez lui de cette longue et douloureuse promenade, il éprouva un véritable mouvement de joie, à cet accueil de son fils :

— « J'ai relu *Hakeldama*, mon père. J'ai relevé quelques points où l'abbé Fauchon a manqué de rigueur scientifique. Ainsi, pour Marc, il démontre la non-authenticité de cet Évangile par le verset célèbre : *Un jeune homme le suivait, cou-*

vert seulement d'un drap. On le saisit. Mais, lâchant le drap, il s'enfuit, nu, de leurs mains. »

— « Les anciens ont cru qu'il s'agissait de l'Évangéliste lui-même, » dit Savignan. « Ce n'est qu'une hypothèse. »

— « L'abbé Fauchon, » continua Jacques, « voit dans ce jeune homme une application de cette prophétie d'Amos : *Et ce jour-là, le plus courageux d'entre les braves s'enfuira tout nu.* J'avoue ne pas comprendre le rapport. Dans Amos, la chose importante c'est que le fuyard soit courageux, et non qu'il soit nu. Les versets de Marc ne parlent ni de courage, ni de force. »

— « Et Fauchon donne ce rapprochement si arbitraire comme une preuve scientifique que l'Évangéliste a copié le Prophète?... Tu as là un échantillon de sa mauvaise foi. »

— « Non, » dit Jacques, mais d'une outrance dans l'exégèse, j'en conviens. A côté de cela, que de pages vraiment religieuses! Tu en tiendras compte dans ton article? »

— « Si je l'écris!... » répondit Savignan.

— « Tu hésites? » interrogea le jeune homme, dans un tressaillement.

— « Oui, » dit Savignan. « Je viens du *Germe*. Il faut croire que *Hakeldama* fait beaucoup de bruit, car ces messieurs désireraient que l'article parût très vite. Mais j'ai besoin de temps pour examiner le livre à fond. Il y a des recherches à

faire, et beaucoup, comme celle sur Amos, et cela ne s'improvise pas... »

Jacques avait bien eu un singulier regard, tandis que son père prononçait cette phrase dilatoire. Mais cette conversation gênait trop celui-ci pour qu'il essayât, en la prolongeant, de savoir ce que pensait son fils. Il se garda de la renouveler. D'ailleurs, cette soirée et la journée suivante ne laissaient place en lui à aucune autre préoccupation que celle de Geneviève. Il les passa dans cette attente du retour après l'absence qui, pour les cœurs passionnés, tourne aussitôt à l'obsession. Il ne trouva pas d'autre moyen de tromper sa fièvre que de parer le petit appartement de la rue Cuvier, installé déjà. Il essaya de lui donner un air habité, avec des fleurs, des gravures, des livres. Ne pouvant utiliser aucun des objets qui étaient chez lui, il dut procéder à des achats qui, du moins, usèrent un peu le temps. Calvières, dans sa lettre, lui avait demandé de venir à l'hôtel du Cours-la-Reine, le mercredi, après le déjeuner, en s'excusant de ne pas se rendre lui-même rue Cassette, pour causer de l'élection. Tout de suite Savignan avait accepté, par un mot jeté à la poste, non sans une secrète amertume, à l'idée que sa première rencontre avec sa maîtresse, après la nuit enivrée de Soléac, aurait lieu devant un témoin, et ce témoin-là !

Puis il s'était dit : « Elle n'y sera pas, ou bien j'aurais eu un mot d'elle m'indiquant un rendez-vous ailleurs et avant. » Il ne s'était pas trompé. Mercredi matin, une dépêche pneumatique lui arrivait, que Geneviève avait fait porter au télégraphe, très tard, la veille, à peine descendue du train, avec bien de l'imprudence ! Mais ces imprudences-là touchent à une place si profonde du cœur celui pour qui elles sont commises qu'il éprouve le besoin d'y répondre par un élan égal. Elles l'attachent d'un tel lien à l'amie qui risque pour lui son repos, son honneur, sa vie peut-être ! Le lieu de ce rendez-vous était l'allée du parc du Champ-de-Mars qui longe le quai, entre l'avenue de La Bourdonnais et le pont d'Iéna, vers onze heures. Tandis qu'il traversait le Paris de la rive gauche, par le même chemin suivi, l'autre semaine, Savignan n'avait qu'une appréhension, celle de la pluie, à cause du ciel couvert de nuages. Le désir et l'espérance étouffaient en lui le remords qu'aurait dû lui donner le souvenir de la visite faite à l'hôtel Andrault, comme père, — et maintenant !... Maintenant il était avenue de La Bourdonnais. Les arbres du parc découpaient dans l'air gris leurs ramures dénudées. La monstrueuse armature de la tour Eiffel surplombait. Quelle différence avec les bois et les lacs, les vallées et les volcans d'Auvergne !... Mais Geneviève est là. Savignan la voit qui

marche vers lui, mince et légère dans ses fourrures souples. Il voit son sourire frémissant, son regard. La magie de cette présence abolit les vulgarités qui les entourent. Ce parc improvisé dans ce cadre de bâtisses neuves devient pour lui un jardin d'enchantement, — pour lui et pour elle. Quand une femme s'est donnée à un homme dans la faute, aucune minute ne lui est plus angoissante que la première rencontre après cet abandon. Elle va lire son avenir de cœur sur le visage de son amant. Y démêlera-t-elle l'arrière-fonds de mésestime, secret supplice de tant d'adultères? Y surprendra-t-elle l'orgueil brutal du mâle victorieux? Y devinera-t-elle, au contraire, la tendresse reconnaissante, à la fois fière et intimidée, de l'amant qui n'ose pas croire à son bonheur? Saura-t-il avoir, en l'abordant, ces yeux qui disent : « Pardonne-moi d'avoir tant exigé? » Lui parlera-t-il de cette voix caressante qui ne réclame rien, qui ne se reconnaît aucun droit, et qui cependant rappelle la possession? Cette minute, brève et tragique, est une catastrophe dès qu'elle ne provoque pas une complète fusion des âmes. Quand elle la provoque, c'est une ivresse, c'est un renouveau de la volupté partagée, les intimes épousailles de deux sensibilités qui éprouvent, à se comprendre, à se pénétrer ainsi, combien elles sont façonnées l'une pour l'autre.

— « Ces quelques jours m'ont paru bien longs, » disait Geneviève. « Je ne crois pas que je les aurais supportés sans vos lettres. Comme je vous remercie d'avoir senti que j'en avais besoin, besoin de savoir que vous ne vous disiez pas de mal de moi, — de nous ! »

Elle le regardait, en prononçant ce *nous* qui les unissait dans leur faute et dans leur délire, avec des prunelles où il y avait de l'anxiété et de la grâce, l'émotion d'être tant aimée, et une crainte de toucher, dans le cœur de son amant, des cordes trop sensibles.

— « Oui, j'avais si peur de vos remords, si peur de votre retour à Paris, que cette rentrée dans votre vie vous rendît le souvenir de Soléac trop douloureux, que ce n'eût été qu'un vertige... Vous savez, » continua-t-elle, « je comprendrais tout, de vous, même que vous me quittiez, si vous ne pouviez pas supporter cette double existence. Je vous ai fait tant de mal autrefois, que je n'ai pas mérité d'être heureuse par vous. Et je le suis tant ! Vous ne soupçonnez pas combien. Ces longues années où je me répétais : « Jamais plus nos chemins ne se croise- » ront, » quel désert ! Mais c'est fini. Je vous ai retrouvé. Pour combien de temps ? »

— « Pour toujours, » répondit-il.

A écouter parler cette femme, de cette voix profonde, comme brisée, comme meurtrie par l'excès

de la joie, une langueur passionnée s'insinuait dans ses veines. Il lui semblait n'avoir jamais vécu jusqu'à ce moment. Toute son existence passée, si riche d'œuvres et de réflexion, lui apparaissait, à lui aussi, un vaste et froid désert. C'était vraiment comme s'il eût mordu à un fruit brûlant et frais, dont il n'avait jamais rêvé la mortelle douceur, et il sentait qu'il ne pourrait plus jamais s'en passer, jamais guérir de cette défaillance des sens et du cœur que cette femme lui communiquait, rien qu'en respirant, rien qu'en bougeant auprès de lui. Et elle répondait :

— « Toujours?... Ce n'est pas possible. Je ne suis plus jeune. Dans un an, j'aurai quarante ans. Et puis, nous ne sommes pas libres. Vous avez un fils. Pardonnez-moi de vous en parler. J'ai un mari. Si vous saviez combien, depuis ces quelques jours, j'ai souhaité vous avoir retrouvé sans que vous eussiez connu M. Calvières! Ça, ce n'était pas impossible. Alors, nous aurions pu nous faire, de notre amour, pendant le temps qui nous reste, une oasis, une vie à part dans notre vie. Nous nous serions vus, aimés, avec le secret absolu autour de nous. » Elle répéta : « Le secret! » avec un accent où frémissait toute son âme. « C'est si doux, le secret, le mystère, que personne ne sache, d'avoir dans son existence un asile, un sanctuaire où s'enfermer! Je sais ce que c'est, voyez-vous. Votre

souvenir a été cela pour moi, des années... »

— « Ainsi, » dit-il, « vous préféreriez que je ne vinsse jamais chez vous?... Mais, si je renonçais définitivement à cette candidature? Si j'écrivais cela, dès aujourd'hui, à M. Calvières?... Alors, notre amour pourrait s'isoler de tout, être ce secret, cette oasis dans notre existence, qu'aucun être au monde ne soupçonnerait... »

— « Si, » répondit-elle, « lui. »

Elle eut comme une épouvante dans son regard, mais pas pour elle.

— « C'est un homme très fort, voyez-vous, » continua-t-elle, « très observateur. Bien peu de choses lui échappent. A Soléac, votre hésitation, après cet absurde dîner, l'a déjà surpris. A table nous avons causé bas. Il l'a remarqué. A Clermont, je ne sais pas ce que l'abbé Lartigue lui aura dit. Mais il s'est étonné que vous n'eussiez jamais appris à votre meilleur ami votre intimité avec mon frère. J'ai mis moi-même mes lettres et mes dépêches à la poste, quoique cette grève d'Aulnat le tînt éloigné de Soléac. Je ne suis pas certaine qu'à son retour il n'ait pas questionné la buraliste. Il n'est pas jaloux, mais il se défie de tout et toujours. Si je vous en parle, c'est seulement pour vous faire comprendre qu'à cette heure un brusque revirement de votre part, ce nouveau refus de la candidature, serait dangereux. » Elle répéta : « Oui, dangereux, vous ne

voulez ni prendre toute ma vie, ni me donner toute la vôtre, » — et tristement : — « Je ne vous blâme pas de ne pas le vouloir. »

Tendrement, enfin :

— « J'ai une autre raison pour désirer que vous ne rompiez pas ce projet de candidature. J'aime à penser que je n'aurai pas gêné votre gloire. Au contraire. J'ai tant lu tous vos livres. Il y a en vous un grand orateur. A la tribune de la Chambre, il se révélera. Je serai fière d'y avoir aidé un peu. »

— « Vous désirez donc que j'aille au Cours-la-Reine, tout à l'heure! » interrogea-t-il, « après vous avoir vue comme je vous vois, que je vous parle comme à une étrangère?... Ce sera une heure bien amère pour moi... »

— « Et pour moi? » fit-elle. « Mais il le faut... »

Et, comme fuyant un terrain brûlant :

— « Il faut que vous preniez en main cette candidature, et résolument... Je vous connais, Louis. Je sais que, liés comme nous le sommes, à présent, vous ne voudrez plus écrire comme vous écriviez. Vous vous ferez des scrupules. Vous vous en faites déjà, avouez-le. »

— « Oui, » dit-il. « Comme vous lisez en moi! »

— « Je t'aime, » répondit-elle.

Il lui prit la main et la lui serra. Tout leur

cœur passait dans cette étreinte, qu'il interrompit, pour lui demander :

— « Hé bien ! si je les ai, ces scrupules, me donnez-vous tort? »

— « Non. Si vous ne les aviez pas, vous ne seriez pas vous. Seulement, l'action du député n'est pas l'action de l'écrivain. A la Chambre, la bataille religieuse se confond avec la bataille sociale. Il n'y a pas besoin de pratiquer, ni même de croire, pour défendre, dans les églises, par exemple, une richesse nationale, dans les écoles libres, l'indépendance des pères de famille, dans les sœurs des hôpitaux, l'intérêt des malades, celui du pays dans la reprise des relations avec Rome. Je ne vous citerai pas tous ceux qui soutiennent ces causes par patriotisme, rien de plus, et qui ne sont pas des chrétiens. Vous pouvez faire ces nobles campagnes au nom de la France, comme eux, et m'aimer. »

La tentatrice parlait ainsi, et Savignan regardait ses pieds fins se poser sur le sable de l'allée. Il voyait sa respiration soulever sa gorge, ses joues se roser à l'air froid de ce matin d'hiver. Des sifflements de bateaux leur arrivaient, de la Seine toute voisine. Une rumeur métallique passait par moments, sur leur tête, celle des signaux télégraphiques envoyés du haut de la tour, dont les bases, vues d'en bas, prenaient la fantastique grandeur que Piranèse donne à ses projets d'édi-

fices. Les massifs des arbustes toujours verts et les maigres gazons givrés semblaient avoir froid, comme, là-bas, les frêles campaniles du Trocadéro, sous un ciel de plus en plus tendu, sans une éclaircie de lumière et d'azur. Mais c'était, dans le cœur de Savignan, une lumière et une chaleur. Il venait de recevoir une preuve d'amour supérieure à celle de la possession. Une femme peut se donner sans aimer, pour faire croire qu'elle aime. Comment douter d'elle, quand elle devine notre pensée jusque dans les nuances les plus délicates, quand elle pénètre au plus intime repli de notre personnalité, quand elle nous dit tout haut les mots que nous nous sommes dits tout bas, dans nos heures les plus solitaires, quand sa tendresse devance les plus difficiles confidences et les plus douloureuses, celles que nous n'aurions jamais osécs? Il se fait alors en nous, malgré les circonstances, une plénitude. Nous voudrions, comme Faust, arrêter le temps sur cette impression d'une joie unique et que nous ne dépasserons pas. L'amant ne remercia pas sa compagne. Il n'essaya pas de formuler le ravissement dont il était comme soulevé. Il lui dit simplement :

— « Je serai chez vous vers une heure et demie. Maintenant j'aurai la force de tout supporter. Mais quand vous reverrai-je, autrement? »

— « Quand vous voudrez. Une fois pour

toutes, sachez que je trouverai toujours le moyen d'être libre dès que vous m'appellerez. »

— « Voulez-vous demain à trois heures? »

— « Où? »

— « Au Jardin des Plantes, par exemple? » osa-t-il dire, « à la porte qui fait le coin de la rue Cuvier et du quai. Vous la connaissez? »

— « Je la trouverai, et j'y serai. »

En prononçant le nom de la rue où il avait préparé l'asile de leurs futurs rendez-vous, le cœur de Savignan avait tremblé. Allait-il lui parler de cet appartement? Non. Il eut peur de l'effaroucher, peur de gâter cet instant divin par le rappel de ce qu'il y a de plus brutal dans une liaison cachée, les préméditations dans la volupté. Et puis, il n'avait pas respiré pour rien, durant tant d'années, l'atmosphère catholique. Pour un croyant, l'amour complet, hors du mariage, c'est toujours le péché, la chair, la souillure. Cette discipline de sa sensibilité suivait Savignan, même dans cet abandon total à la passion qu'il subissait, qu'il consentait. Non seulement il ne luttait plus, mais il voulait pleinement, résolument ce qui était. Une pudeur pourtant se mêlait à son désir, qui lui défendait, par ce matin de fusion de leurs deux âmes, cette allusion à l'heure où il posséderait de nouveau Geneviève, — une réserve qui le faisait reculer, en ce moment, devant les caresses les plus légères.

Des voitures passaient, dans une desquelles ils auraient pu prendre place. Il les laissait s'éloigner. Le parc avait des allées plus étroites, plus détournées, où ils auraient trouvé peut-être la solitude et le temps d'un baiser. Il ne se dirigea pas vers elles, et, quand Geneviève lui dit : « L'heure avance, il faut que je rentre, » il la quitta, sans même lui avoir demandé d'ôter son gant pour qu'il appuyât ses lèvres sur la peau tiède de sa main. Il la regarda qui s'en allait, légère, sur le trottoir du pont que garde le célèbre cavalier gaulois de Préault. A mi-chemin, elle se retourna. Le pont était désert. Savignan devina plutôt qu'il ne vit le geste enfantin par lequel, approchant de sa bouche ses doigts gantés, elle lui envoya, elle, de loin, le baiser qu'il n'avait pas osé lui prendre.

— « Comme je l'aime ! Comme je l'aime !... » se disait-il en regagnant sa maison où il n'appréhendait même plus de retrouver son fils, tant il est vrai que l'amour heureux absorbe toutes les puissances de notre âme et ne nous permet plus de rien sentir hors de lui. Ce phénomène d'anesthésie morale par le bonheur explique seul ces anomalies déconcertantes : une femme d'une susceptibilité de cœur délicate jusqu'à en être morbide, rentre chez elle au sortir des bras de son amant. Elle voit son père, sa mère, sa sœur, son mari, ses enfants. Elle leur ment à tous, et

elle ne s'en doute même plus. Un jeune homme serre la main de l'ami dont l'épouse est sa maîtresse. Il est d'autre part un raffiné d'honneur et loyal jusqu'au scrupule. Cette grossière et lamentable imposture ne le fait pas souffrir. C'est ainsi que Savignan, après avoir déjeuné avec Jacques, gaiement et distraitement, sonnait vers une heure et demie à la porte de l'hôtel du Cours-la-Reine, où habitaient les Calvières, sans plus de remords que si un secret criminel ne l'avait pas uni à la femme qui vivait là, dans le luxe payé par le mari outragé. Avec quelle force il avait senti cette honte à Soléac, avant la possession !... Aujourd'hui, il l'avait oubliée.

Il eut un premier réveil dans le vestibule où deux valets de pied — le style seigneurial continuait chez le parvenu, à Paris comme à la campagne — le débarrassèrent de son pardessus et de sa canne. Une douillette et un chapeau, posés sur une grande table, annonçaient qu'un prêtre était là. Quel prêtre, sinon dom Bayle, puisqu'il s'agissait d'une élection à laquelle le Bénédictin s'intéressait particulièrement? Que Calvières eût voulu causer avec le candidat, à la fois, et l'un de ses principaux fauteurs, rien de plus naturel. Rien de plus naturel aussi qu'il n'eût pas prévenu sa femme et que celle-ci n'eût pu avertir Savignan? Qu'importait d'ailleurs cette présence? Elle suffit pourtant à dissiper l'enchantement de ces

dernières heures. L'amour heureux, Geneviève venait de le dire si justement, veut le secret autour de lui, le mystère, et dom Bayle, avec son regard aigu sous son front plissé, avec l'intense réflexion de sa bouche serrée, ses déconcertants silences de liseur d'âmes, était un témoin possible. Tout en gravissant lentement les marches du vaste escalier de marbre, garni de plantes vertes et de tapisseries, le visiteur tendait sa physionomie, comme il avait fait le vendredi, chez lui, entre son fils et ce même dom Bayle. Cette appréhension eut cet avantage : il opposa du moins le plus impénétrable visage à Calvières, quand il entra dans le salon. Dom Bayle se trouvait dans la pièce, en effet, son frêle corps posé, à sa manière, plutôt qu'assis, sur le bord d'un fauteuil. Geneviève en face de lui, de l'autre côté de la cheminée, se garantissait de la flamme, au moyen d'un écran à main, et le reflet dorait doucement sa fine joue, tandis que Calvières allait et venait dans la pièce, nerveux et visiblement irrité. Les premières salutations à peine échangées, il tira de sa poche un journal et le tendit à Savignan. C'était la même feuille où il avait déjà signalé, au futur député, un entrefilet perfide sur leur alliance. Qu'il lût avec cette assiduité cette gazette sans tirage et qu'il attachât cette importance à ces taquineries le prouvait assez : cette campagne électorale n'était au fond

qu'un duel au couteau avec un ancien ami.

— « Vous avez lu l'article de Fayot, dans le canard? » dit-il. « Lisez, lisez. *Monsieur Calvières théologien!*... Dame! C'est de la polémique de province... Tout de même, votre ami Lartigue a fait une gaffe. Il avait bien besoin, dans la chronique de son canard à lui, où il annonce que vous êtes le candidat du groupe Calvières, de parler de cet *Hakeldama* et de cet abbé Fauchon? Qu'est-ce que ça peut bien fiche aux Clermontois, que M. Fauchon, qu'ils ne connaissent même pas de nom, quitte l'Église? Et *Hakeldama?* Vous voyez les gens de Jaude lisant *Hakeldama,* vous?... Alors?... Alors, c'est moi qui trinque, naturellement. J'ai partie liée avec vous. On m'endossera tous les articles qui vous soutiendront. Je le disais à dom Bayle et je vous le répète. Pour que cette campagne à deux soit possible, tenez-vous-en aux larges thèmes simples, et que nous pouvons tous accepter : intérêt français, tradition nationale, conservation de nos églises et de nos trésors d'art, liberté des pères de famille, sœurs dans les hôpitaux... Là, nous marchons. Mais si vous nous demandez d'aller à Canossa... »

Un frémissement d'ironie crispa le visage de dom Bayle. C'est la note comique de nos misérables luttes contemporaines que leur assimilation aux luttes légendaires du passé. Le César des Sucre-

ries d'Aulnat se comparant au César allemand du onzième siècle, à ce formidable Henri IV prosterné aux pieds de Grégoire VII, dans le château de la comtesse Mathilde, quelle bouffonnerie! Pour Savignan, ce discours de l'avantageux Calvières rendait un autre son. Le mari de Geneviève lui dessinait, pour sa campagne électorale, précisément, le programme que sa maîtresse lui conseillait, ce matin, et presque dans les mêmes termes? L'adultère n'a pas de pire tristesse : surprendre de ces signes qui attestent des conversations intimes entre époux, des échanges d'idées, une cohabitation intellectuelle. L'amant lisait l'article, cependant, une sotte pasquinade qu'émaillaient de malicieuses citations, d'anciens toasts anticléricaux portés par Calvières dans des banquets présidés par Laverdy.

— « Je vous fais toutes mes excuses, » finit-il par dire, en rendant le journal, « d'avoir été l'occasion de ces attaques contre vous. »

— « Oh! bien entendu, ça ne m'atteint pas, » répondit Calvières, « mais il y a mes ouvriers. »

— « Et pour nous, » reprit dom Bayle, « il y a nos fidèles. M. Savignan vous dira que cette affaire Fauchon est grave, très grave. Cet *Hakeldama* fait un bruit terrible, dans le monde religieux. La preuve : nous lui avons demandé à lui, qui est notre meilleur écrivain, une grande étude

sur ce sujet, pour *le Germe*, notre principale revue. »

— « Vos ouvriers ne sont tout de même pas si faciles à monter, » interjeta Geneviève. « Il vous a suffi de paraître à Aulnat pour que cette dernière grève échouât. Ainsi... »

— « Ne m'en veuillez pas, mon Père, » dit Calvières qui s'était repris, « si je viens d'être un peu vif, ni vous non plus, mon cher monsieur Savignan. Ce que je vous demande, c'est du doigté, jusqu'à l'élection... Et, maintenant, à notre affaire. Cartes sur table, n'est-ce pas? La caisse d'abord. Combien d'argent vous faut-il pour la campagne? »

— « Je vais vous laisser causer chiffres, » dit Geneviève, en se levant. « Mon Père, » et elle prit congé du prêtre, d'un signe de tête, « Monsieur Savignan... »

A lui, elle tendit la main. Il sentit qu'elle tremblait un peu. Il eut l'énergie, tandis qu'elle sortait de la chambre, de dévisager dom Bayle, bien en face. Celui-ci le fixait lui-même, avec une attention qui lui expliqua le tremblement de la pauvre femme. A cette observation inquisitive du moine, il opposa la fierté hautaine de l'homme qui dit à un autre, par toute son attitude : — « Qu'est-ce que vous me voulez?... » — Mais ne s'était-il pas trompé sur la signification de ce regard? Il y avait une telle liberté d'esprit dans

la façon dont le prêtre engagea la discussion avec Calvières sur la question d'argent. Il y apportait une précision froide et par instants une telle âpreté que son interlocuteur finit par lui dire, en riant :

— « *Accipe, cape, rape, sunt tria verba papæ.* — Hein! mon Père, vous ne vous attendiez pas que je vous parle latin? Prenez-vous-en au petit séminaire de Clermont. On n'y travaillait pas mal, vous voyez... »

— « *Accipe?* » fit le moine. « Si vous voulez dire que nous mendions... — *Cape?* On nous a tout volé... — *Rape?* Ce mot n'existe pour nous qu'en français. »

Il montrait, pour justifier ce médiocre jeu de mots, l'étoffe très râpée, en effet, de sa soutane, avec une bonhomie altière et humble, tout ensemble. Quel intérêt un homme pareil pouvait-il prendre à l'aventure sentimentale de Savignan et de Geneviève? L'amant se tranquillisa, pour s'inquiéter de nouveau, lorsque, ayant pris congé du grand électeur auvergnat, dom Bayle voulut sortir avec lui.

— « J'ai à vous parler, » lui dit-il. — Mais non. C'était de Fauchon encore qu'il voulait l'entretenir. — « Je suis allé chez Andrault, ce matin... »

— « Il aurait pu nous voir, » songea Savignan. Et l'imprudence de sa promenade, sous

les arbres dépouillés du Champ de Mars, lui infligea un frisson rétrospectif, tandis que le moine continuait :

— « J'avais su la fuite de sa fille. J'ai pensé qu'il avait besoin de consolations. Et puis c'était une occasion de le ramener, d'essayer au moins. De très vieilles relations rompues par son égarement me le permettaient... J'ai l'air d'avoir connu tout le monde, » — ajouta-t-il, comme s'il devinait que l'activité de sa police déplaisait à son interlocuteur. — « Que voulez-vous? Je suis un chiffonnier. Je me promène avec ma hotte sur le dos et mon croc à la main. Je cherche des âmes. Quand j'en rencontre une, je la pique avec mon croc et je la mets dans ma hotte ; j'en aurai quelques-unes à porter au bon Dieu, et celle d'Andrault, j'espère. »

— « Il vous a reçu ? Comment était-il ? »

— « Très malheureux. Mais nos malheurs sont toujours par quelque point des bénédictions. Fauchon l'a guéri de l'hérésie. Si vous l'aviez entendu jeter ce cri : « Dire que j'ai cru à ces » gens-là, mon Père? » Hélas ! il n'y a pas que son âme. Il y a celle de cette pauvre enfant. »

— « Oh ! oui ! » dit Savignan. « La pauvre enfant, d'avoir rencontré un tel scélérat ! »

— Justement... » reprit dom Bayle. « Elle verra clair, un jour. Ce jour-là, il ne faut pas qu'elle désespère. Le seul moyen, c'est qu'elle

sache que sa famille est prête à la recueillir. Une lettre qui le lui dise, et dès maintenant, est nécessaire. Mme Andrault l'écrirait. Andrault ne veut pas. Voyez-le, vous aussi, monsieur Savignan. Aidez-moi, dans cette charité. »

— Une lettre? » interrogea Savignan. « Vous savez donc son adresse? »

— « Pas encore. Mais je sais que Fauchon n'a pas quitté Paris. Ce départ en fiacre, ce nom de gare crié au cocher devant son concierge, c'était une ruse, de quoi dépister le père et le frère quand ils viendraient aux nouvelles. Il rentrait chez lui, le soir même. »

— « Avec elle? »

— « Non. Tout seul, après l'avoir cachée dans Paris. La preuve qu'elle y est restée, c'est qu'elle faisait, dès le lendemain, notifier à ses parents son prochain mariage, en vertu de ces abominables articles 151 et 154 de leur nouveau code, le plus grand attentat à l'autorité paternelle, commis depuis deux ans. Pensez donc : cette notification envoyée, elle peut se marier trente jours après ! »

— « Mais, » dit Savignan, « n'y a-t-il pas un autre article d'après lequel le père peut faire opposition? »

— « Andrault refuse absolument de s'en servir, » répondit dom Bayle. « Elle est morte pour » moi, » répète-t-il. Sa fille, la maîtresse de

Fauchon! Cette idée le rend fou. L'horreur qu'il a de cette souillure l'empêche de l'en plaindre. »

— « Pour cette notification, » reprit Savignan, « elle a élu un domicile? »

— « Celui de Fauchon. Mais elle n'y habite pas. Nous savons cela aussi. Qu'ils se voient, c'est certain. Nous la trouverons. La grande affaire est qu'Andrault écrive cette lettre. Je vous en conjure : allez chez lui. »

Il insista :

— « Vous le devez à la charité. Vous le devez à votre fils. Il a voulu épouser cette jeune fille. Elle ne lui est certainement pas devenue indifférente. »

— « Raison de plus pour que je ne me mêle plus de cette affaire, » répondit Savignan. « N'insistez pas, mon Père. Vous me désobligeriez. »

Il prit congé du vieux moine, brusquement. Rien d'étonnant qu'Andrault eût, dans l'éclat de sa douleur, fait des confidences que dom Bayle n'avait même pas eu besoin de provoquer. Savignan ne voulut voir là qu'un signe de cette perpétuelle enquête sur les gens et sur les choses qui l'irritait, en effet, si profondément. « Ah! l'odieux espionnage! L'odieux despotisme!... » se disait-il, en proie à une véritable colère, qui se transforma vite en une inquiétude d'un autre ordre. Un fait résultait de cet entretien : Fauchon

restait à Paris. Il pouvait rencontrer Jacques, chercher à le voir. Depuis la fuite de Thérèse, Savignan avait au moins cette tranquillité momentanée : aucun rapport n'était possible entre son fils et l'hérésiarque. Il n'en allait plus de même à présent. Il en eut une preuve immédiate. A peine rentré rue Cassette, Jacques lui dit :

— « Papa, j'ai vu Thérèse.... J'étais allé prendre un peu d'air, au parc Montsouris. Je l'ai aperçue, assise sur un banc, avec l'abbé Fauchon. Je ne les ai pas abordés. J'ai fait une action qui n'est pas bien jolie. Je me suis caché pour les observer. A la manière dont ils se tenaient, sur ce banc, — et ils se croyaient bien seuls, le parc était presque vide, — j'ai eu, de nouveau, l'évidence qu'il n'y a rien de coupable entre eux. Ils se sont levés. L'abbé Fauchon est parti chez lui, de son côté, Thérèse du sien. Il a pris l'escalier qui monte à la rue de l'Aude, sur la gauche dans l'avenue du Parc. Elle a continué par la rue d'Alésia, jusqu'à la rue des Plantes. Là, elle est entrée dans une pension de famille tenue par une dame veuve tout à fait honorable. Thérèse habite dans cette pension. Je me suis renseigné. Tu vas trouver que j'ai manqué à la délicatesse. Il m'a semblé que c'était mon devoir de t'apporter sur eux un témoignage certain. Ils ne vivent pas ensemble. C'est un fait acquis. Je

vais l'écrire à Dominique. Papa, tu ne pourrais pas aller le dire à M. Andrault? »

— « Tu es par trop naïf, mon enfant, » répondit Savignan. « Ils n'habitent pas ensemble? Qu'est-que cela prouve? Que Fauchon tient à sauver les apparences. Pourquoi? Parce qu'il va épouser Thérèse... Moi aussi j'ai mes renseignements, sans les avoir cherchés. Dès le lendemain de son départ, elle a notifié son prochain mariage à ses parents, et dans les formes légales. Il est trop évident que Fauchon a dû prendre ses garanties...

— « Tu ne supposes pas... »

— « Qu'il l'a déflorée exprès? Mais si, mon ami. C'est classique. Pour rendre tout irréparable. »

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces affreuses paroles qu'il les regretta, tant le visage de Jacques exprima d'intime souffrance, et pour atténuer la brutalité de son discours :

— « Il n'est même pas besoin de lui prêter cet abject calcul. Elle l'aime. Il l'aime. Il l'a eue à sa discrétion... »

— Raison de plus, papa, » interrompit Jacques, « pour qu'il l'ait respectée, puisqu'il l'aimait et qu'elle était sans défense. Quand on aime, on veut estimer ce que l'on aime et s'estimer soi-même dans son amour. Posséder une femme hors du mariage, c'est l'avilir et s'avilir.

D'ailleurs, j'ai une autre preuve de l'honnêteté absolue de l'abbé Fauchon. Cette conférence sur *Hakeldama* qu'il devait faire, j'ai appris à l'*École Libre des Sciences Religieuses* qu'elle est remise de huit jours, à l'autre samedi, parce que le Père de Malaret doit la présider. Il vient d'Angleterre, tout exprès. Primitivement, il ne devait pas s'y trouver. Donc Fauchon lui a demandé ce service, remarque, depuis la fuite de Thérèse. Tu connais de réputation le Père de Malaret. Depuis l'année 1906, où il a quitté la Compagnie de Jésus avec son ami le Père Tyrrel, l'austérité de sa vie a été proclamée, même par ses pires ennemis. Et c'est cet homme, dont l'ascétisme reconnu ajoute une telle autorité à leurs communes idées, que Fauchon associerait, de parti pris, à une malpropre histoire de libertinage? Non, non, non, non!... Tu comptes toujours aller à cette conférence, papa, pour documenter ton article? »

— « Dans les circonstances actuelles, ça n'est pas probable, » répondit Savignan; « nous en reparlerons. »

Le jeune homme regarda son père. Il crut l'avoir froissé, et sortit de la chambre, sans insiter. Il avait fait bien pis que de le froisser. Il avait frappé ce cœur malade, au point le plus vulnérable. Tout ce discours était bien naïf,

mais quelle pureté! Quelle noblesse que cette conception de l'amour dans l'estime! Que de sérieux moral dans ce respect du mariage! Tout cœur un peu fier a ses façons de sentir, à l'aube de la vie. Savignan les avait eues, quand, à l'âge de Jacques, il souhaitait passionnément d'épouser Geneviève. La visite de cet après-midi, chez les Calvières, lui avait rendu trop perceptible la différence entre les songes de sa vingtième année et les réalités de la quarantaine. Les phrases de son fils, c'était le doigt enfoncé dans la plaie et qui la fait saigner. Il se les répétait, l'après-midi du lendemain, en s'acheminant vers son rendez-vous du Jardin des Plantes, avec une mélancolie singulière, qui devait l'accompagner, tout ce jour-là, même dans le désir, même dans le bonheur. « Posséder une femme hors du mariage, c'est l'avilir et s'avilir. » Mais c'est une loi de l'amour qu'il tourne en ardeur jusqu'à nos souffrances, jusqu'à nos remords, comme la flamme d'un incendie se nourrit des obstacles qu'elle rencontre. Les nuages de la veille avaient disparu. Un ciel de décembre, froid, clair et léger, riait sur Paris. Savignan le regardait avec tendresse, presque avec reconnaissance, en suivant la Seine. Il se disait, répondant en pensée à son fils : « Ce n'est pas vrai qu'on n'aime pas dans la faute. Ce n'est pas vrai, que j'aie avili Geneviève. Ce qui est vrai, c'est que la vie est

bien dure... » Toutes les tristesses de sa jeunesse, réveillées par le voyage à Clermont, puis exorcisées par la nuit de Soléac, lui refluaient dans l'âme. « J'aurais été si fier d'elle, » pensait-il encore, « j'aurais eu tant de joie à l'associer aux succès que j'ai pu avoir, au petit éclat jeté sur mon nom, qui aurait pu être le sien!... » Ce qu'il y a d'inachevé, de mutilé dans la destinée humaine, lui apparaissait comme symbolisé dans ce rendez-vous furtif. Cette impression amère approfondissait encore son désir. A un moment, la silhouette de Notre-Dame, dessinée à sa gauche, arrêta son regard. Les deux hautes tours montaient vers le ciel d'un mouvement simple. Les contreforts s'arc-boutaient par derrière fortement. L'édifice entier, dans sa sévère unité, semblait un élan de toutes ces pierres soulevées par une commune pensée de supplication et de piété. Ainsi, toutes les âmes, dans la chrétienté, ne font qu'une masse, liée spirituellement comme les pierres de la cathédrale le sont matériellement, et toutes exaltées vers le ciel. En s'en allant où il allait, Savignan se mettait hors de ce concert. Il était la pierre détachée des autres et qui n'a plus sa place dans le mystique édifice. Il hâta le pas, pour fuir cette vision et cette idée. Il avait soif et faim de retrouver sa maîtresse, d'étourdir auprès d'elle sa conscience, d'abolir ses récurrences, de se sentir l'aimer, de sentir qu'il l'aimait.

— « Qu'avez-vous? » lui demanda Geneviève.

Elle était arrivée, la première, et le sourire qui avait éclairé son visage, à l'apercevoir de loin, s'était en allé, dès qu'elle avait pu distinguer l'expression tourmentée de ses traits.

— « Vous avez une peine, » insista-t-elle. « C'est d'être venu chez moi, j'en suis sûre, d'avoir causé avec mon mari. En vous voyant entrer, hier, j'ai deviné ce que vous sentiez. Vous étiez si différent du matin... »

Et, douloureusement :

— « Moi aussi, j'aurais tellement préféré que vous renonciez à cette candidature, que nous nous voyions seulement en tête à tête, à l'insu de tout le monde! Vous savez bien pourquoi je vous ai demandé qu'il en fût autrement. »

— « Vous vous trompez, » dit-il. « Certes, cette visite au Cours-la-Reine a été un sacrifice, mais que je vous faisais, et ces sacrifices-là ont toujours une douceur. Si j'ai paru contrarié, c'est parce que dom Bayle était là... »

— « Et qu'il nous a observés? » interrompit-elle. « Je l'ai bien remarqué, allez. Qu'il croie que je vous aime et que vous m'aimez, qu'est-ce que cela nous fait? Il n'ira pas raconter ses soupçons à mon mari, ni nous en parler, à vous et à moi. Alors?... »

— « Alors?... Si cela était, comment voulez-

vous que j'accepte, sans en souffrir, que quelqu'un vous juge mal? D'ailleurs, ce n'est pas dom Bayle qui me préoccupe en ce moment, c'est mon fils.

— « Jacques? » interrogea-t-elle, étonnée.

Ils s'étaient engagés, tout en parlant, dans l'allée qui longe la rue Cuvier, entre les enclos réservés aux biches, aux antilopes, aux axis. Les délicates bêtes avançaient sur leurs pattes fragiles et tendaient leur petit museau quémandeur à travers les barreaux. Une lente pensée, à demi végétale, emplissait leurs larges prunelles. Leur pelage, fauve ou tacheté, luisait sous le soleil. Les dernières feuilles d'or restées aux arbres brillaient dans cette lumière. Une d'elles se détachait et tournoyait doucement dans l'air tiède. Elle vint se poser sur la loutre sombre du manchon de Geneviève. Les cris des oiseaux exotiques perçaient de toutes parts. Ce vieux jardin mettait autour d'eux, avec ces gracieux animaux, ces feuillages d'automne, ces arbres séculaires, un décor d'idylle, et, avec toutes ses barrières, toutes ses grilles, un décor de prison. Les deux amants retrouvaient-ils, dans ce double caractère de sauvagerie primitive et de servitude, l'image du roman qu'ils vivaient? La fuite des jours leur était-elle rendue trop évidente par cet envolement des feuilles, une par une? Sentaient-ils que l'image évoquée du fils représentait le

plus redoutable obstacle à leur bonheur? La voix de Geneviève s'était faite grave pour prononcer le nom de Jacques. Celle de Savignan se fit aussi grave pour répondre :

— « Oui, Jacques. »

— « A cause de ce mariage manqué dont parlaient vos lettres? » demanda-t-elle.

— « Ce sont surtout les idées religieuses de cet enfant qui me tourmentent, » répondit-il. « Je vous ai écrit combien je redoutais pour lui l'influence de cet abbé Fauchon dont nous parlions avec dom Bayle, hier encore. Peut-être avez-vous lu l'article de Lartigue sur lui, qui inquiète M. Calvières? »

— « Oui, » dit-elle, à cause de vos lettres, et je me suis étonnée, une fois de plus, que ces modernistes ne se rendent pas compte d'un fait évident : la religion dont ils rêvent existe. Elle s'appelle le protestantisme. Mais je croyais cet abbé Fauchon discrédité maintenant. N'a-t-il pas enlevé une jeune fille dans des conditions affreuses, nous a raconté dom Bayle? »

— « La jeune fille que voulait épouser Jacques, » dit Savignan.

— « Le malheureux enfant! » fit Geneviève.

Ils échangèrent un regard qui émut l'amant jusqu'aux larmes. La pitié que sa maîtresse donnait au chagrin de Jacques, c'était à lui qu'elle la donnait dans le passé. Dans sa correspondance,

il avait tu cette fuite de Thérèse, par peur de cette analogie entre la douleur de son fils et celle que Geneviève lui avait infligée jadis. Il dévia aussitôt la conversation :

— « Il est bien malheureux, en effet, mais il est encore plus troublé. C'est ce trouble qui m'inquiète. Voici des mois et des mois que les doctrines de Fauchon le tentent, je vous l'ai dit. Le crime commis par ce suborneur — et contre qui ! — devrait en effet l'éclairer. C'est le contraire. Il met son point d'honneur à trouver des excuses à cet abominable rival. Enfin, j'ai de plus en plus l'impression que sa foi religieuse est en danger. Vous venez de dire un mot si juste sur ces novateurs. C'est comme si je le voyais sur le point de se faire protestant. Et comment lutter? Quelle méthode suivre? L'autorité? Et s'il se cabre?... L'empêcher de revoir Fauchon? Par quel moyen?... Tenez, cet homme donne une conférence, l'autre samedi. Jacques désire y assister. Je n'ai pas su quelle réponse lui faire. Mais, avec vos idées, vous ne pouvez pas comprendre quel drame représente pour moi le péril que court la foi de mon enfant. Et, que je vous en parle, à vous, c'est si étrange... »

— « C'est si naturel, » répondit-elle, en lui prenant la main, « et si tendre... Je ne connais pas votre fils, mais je vous ai connu jeune. Il doit vous ressembler. Non, n'employez pas l'autorité

avec lui. Laissez-le se désillusionner lui-même. Il n'est pas possible qu'il n'arrive pas à voir ce Fauchon tel qu'il est. C'est une telle honte : un prêtre qui séduit une jeune fille!... Et vous me permettrez de vous donner un conseil? Ne donnez pas à votre fils le sentiment que vous avez peur de discuter. Tel que vous êtes, aujourd'hui, vous devez vous faire scrupule de certaines conversations. N'ayez pas ce scrupule. En tout cas, n'ayez pas l'air de redouter les arguments de vos adversaires. Menez-l'y vous-même, à cette conférence. C'est le vrai procédé pour en dissiper le prestige. Et puis, » continua-t-elle, en le regardant profondément, « tenez pour certain que vous ne pouvez me donner une plus grande preuve d'affection que de m'associer à ce côté-là de votre vie. Je n'y suis rentrée, dans votre vie, que pour essayer à tout prix de vous rendre heureux, ou, si vous devez être malheureux en dehors de moi, moins malheureux. Je suis une chose à vous, toute à vous. »

Il ne lui répondit pas. Il lui avait pris le bras, d'un geste de possession, contre lequel elle ne se défendit pas. Ils marchèrent ainsi, lui la dirigeant, elle le suivant, jusqu'à la porte latérale qui ouvre en face de l'étroite et calme rue de Jussieu.

— « Nous quittons le jardin? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dit-il.

Son regard se fit si ardent à la fois et si sup-

pliant, qu'elle comprit. Ses paupières battirent. Son visage exprima cette angoisse d'une femme délicate qui appartient à un homme, qui veut lui appartenir, et qui doit dominer une révolte de sa pudeur secrète pour accepter les conditions matérielles de cet amour. Aussi un soulagement passa-t-il sur ses beaux traits, et, dans ses prunelles, une reconnaissance, lorsque, Savignan la guidant sans lui parler, elle eut franchi le seuil de la maison de la rue Cuvier d'abord, puis de l'appartement. Elle regarda toutes les choses autour d'elle : la cheminée où rougeoyait la braise, les fleurs dans les vases, les massifs du Jardin des Plantes derrière les fenêtres voilées de rideaux, ces meubles frais, ces tapis si différents de ceux qui garnissent les endroits de rendez-vous. Elle comprit et, prenant la tête de Savignan entre ses mains, elle appuya longuement sa bouche sur ses yeux, en lui disant :

— « Ah! merci de m'avoir donné ce *chez nous!...* »

— « Ce n'est pas ce *chez nous*-là que j'aurais voulu te donner, » répondit-il.

Toute la mélancolie de l'amour dans la faute et dans le mensonge quand on aurait pu l'avoir dans le devoir et dans l'honneur, avait frémi dans sa voix.

— « Ne touche pas à la blessure, » dit-elle, en le serrant contre elle, sauvagement. « Aimons-nous et oublions tout!... »

X

L'ABBÉ FAUCHON

Il semble qu'il y ait, dans toute destinée, comme un rythme régulateur des événements, et qu'à chaque période de violence et de tumulte succède inévitablement une période de détente et de stagnation. C'est la lame de marée qui monte, furieuse, précipitée, envahissante, et, soudain, elle devient étale. Mais ces alternances de passion et d'accalmies ne sont-elles pas la loi même de la vie? Elles se retrouvent dans l'activité politique comme dans la guerre, dans le développement des arts et des lettres, dans celui des animaux et des plantes. « La nature, » disait Pascal, « agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais. » On croirait que notre sort individuel participe à cet universel mouvement de flux et de reflux. La semaine qui suivit cette prise de possession de leur asile d'amour fut, pour Savignan et Geneviève, un de ces moments de repos, où l'on sent un recul, une

paralysie des forces hostiles. Une difficulté subite avait rappelé Calvières au milieu de ses ouvriers d'Aulnat, dès le jeudi. Il était tombé chez Savignan, vers neuf heures du matin, lui annoncer son départ et s'entendre avec lui pour la mise en train de la candidature.

— « Vous devriez venir avec moi, » lui avait-il dit. « Mais non. Vous êtes un Français casanier. Moi, ça me repose de bouger. Vous vous rappelez Fumat, mon médicastre ? Il prétend que l'automobile est un véritable massage des glandes à sécrétions internes. C'est leur nouvelle marotte : les glandes endocrines. Si vous l'entendiez prononcer ce mot pédant !... La chose certaine, c'est que l'automobile me fait manger et dormir. C'est une cure d'oxygène dans de la vitesse, voilà tout... D'ailleurs, il vaut mieux que vous nous laissiez faire d'abord, Lartigue et moi. Je le verrai. Je lui donnerai la note, moi, pour son journal. Ce vieux Jésuite de dom Bayle se croit très fort. C'est un enfant. Mais si les Jésuites étaient les Machiavels que l'on prétend, ils auraient gagné la partie, avec leurs atouts. Savez-vous ce qui m'étonne le plus, depuis que je vous fréquente, vous autres, les cléricaux ?... Vous ne vous fâcherez pas ?... Non ?... C'est que vous croyez à tout ça, réellement. Lartigue, passe encore. C'est un naïf. Mais dom Bayle ?... Mais vous ? Des hommes intelligents ? Ça me dépasse...

Enfin, n'engageons pas la discussion. Pour le moment, votre rôle de candidat doit se borner à prendre le contact avec ces gens que vous avez connus ou retrouvés par moi, Quirit, Trapenard, cette fripouille de Vayssier, ce pochard de Labécavinière, — c'est *l'abbé, l'abbé, l'abbé,* vous vous rappelez. — Il y a aussi les Gibert, les Prohet, les Courtadon, les Galoche. Je vous ai apporté la liste avec les adresses. Écrivez, dès aujourd'hui. C'est promis?... Et maintenant je file. Ma voiture est en bas, celle qu'admirait votre fils. Comment va-t-il, votre fils? Il me plaît, ce garçon. Vous nous l'amènerez à dîner, dès mon retour... Je pourrais bien ne rentrer que l'autre semaine... Je veux vous dire ça. J'ai une autre affaire en tête. Acheter Fayot, hein? Il a une maîtresse, deux enfants naturels... Et alors, le canard à Laverdy, couic! »

Il avait dit cela, sur le pas de la porte, en esquissant, avec ses fortes mains gantées de cuir fort pour l'automobile, le geste de tordre le cou à une volaille en chair et en os. La bouffée âcre de son cigare et l'éclat de son gros rire emplissaient l'escalier, tandis que Savignan refermait la porte avec une intense sensation de soulagement. Cette sensation s'accrut à recevoir un billet de dom Bayle qui annonçait son départ, à lui aussi, pour quelques jours. Appelé à Rome, il insistait pour que l'article sur *Hakeldama* parût

le plus vite possible. Les mesures à prendre contre ce livre n'étaient sans doute pas étrangères à ce voyage. Qu'importait à Savignan? Décidé à ne pas écrire l'article, il jeta cette lettre au feu, sans même noter l'adresse que lui indiquait le Religieux. Il serait temps de lui signifier cette résolution à son retour. Un troisième fait, d'un ordre très humble, contribua encore à endormir les plus douloureuses des inquiétudes qui eussent tourmenté jusqu'ici ce cœur de père et d'amant. Ce même jeudi, et comme il se rendait rue Cuvier, il rencontra, place du Collège-de-France, le répétiteur de droit auquel il avait confié son fils.

— « Jacques est vraiment bien gentil, » lui dit ce personnage, vieux magistrat démissionnaire, lors des décrets — mais qui se rappelle ces obscurs héros de la conscience? « — Il se charge de reviser, en seconde, la nouvelle édition de mes *Codes français,* la grande, celle où figurent les arrêts de la Cour de cassation et les circulaires ministérielles. C'est un travail considérable et qui lui prendra beaucoup d'heures. Il m'a offert ça, spontanément, ce matin. J'ai accepté. Ça lui rendra service, à lui aussi. Ça le calera pour son prochain examen. »

Ainsi Jacques méditait de s'écraser de travail, indice certain qu'il luttait déjà contre la souffrance. Savignan se souvint avec émotion qu'il

avait fait de même, à cet âge. Il voulut voir, dans cette résolution, une preuve que le jeune homme se reprenait, et surtout une chance que cette pensée, absorbée autour des problèmes précis du Droit, cessât de s'égarer dans les dangereux chemins de la fausse théologie. Il eut la satisfaction, en effet, de constater qu'à dater de ce jour Jacques s'appliqua, dans leurs entretiens, à ne nommer ni Fauchon ni Thérèse. Plus de ces questions derrière lesquelles se devinent de longues et profondes anxiétés d'esprit. Peut-être convenait-il de s'en inquiéter au lieu de s'en rassurer. Chez les jeunes gens comme celui-là, passionnés et romanesques, le silence signifie l'envenimement de la plaie intérieure, bien plutôt que sa guérison. Mais les discussions de ces derniers temps avaient été trop pénibles à Savignan, pour qu'il les rouvrît. Il s'efforçait à croire ce qu'il désirait : que Geneviève avait eu raison et que le jeune homme se dégoûtait par lui-même des doctrines dont il l'avait vu si tenté. Il endormait sa confiance de père avec ce sophisme, pour s'abandonner plus librement à son délire d'amoureux. C'était comme si les élans refoulés, les ardeurs réprimées de ses fiançailles d'autrefois avaient accumulé en lui des trésors d'émotion dont la richesse l'étonnait lui-même, tant les heures de ses journées s'écoulaient, brûlantes et pleines. Le matin, lui qui, vingt années du-

rant, sautait à bas de son lit sitôt les yeux ouverts, il avait maintenant le réveil lent et paresseux. Il retrouvait son bonheur avec la sensation de l'existence. Il évoquait l'image de Geneviève. Il se disait et redisait : « Elle m'aime. Je la verrai aujourd'hui. *Je la verrai!* » Ces quatre syllabes lui causaient un émerveillement. S'il se levait, c'était pour écrire à sa maîtresse une longue lettre qu'il descendait confier lui-même à un commissionnaire. Il voulait qu'elle eût aussitôt l'impression de sa tendresse. Et, presque tout de suite, pourtant, il la lui dirait de vive voix. Car, pendant cette absence de Calvières, ils se rencontraient, une première fois, avant midi, dans une allée écartée du bois de Boulogne, par les beaux jours, et, par les mauvais, dans quelque musée. A deux reprises, durant cette semaine, ils déjeunèrent en tête à tête dans l'appartement. Ils s'y retrouvaient tous les après-midi. Ils éprouvaient cette avidité maladive de la présence qui suit les trop longues séparations. Savignan s'en rendait bien compte, c'étaient là des imprudences, et très périlleuses. Ces façons de vivre de Geneviève ne pouvaient passer inaperçues de son entourage, d'autant plus qu'ils s'étaient, par un accord tacite, arrangés pour qu'il ne vînt pas à l'hôtel du Cours-la-Reine, et pour qu'il ne connût par elle personne de sa société. Les journées n'ayant que vingt-

quatre heures, celles que la maîtresse donnait à l'amant, la femme du monde devait les prendre à ses relations. C'tait de quoi faire dire : « On ne voit plus Mme Calvières. Que se passe-t-il? » Savignan comprenait cela. Il se reprochait de l'entraîner dans cette voie, et il l'y entraînait, emporté lui-même par ce vertige de la volupté partagée où il y a comme un pressentiment tout ensemble et une ivresse de destruction. Qui a pu connaître l'excès du bonheur, sans qu'un frisson de danger courût en lui? Et l'on passe outre à cet avertissement. On néglige les précautions les plus élémentaires, les plus aisées. A quoi bon? Nous croyons tous, d'instinct et avec d'autant plus de force que nous sommes plus heureux, à la loi de partage symbolisée par les Anciens dans le dogme de Némésis. Destinés fatalement à payer d'une douleur égale une joie surhumaine, toute défense contre la rançon n'est-elle pas inutile? « Le bonheur humain, » disait le poète grec, « parvenu à son comble, engendre. Il ne meurt pas sans enfants, et sa postérité est un effroyable malheur. » C'était surtout à la fin du jour, dans les rendez-vous de la rue Cuvier, lorsque Geneviève rhabillée se préparait à partir, que son amant éprouvait, à l'état aigu, cette sensation de la catastrophe prochaine et certaine. Il la suppliait qu'elle restât un peu. Elle s'asseyait, lui se mettait à terre. La tête sur ses genoux, il la

regardait. Dans l'agonie de l'heure, la flamme de la cheminée, mourante elle-même, éclairait seule la chambre. Geneviève était là, comme un fantôme venu du fond de sa jeunesse, pour l'enchanter et le perdre, pour exalter son âme et la ruiner, à l'approche d'un crépuscule pareil à celui qui noyait d'ombre toutes choses autour d'eux, — crépuscule sans retour, car c'était celui de sa vie, prélude d'un au-delà dont il redoutait, malgré tout, le mystère. Le catholique n'était pas aboli en lui. Hélas! ce résidu indestructible de sa foi lui servait uniquement à encore approfondir sa passion. Penser qu'il sacrifiait à cette femme son salut éternel lui faisait davantage sentir, et avec un criminel délice, combien il l'aimait... Il ne lui parlait pas. Les rumeurs de la ville leur arrivaient, aussi assourdies, aussi lointaines qu'à des morts couchés dans le tombeau, et Savignan avait cette impression que toutes choses autour d'eux s'abimaient d'un glissement doux, profond, irréparable. Leur existence à tous deux lui devenait un songe où rien n'était plus réel, sinon leur amour. Dans cet universel évanouissement, cette chambre se transformait en un tombeau où cet amour seul survivait, où il avait son amie à lui, pour toujours, comme il l'aimait depuis toujours. La tentation de mourir réellement ensemble, de s'en aller dans une étreinte qui n'aurait pas de

réveil, s'emparait de lui. Il avait peur alors. Il la serrait dans ses bras. Il lui disait : « Parle-moi ! » d'un accent qui lui faisait presque peur à elle aussi, tant elle le sentait angoissé. Il lui couvrait le visage, les cheveux, les yeux, les mains, de baisers passionnés, pour se convaincre qu'elle vivait, qu'elle n'était pas cette morte immobile et glacée dont il venait d'avoir l'hallucination. Et puis, comme brisé, la voix éteinte par la détresse du départ, il lui disait : « Allons-nous-en. » Il l'emmenait. Leur pas sonnait sur le trottoir de la rue, déserte et sombre, où les becs de gaz ne s'allumaient pas encore. Ils gagnaient la plus prochaine station d'automobiles. Savignan donnait au chauffeur l'adresse de la gare des Invalides. Là, Geneviève descendrait. Elle prendrait une autre voiture et rentrerait chez elle. Ils allaient ainsi, emportés par un véhicule de hasard, si seuls toujours dans cet énorme Paris dont ils traversaient les rues, les places, les boulevards, sans les voir. Elle dégantait sa petite main. Leurs doigts s'unissaient dans une longue et muette pression d'adieu. Lorsque enfin ils s'étaient quittés, qu'il l'avait vue disparaître dans l'autre voiture, une tristesse affreuse l'envahissait, une terreur d'un accident, une impatience de devoir attendre plusieurs heures pour la revoir, et, de nouveau, la vision de la catastrophe possible. Comme il l'eût désirée, cette catastrophe, et

provoquée, s'il n'y avait pas eu son fils! Mais il y avait son fils, et l'amant reprenait le chemin de sa maison, la sensibilité comme épuisée par l'usure de tant d'émotions. La sombre entrée de la rue Cassette lui glaçait le cœur de remords, et aussi l'aspect de son bureau, quand il voyait ses papiers rangés, ses livres, le crucifix ancien d'ivoire pendu sur le mur, la lampe à huile, sous la lueur paisible de laquelle il avait passé tant de soirs à travailler, le regard honnête et simple de son domestique, le beau regard de Jacques voilé de mélancolie, mais si pur. Sa vie avouée contrastait d'une manière si violente avec sa vie cachée, que cette anthithèse lui faisait mal, physiquement. Ce n'était pas seulement le conflit de deux ordres d'actions. C'était le heurt de deux ordres de pensées, de deux conceptions de la destinée, irréductibles, et la tragique question se posait de nouveau devant lui : « Où est la vérité? »

Cette question était tellement la formule même de sa crise actuelle, qu'il la retrouvait sans cesse, à travers ces bonheurs dont il s'enivrait. Pas de jour où ses conversations indéfinies avec Geneviève, durant leurs rendez-vous, ne la fissent surgir. Jamais la maîtresse ne prononçait une parole qui fût une attaque directe aux croyances que son amant gardait au fond de son cœur. Elle les savait pourtant si hostiles à leur amour! Mais

son génie de femme devinait qu'en les combattant elle les réveillerait. Elle déployait à endormir, au contraire, à insensibiliser cette blessure cachée du remords, un tact infaillible d'amoureuse. On eût dit que la question religieuse n'existait pas entre eux. Elle se gardait bien de dire à Savignan : « Dieu, le Christ, l'Église, l'autre vie, ce sont des mensonges. » Mais elle lui montrait en elle-même une âme totalement étrangère à ces idées-là. Elle le faisait respirer dans cette atmosphère de négation morale où elle se mouvait. D'instinct, elle l'enveloppait, elle le baignait dans cette évidence qu'un être délicat et noble, elle, par exemple, pouvait penser, sentir, aimer, être heureux, sans Dieu, hors de Dieu, contre Dieu. Par une suggestion continue, elle l'invitait, elle l'incitait à la suivre dans son orgueilleux nihilisme. Était-ce une tactique réfléchie et voulue? Non, mais ce besoin, si profond chez la femme qui aime, de s'insinuer toujours plus avant dans le cœur qu'elle veut tout à elle, d'y faire la solitude pour y régner seule. Quelle maîtresse a pu voir son amant chérir un ami sans essayer, sinon de rompre, du moins de refroidir, de relâcher cette amitié? Le plus souvent elle accomplit ce travail meurtrier sans s'en rendre compte. Vous l'étonneriez de le lui apprendre. Vous l'indigneriez de le lui reprocher. Elle est femme, elle est la force invincible et inconsciente, l'arbre qui

pousse sa racine dans les fondations du mur, l'eau qui ronge la pierre à la base du palais, qui la corrode d'une usure lente. Le mur s'écroule, le palais s'abîme, sans qu'il y ait eu d'autre incident que ce travail imperceptible de chaque seconde, mais ininterrompu. Elle est aussi la force patiente, et qui n'agit que sûrement, avec l'infaillibilité des énergies de la nature. La racine de l'arbre contourne le bloc massif pour s'attaquer à la ligne de fente invisible, mais qu'elle devine. L'eau glisse sur l'arête pour creuser davantage la partie creuse, et cela quand le gel lui donne plus de prise. Ce choix des moments, génie de toute femme qui aime, à quel degré Geneviève le possédait, et aussi, cet art des nuances qui sous-entend ce qu'il serait dangereux d'exprimer! A deux reprises seulement, pendant cette semaine d'intimité absolue, son incroyance se traduisit en termes si nets qu'ils appelaient la discussion. Une première fois, ce fut au retour de leur promenade du matin. Ils avaient causé avec un abandon si complet, tant joui de leur ferveur de cœur, qu'ils ne se décidaient pas à se séparer. Ils revenaient vers Passy à travers le Ranelagh, solitaire à cette heure-là. Ils durent s'arrêter de leur marche, à une intersection de rues, pour laisser la place à un convoi funèbre. Un homme de trente ans, en larmes, le père sans aucun doute, tenant par la main une

petite fille tout en noir, suivait le cercueil de son autre enfant.

— « Il fut une époque, » dit Geneviève, après un silence, « où je ne voyais jamais passer un enterrement sans envier celui ou celle qui s'en allait ainsi. Oui, j'enviais ce grand sommeil sans rêves, ce repos après cette agitation de la vie qui me paraissait si vaine, si stérile. »

— « Et si ce n'est pas le sommeil? » fit Savignan.

— « Mais c'est le sommeil, mon pauvre ami, le silence de tout, enfin ce qu'il y avait pour nous avant que nous fussions nés. Il y a cinquante ans, d'autres hommes, d'autres femmes étaient là qui pensaient, qui sentaient comme nous pensons, comme nous sentons aujourd'hui, et, comme nous, pour quelques saisons. Il y a cent ans, il y en avait d'autres; deux cents ans, d'autres encore, et ainsi de suite, indéfiniment. Que j'ai été soutenue, dans ma détresse, quand je t'avais perdu, par cette idée que nous serions, après, ce que nous étions avant! Que de révoltes je calmais par cette certitude! Car c'en est une. »

— « Et maintenant? » interrogea Savignan.

— « Maintenant, c'en est une toujours, mais qui me fait mal, à cause de toi, parce que je sais qu'il faudra te perdre, et pas seulement toi, ton souvenir. Oui, cela me fait mal, et en même

temps, cela m'exalte. Je trouve, dans cette terreur, une force pour t'aimer davantage, pendant que je t'ai. Nous n'avons que des heures à nous. Défendons-les... Je ne voudrais pas changer mon désespoir contre ton espérance. Je suis sûre d'abord que c'est la vérité. Et puis cette idée me fait tant t'aimer ! »

L'autre fois, c'était rue Cuvier, dans cette détente si douce qui suit l'abandon. La causerie alors va devant elle, au hasard. Ils avaient parlé de Soléac, des séjours que Savignan devait y faire, s'il était nommé député. La perspective des compromis d'honneur que supposaient ces visites avait voilé ses yeux d'une tristesse. Geneviève ne s'y était pas trompée, et, tout de suite, elle avait détourné le fil du discours. Il s'y était prêté pour fuir lui-même une trop dure pensée. Elle avait rappelé quelques incidents de l'élection de cet Audiguier dont il allait briguer la succession, et voici que, tout d'un coup, elle dit :

— « Je n'ai jamais compris pourquoi les gens s'indignent de cette formule : il faut une religion pour le peuple. Nous le savons que très peu d'êtres humains sont capables de trouver un point d'appui intérieur dans leur fierté. Pour ceux-là, pour les empêcher de se détruire et de tout détruire, il faut un frein. »

— « Mais qu'appelles-tu la fierté? » questionna Savignan.

— « Le respect de soi-même, l'horreur des actes qui vous abaissent. »

— « Tu vois que tu crois au Bien et au Mal, » dit-il.

— « Non, » répliqua-t-elle. « Je crois a deux choses : à l'ordre dans la société, et, en moi, à un certain sentiment intime qui fait que je me plais ou que je me déplais à moi-même, d'une manière profonde, radicale, absolue. Je ne me supporterais pas, commettant une lâcheté. »

— « Tu crois donc à la conscience? » insista Savignan.

— « Peut-être. Mais à une conscience que j'ai créée moi-même, en moi-même, et dont je suis le seul juge. L'univers entier me dirait que je fais mal en t'aimant, moi, je dirais : non. Pourtant, un amour comme le nôtre, c'est ce que les hommes appellent le mal. J'en suis fière. Je ne m'estimais pas, quand je laissais passer des jours, des mois, des années, sans me rapprocher de toi. Si tu étais parti de Soléac, sans que j'eusse essayé de te reprendre, je me serais méprisée... » Et, haussant les épaules : « Je sais, tu crois à l'importance des idées. Il n'y a que les personnes. J'ai connu deux mondes : celui où je suis née; celui où je suis entrée, quand j'ai commis la folie de te sacrifier. A quoi, mon Dieu, à quoi?... Ces

deux mondes avaient des idées si opposées en apparence! Le fond d'égoïsme était si pareil! J'ai vu alors que les idées ne sont rien. Les manières de sentir sont tout. J'en ai eu la preuve en lisant tes livres. Je m'y suis tant plu, malgré les idées, parce que je t'y retrouvais tel que je t'avais connu, toi, avec ta personne, ton être intime. Et, aujourd'hui, est-ce que tu ne m'aimes pas contre tes idées, et cela empêche-t-il que tu te donnes tout entier? C'est que tes idées ne sont pas toi. Toi et moi, il n'y a que cela de réel au monde. »

Elle avait, pour énoncer ces éternels sophismes de la passion révoltée, un regard ardent, une voix émue, un frémissement intense. Savignan n'essayait pas de réfuter des affirmations que son intelligence savait cependant fausses. La blasphématrice était sa maîtresse. Elle sortait de ses bras. Il venait d'accomplir avec elle cette œuvre de chair, si coupable que l'Écriture la poursuit jusque dans la pensée. « Celui qui a regardé la femme d'autrui avec concupiscence a déjà commis l'adultère. » Mêler à une pareille complicité des paroles d'apologétique, défendre une religion de renoncement et d'ascétisme avec la même voix qui venait de murmurer des paroles d'amour, cette profanation lui répugnait. Il ne pouvait pas plus discuter avec Geneviève qu'écrire sur *Hakeldama,* sans tomber dans cette honte de l'hypocrisie dont il avait une

horreur grandissante. Il se taisait donc. Mais les paroles dites par cette femme demeuraient en lui. Elles conspiraient avec cet esprit de doute qui l'envahissait, pas assez pour étouffer entièrement ses remords. Il endormait la vivacité du reproche qui s'élevait, malgré tout, du fond de sa conscience, en se reposant sur la bonté infinie de Dieu. Il savait bien que cette présomption du pardon d'En-Haut n'est qu'une forme détournée de la complaisance dans la faute. Cet apparent excès de la Foi cache une lamentable diminution de la Foi : la Révélation, l'Écriture, l'Église tenues pour rien, un relâchement abandonné de toute discipline et de tout dogme. Oui. Savignan savait cela. Le moindre livre de théologie enseigne que c'est pécher contre l'espérance que s'appuyer, dans la faute même, sur la miséricorde divine. Il ne savait pas que la tentation d'un certain péché, plus secret, plus subtil, se dégageait de ces entretiens. Ce nihilisme de Geneviève, en la lui donnant sans partage, flattait en lui l'amour et l'orgueil. Dans la détresse morale de cette femme qui ne croyait pas en Dieu, la passion devenait, elle l'avait dit, une religion, un culte. Le besoin d'infini qui tourmente toute âme humaine se transportait pour elle dans l'existence sentimentale. Elle était sur le chemin de cette idolâtrie où l'amour d'une créature est au-dessus de l'amour de Dieu, est l'amour de

Dieu appliqué à une personne. Et cette personne, c'était lui. Mais lui-même, n'éprouvait-il point, par contagion, des sentiments bien pareils? Sa passion ne tournait-elle pas à l'idolâtrie? Ne sacrifiait-il pas Dieu, délibérément, à une créature? Ne se complaisait-il pas à cette immolation, plus criminelle peut-être que la révolte d'un Fauchon? Ne goûtait-il pas une espèce de délice impie dans cette apostasie, qu'il ne s'avouait pas? Il la vivait. Il ne se disait plus : « Est-ce que je crois encore? » Réellement, il commençait à ne plus croire.

Un incident auquel il aurait dû s'attendre vint brusquement lui prouver que cette suspension des événements autour de leur amour pendant cette longue et douce semaine n'était qu'une trêve. Les difficultés secrètes de sa situation demeuraient entières. Le matin du samedi — exactement dix jours après la visite d'adieu de Calvières — et comme ils étaient assis, Jacques et lui, à la table du premier déjeuner, le jeune homme dit à son père :

— « Papa, je ne t'ai plus parlé de l'article sur *Hakeldama*. J'ai compris que mon insistance te semblait un peu indiscrète, et tu avais raison. Des conseils à toi, un *gosse* comme moi!... »

Il eut, pour souligner ce mot d'argot, exceptionnel dans sa bouche, un sourire d'une grâce enfantine. Puis, timidement :

— « Tu l'as fini, cet article? »

— « Non, » dit Savignan. « Pourquoi? »

— « Parce que c'est aujourd'hui, à neuf heures, que l'abbé Fauchon donne sa conférence, à l'*École Libre des Sciences Religieuses,* boulevard Raspail. »

Il s'arrêta, sans rappeler les derniers mots qu'ils avaient, son père et lui, échangés sur ce sujet : « Nous en reparlerons. » Il n'osait pas; mais, dans sa prunelle, passait un éclair d'anxiété, signe que le prestige de l'hérésiarque le tentait toujours. Savignan se souvint du conseil de Geneviève : ne pas s'opposer autoritairement à cette curiosité, ne pas faire barrière, laisser le flot tomber de lui-même.

— « Tu voudrais aller à cette conférence? » demanda-t-il.

— « Je voudrais te consulter. J'ai reçu, hier soir, par le dernier courrier, une lettre de Dominique. Je n'ai pas pu te la montr ¬ Tu étais sorti. »

La veille, Savignan avait commis cette suprême imprudence, pour une fois, de retrouver Geneviève dans sa loge à l'Opéra. Elle avait voulu entendre *Tristan et Yseult* avec son amant. Jacques continuait :

— « Cette lettre se termine par une phrase mystérieuse, qui me fait un peu peur... »

Tirant l'enveloppe de son portefeuille, il lut à

son père un passage, gros de menaces, en effet, sous la plume du frère de la fille séduite : « *La semaine ne se passera pas, sans que justice soit faite et que l'imposteur ait été exécuté publiquement.* »

Jacques conclut :

— « Il veut faire un éclat dans la réunion de ce soir. »

— « Il est à Orléans, » objecta le père, « à la caserne. »

— « Il peut demander une permission, et même s'en passer, et risquer le paquet. Si j'y allais, moi, à Orléans, par le train de ce matin? »

— « S'il a l'idée que tu crois, il en sera déjà parti... Et puis tu iras lui dire quoi? »

— « Qu'il n'a aucune preuve de la culpabilité de l'abbé Fauchon. Voilà des jours et des jours que j'y pense, papa, et que j'attends ce samedi. Si l'abbé avait quelque chose à se reprocher, il aurait encore remis la conférence. »

— « Pardon. Il a au moins à se reprocher d'avoir été la cause qu'une jeune fille s'est sauvée de la maison paternelle. »

— « Cette jeune fille est majeure. D'ailleurs, a-t-il été au courant de cette fuite? »

— « En tout cas, il n'a pas ramené Thérèse chez ses parents. »

— « Et si elle s'y est refusée? »

— « Toujours des « si » ! Et tu crois que tu convaincras un frère ulcéré de renoncer à sa ven-

geance, s'il en médite une, avec des hypothèses dont tu n'apportes pas une preuve, que ton désir d'innocenter ton ancien maître? Tu gâteras ton amitié avec Dominique. Voilà tout. »

— « Pourtant, s'il est là ce soir, s'il fait un scandale? »

— « Il y a peut-être un moyen, » répondit Savignan, après un silence. « Ce serait d'être là, nous-mêmes, pour le voir arriver, s'il vient... »

— « Et c'est toi qui lui parleras, pour lui faire entendre raison? interrompit Jacques. « Je n'osais pas te le demander... Alors, nous allons à cette conférence? »

— « Soit, » dit Savignan. « Mais si tu veux mon avis, Dominique ne bougera pas. Il sait écrire. L'exécution dont il parle, c'est une lettre à quelque journal. Il n'y a que cela, ou les voies de fait. Et les voies de fait!... Enfin, nous serons là. »

— « Il n'y a pas de quoi être préoccupé, » disait Geneviève à Savignan, l'après-midi, quand il lui eut rapporté cette conversation. Il lui avait suffi de regarder ses yeux pour deviner chez lui une inquiétude, et elle l'avait tendrement interrogé.

— « J'appréhende vraiment que Dominique ne provoqne un scandale, » avait-il répondu.

— « Pour achever de déshonorer sa sœur publiquement? »

— « Il est jeune, et la jeunesse ne connaît pas ces prudences sociales. C'est un soldat et un homme d'action. Son goût du métier militaire le prouve. Et puis, on s'en rend compte quand il cause, il a une imagination physique d'une précision extraordinaire. En me décrivant la messe de Fauchon, l'autre jour, il la voyait. »

— « Quel rapport?... » demanda Geneviève.

— « Quand il pense à sa sœur, » continua Savignan, « il la voit dans les bras de ce drôle. Ceux qui frappent et qui tuent par jalousie ou par vengeance sont menés par ces visions-là. Mais qu'y a-t-il? «

— « Rien, » répondit-elle.

Son geste démentant sa parole, elle prit la tête de son amant, entre ses mains qui tremblaient, et elle l'embrassa, à plusieurs reprises, presque convulsivement. Les phrases sur l'imagination physique s'appliquaient avec une telle exactitude à son mari! Ces mots : « et qui tuent, » l'avaient glacée de terreur. Savignan lui rendit son baiser avec une passion égale, et qui lui prouva qu'il l'avait comprise. Puis, pour ne pas donner une forme à leur commune pensée, il continua:

— « Dominique Andrault, lui, est aussi un chrétien, un mystique même. Il se souviendra du Décalogue. Je ne redoute pas une catastrophe. Je redoute un esclandre. Enfin, qu'il nous trouve,

Jacques et moi, à la porte d'entrée de la conférence, et rien n'arrivera. »

Ce programme a arrêter Dominique, dès le seuil, s'il venait à cette réunion, n'était pas d'une exécution aussi aisée que le pensait Savignan. On va comprendre pourquoi. L'*École Libre des Sciences Religieuses,* où devait parler Fauchon, possédait un hôtel à elle, construit dans la partie du boulevard Raspail qui longe le cimetière Montparnasse, et sur l'emplacement d'un couvent désaffecté. Salomon Crémieu-Dax, le député israélite de l'Ariège, perspicacement à la fois et faussement accusé par Ossandon, avait fondé cet Institut, et l'avait doté de cette demeure. Munificence moins généreuse qu'elle ne semblait. Le terrain occupé par cet hôtel n'était qu'une parcelle d'un lot énorme, acheté au rabais comme bien de congrégation, sans concurrence d'enchères. Le socialiste trente fois millionnaire avait fait bâtir là des maisons de rapport, toute une cité. Il avait pu donner l'hôtel à l'École — dont il restait le plus fort actionnaire — tout en retirant six pour cent de son argent. Le Crémieu-Dax de 1912, héritier de l'énorme fortune du spéculateur son père, et membre du Parlement, était bien le même qui, jeune échappé de l'École Normale, fondait, dans le Qartier Latin, l'*Union Tolstoï*, aujourd'hui disparue (voir *l'Étape*) comme

la plupart de ces déraisonnables Universités Populaires. Le but atavique n'avait pas changé : détruire l'Église. Il avait rectifié son tir. A la *Tolstoï,* il avait lié connaissance avec l'abbé Chanut, et tout de suite compris la lointaine portée du mouvement moderniste. Dans sa nouvelle tactique, l'*École Libre des Sciences Religieuses* devait devenir un des centres de ce mouvement. Le programme consistait, sous prétexte de libéralisme, à ouvrir des chaires similaires, où enseigneraient des prêtres catholiques et des pasteurs protestants, des théosophes et des philosophes, tous les représentants d'un culte et d'un dogme quelconque. Ce parlement permanent des Religions affectait, dans son prospectus, cette large tolérance qui sert d'appeau à prendre, encore aujourd'hui, tant d'intelligences plus enthousiastes que sagaces. Sa fin véritable était de hâter ce schisme dont rêvent les ennemis réfléchis du catholicisme. L'École n'avait pas très bien réussi. L'intelligente et forte politique du pape Pie X n'était pas étrangère à cet échec. En dissipant les équivoques, des actes comme l'encyclique *Pascendi* et le décret *Lamentabili* ont trop nettement mis les prêtres troublés devant les conséquences de certaines nouveautés, tentantes au premier abord. Devant cet insuccès, Crémieu-Dax ne s'était pas obstiné. Il ne s'y intéressait plus que pour couvrir cette faillite. Avec son génie réa-

liste, il menait, dans les couloirs du Palais-Bourbon, une campagne plus efficace, pour obtenir, comme a dit étrangement et profondément un de ses coreligionnaires, « la revision de l'affaire du Golgotha ». Il utilisait cependant l'hôtel du boulevard Raspail pour des réunions exceptionnelles, du genre de celle qu'allait donner Fauchon. Le plus souvent, il n'y assistait pas. Sa précoce expérience lui avait appris qu'en politique l'action anonyme est la plus sûre. L'art d'agiter l'opinion consiste à bien connaître les passions d'un temps et à les déclancher au moment précis. Un détail caractérisera le procédé occulte des Crémieu-Dax. — Le personnage est légion. — Le fondateur de l'*École Libre des Sciences Religieuses* prêtait son local à Fauchon, et il ne l'avait pas encore rencontré.

— « Je regrette bien de ne pas assister à cette conférence sur *Hakeldama,* » avait-il dit à l'abbé Chanut, par l'intermédiaire de qui la réunion s'organisait. « La commission parlementaire qui prépare un remaniement de la loi sur les accidents du travail est convoquée pour la même heure. Et le peuple d'abord, la Grande Victime!... Je me suis arrangé pour que vous ayez un large public, et chaud, je vous en réponds. »

— « Je vous ai toujours dit que vous étiez de notre Église, sans le savoir, » avait répondu le naïf Chanut. Cette effusion de l'abbé démocrate

contracta dans un sourire singulier le masque aigu de l'adversaire acharné du Christ qui continuait, malgré sa fortune, d'être révolutionnaire par messianisme, comme les Salvador et les Darmesteter, ses maitres. Peut-être se dupait-il lui-même, malgré sa lucidité native, et plaignait-il, de bonne foi, la Grande Victime? Peut-être son socialisme n'était-il qu'une prime d'assurance contre les Communes futures? Mais sa réelle raison pour ne pas assister à la conférence était son désir de ne pas donner son nom et sa présence comme une arme aux ennemis de Fauchon. Cette méthode d'effacement dans l'état-major de la persécution religieuse explique les erreurs où tombent les Ossandon. Ils devinent un travail secret. Ils le dénoncent en se trompant sur un détail, et leurs contradicteurs s'emparent de cette inexactitude pour discréditer des accusations, parfaitement justes en leur essence. Crémieu-Dax n'avait pas payé *Hakeldama* deux cent mille francs à Fauchon. Mais les diverses associations dont il disposait et qu'il mettait pour un soir à la disposition de l'hérésiarque lui coûtaient beaucoup plus de deux cent mille francs. L'agitateur en avait pour son argent. Cette dépense occulte lui permettait d'employer à ses desseins des hommes très sûrs, et, par exemple, de maintenir, dans des réunions comme celle-là, qui tournent si vite à la bagarre, un ordre quasi militaire. Il en dis-

simulait ainsi la foncière incohérence. C'est à cet ordre que Savignan et son fils allaient se heurter dans leur projet. Quand ils arrivèrent, dès huit heures et demie, devant l'hôtel du boulevard Raspail, ils purent constater que plusieurs centaines de personnes attendaient l'ouverture des portes. La présence de nombreux agents en uniforme eût révélé, à des observateurs mieux renseignés, l'influence de Crémieu-Dax en haut lieu. La police était faite par des jeunes gens, habillés en cyclistes, avec un brassard rouge semé de croix de Terre Sainte, bleues et blanches.

— « Ce sont les *Compagnons de Nazareth*, » dit Jacques.

Savignan connaissait de réputation le célèbre groupement d'ouvriers fondé par Chanut, avant sa rupture avec l'Église, sous ce vocable expressif. Presque tous les membres de la confrérie demeuraient fidèles au prêtre maintenant interdit, et qu'ils appelaient pieusement le Maître. Ils allaient et venaient, empêchant la cohue. Jacques et son père avançaient en essayant de distinguer, dans cette foule, le visage et la silhouette de Dominique. Deux des *Compagnons* les obligèrent à prendre la file, avec une rudesse de factionnaires qui observent très sévèrement une consigne très impérative.

— « J'aime toujours a constater, » dit Savignan, « que la Révolution, dès qu'elle veut vivre

et agir, doit s'organiser. Comme il y a des lois de l'ordre, indépendantes de nos sophismes et de nos volontés, elle est forcée de s'y conformer, et elle se détruit en triomphant... Mais qu'allons-nous faire? »

— « Nous mettre à la suite, papa, comme ils l'exigent, pour entrer au moins. Nous chercherons Dominique dans la salle. Tu vois, » continua-t-il, et il montrait d'autres arrivants, « quelle force on a frappée dans Fauchon, comme il est populaire! »

— « Je vois surtout que l'affaire est bien montée. Regarde les têtes autour de toi. Tu t'imagines que ces gaillards-là s'intéressent à l'exégèse et au dogme? Allons donc! Ceux de la *Catacombe*, oui. Rappelle-toi. Quelle différence! »

Certes, le contraste était grand entre les fidèles qu'ils voyaient, dix jours auparavant, se diriger, dans la pénombre glacée du matin, vers la messe primitive, et les recrues de Crémieu-Dax. Il y avait là des professeurs et des prolétaires, des esthètes prétentieusement costumés et des étudiants, des étrangers surtout, juifs pour la plupart, avec de longs cheveux et de brûlants regards dans des faces maigres de fanatiques, beaucoup de jeunes filles, les unes Anglo-Saxonnes, les autres Russes, comme le décelaient leur type et leur langage. Des prêtres défroqués se reconnaissaient, des pasteurs protestants, un pope en

costume. Après cinq minutes, Savignan et Jacques avaient presque oublié Dominique et le motif de leur venue. De cette foule où ils baignaient à présent, un magnétisme se dégageait, cette ivresse collective qui tantôt abolit, tantôt exaspère l'énergie de la personnalité. Chez le jeune homme, l'ancien enthousiasme pour Fauchon, à la fois déchiré et exalté par la plus douloureuse jalousie d'amour, tressaillait, palpitait, se réveillait au contact d'autres fanatismes. Au contraire, Savignan subissait une réaction de violente antipathie, presque de haine. Sa foi dans la religion génératrice de l'ordre, si diminuée, si ébranlée par ses propres désordres, lui revenait tout entière devant ce public disparate où son instinct devinait partout la Bête révolutionnaire. Entrés dans la salle, après un quart d'heure de piétinements, ce fut pire. La lumière crue sculptait le relief des physionomies. Elle en faisait saillir le caractère dur. C'était le trait qui dominait sur tous ces masques : la dureté. Visiblement, ces gens étaient venus là, non pas pour quelque chose, mais contre quelque chose. Rien de vulgaire, d'ailleurs, dans cette assemblée, rien qui rappelât les sottises et les bassesses de l'écœurante agape de Soléac. Ces gens discutaient entre eux, à mi-voix, sans cris. Ce sérieux était bien frappant. Dans ces hommes, vieux ou jeunes, enrégimentés par Crémieu-Dax, ou dirigés par

lui à leur insu, Savignan discernait un autre aspect de la maladie française : l'idéalisme destructeur que de savants manœuvriers conjuguent avec la grossièreté des appétits démocratiques. C'est tout le régime actuel que ce redoutable accord. Devant cette évidence, l'historien catholique se réveillait. Tous les jours et à toutes les heures, une bataille se livre dont la France est l'enjeu, entre le pays traditionnel qui veut vivre et les forces d'anarchie, actionnées par l'étranger de l'intérieur, lequel poursuit contre nous ses ambitions propres, ses intérêts, ses passions, sa foi. De cette bataille Savignan avait été un des soldats. Il était en train de déserter. Ce ne fut qu'une impression d'une minute. Elle suffit pour qu'un jet de remords inondât son cœur. Mais déjà son fils lui disait tout bas :

— « Père, je vois Dominique. Comme nous sommes loin de lui !... Tiens, là, au pied de l'estrade, à droite, en tenue... Il faut le rejoindre. »

Le frère de Thérèse était assis, reconnaissable à son uniforme d'artilleur. Il était le seul militaire parmi les cinq ou six cents personnes qui remplissaient maintenant la salle. Il occupait une chaise, au tout premier rang. Les Savignan, eux, étaient au douzième. Le choix de cette place attestait chez le soldat des intentions agressives, de quoi justifier les pires inquiétudes chez un ami renseigné sur le drame secret de la mai-

son Andrault. Jacques se leva. Avant qu'il n'eût même déplacé sa chaise, les *Compagnons de Nazareth* préposés à la police de la salle lui avaient crié un vigoureux : « Assis, là-bas ! » auquel le jeune homme dut obéir, immobilisé par l'apparition sur l'estrade, parmi des applaudissements frénétiques, de Fauchon lui-même. Deux personnages l'accompagnaient. L'un était Chanut, l'autre le Père de Malaret. Tous les trois portaient la soutane, pour affirmer, par leur seul costume, qu'en dépit des interdits et des excommunications, ils se considéraient comme faisant toujours partie de l'Église, comme étant l'Église. Chanut tenait à la main un crucifix dont le pied s'engageait dans un socle à forme de rocher. Il le posa droit sur la table, à côté du plateau préparé, avec son verre d'eau, sa carafe et son sucrier. Il s'assit à côté de Fauchon, qui s'occupait à tirer d'une serviette des livres marqués de multiples signets de papier, pour les citations de son discours, et une liasse de feuillets écrits. Le Père de Malaret, lui, se tenait debout, près de la table. Il attendait que les applaudissements eussent cessé. Le célèbre ancien Jésuite était un homme de soixante-dix ans, mince et resté très droit, avec une physionomie altière et sans flamme. A ce carrefour de toutes les hérésies qu'est le Modernisme, cet homme de grande vertu, mais follement orgueilleux, lui aussi, a

été amené par le chemin de la philosophie. Aucun des rebelles de ce groupe disparate n'a poussé plus loin le principe spécieux de l'Immanentisme. Bien peu de gens, dans cette assemblée, s'étaient assez occupés de métaphysique pour comprendre comment une conception purement agnostique de l'univers a conduit ce théologien, d'abord à situer dans l'âme même le fait religieux, puis à considérer la Révélation comme uniquement intérieure, enfin à conclure que le dogme, que tout l'appareil de l'Église doivent être en constante évolution, comme cette âme. Mais si, pour comprendre cette dialectique, fût-ce dans ses lignes les plus générales, des études particulières sont nécessaires, il suffisait de regarder Malaret pour reconnaître la rigidité morale du personnage. La sophistique et la superbe ont pu l'égarer. La vie ascétique est demeurée chez lui intacte et intense. De ses longs séjours outre-Manche — il n'a pas quitté Storrington depuis la mort de son grand ami Tyrrel — il tient une froideur puritaine qui s'harmonise à la clarté de ses yeux bleus, à la pâleur de son teint, à ses joues creusées, à ses cheveux jadis très blonds, aujourd'hui d'un blanc à demi fauve. Sur cette estrade, sa silhouette sèche et sévère de docteur du moyen âge prenait une valeur encore plus expressive par le contraste avec la bonasserie enfantine, un peu niaise, du démo-

crate Chanut, et l'aspect tourmenté de Fauchon, visage bourrelé, gêné, troublé, où l'on devinait une lutte obscure, l'apôtre en train de tourner au tribun, le mystique à la veille de sombrer dans la sensualité. Ces trois hommes étaient bien trois représentants significatifs de la rébellion nouvelle, et le public savamment recruté par le chef d'orchestre invisible communiait avec eux déjà dans une même haine. Les protestants, nombreux dans la salle, acclamaient, en ces révoltés, de mortels ennemis de leur mortelle ennemie, Rome. Les juifs leur pardonnaient le crucifix et la soutane, comprenant que ces soi-disant réformateurs de l'Église en étaient réellement les destructeurs. Les socialistes flairaient en eux les porteurs d'une dynamite morale aussi efficace, à sa manière, que la poudre blanche des bombes. Les étudiants saluaient, dans un Malaret, dans un Chanut, dans un Fauchon, des précurseurs et des martyrs. Crémieu-Dax avait su les choisir parmi ces jeunes gens de l'espèce nigaude qui prennent leur badauderie échauffée pour un généreux enthousiasme. Un triomphe avait été préparé à l'auteur de *Hakeldama*. Cette savante machination supposait un machiniste. Savignan s'en rendait de plus en plus compte, à ces mille riens qui caractérisent l'hostilité ou la sympathie d'une foule. C'est comme une électricité ambiante qui met au même diapason cinq cents

tempéraments contraires. L'historien catholique ne connaissait pas assez Crémieu-Dax pour remonter au véritable organisateur de cette entreprise, dont il attribuait l'idée et les préparatifs au bénéficiaire. Son indignation contre l'ancien professeur de son fils grandit encore. Elle atteignit son comble quand le Père de Malaret commença de parler, au milieu du silence enfin rétabli, — un de ces silences d'une attention aiguë, que les Latins définissaient d'un mot expressif : *acre silentium*.

— « Mesdames, messieurs, » disait le Père de Malaret, « M. l'abbé Fauchon va vous expliquer lui-même le sens profond du livre qu'il vient de publier, avec un si grand retentissement dans la conscience religieuse de tous, le sens de *Hakeldama*... »

De nouveaux applaudissements, frénétiques cette fois, accueillirent ces quatre syllabes. L'orateur les avait détachées de sa voix âpre. Elles rendaient le son funèbre d'un glas. Cet écho immédiat à sa parole exalta le vieil hérésiarque. Il se redressa, rejeta sa tête blanche en arrière, d'un geste de défi. Dans ses yeux bleus courut une flamme, et il continua :

— « Auparavant, je veux vous avoir dit ce que M. l'abbé Fauchon ne vous dira pas, les admirables vertus chrétiennes et sacerdotales, qui ajoutent, à l'autorité de l'écrivain, celle de

l'homme. Je veux d'autant plus vous l'avoir dit que, demain, vous lirez dans les journaux qu'un décret d'excommunication vient d'être rendu contre lui par la Congrégation du Saint-Office. Il n'en continuera pas moins, il me l'a déclaré, de porter le titre que les fidèles de France donnent à leurs prêtres. Il reste l'abbé Fauchon, parce qu'il n'a pas cessé d'appartenir à l'Église, la vraie, et d'être le digne ministre du Prêtre Éternel qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne dépend pas de la bureaucratie Romaine d'effacer ce caractère sacré. Je répète de la bureaucratie, car, étant catholique et me glorifiant de l'être, je ne confondrai jamais l'Église Romaine avec la poignée de sectaires et de politiques mitrés qui font vraiment du Vatican le coin maudit, le champ du sang, le *Hakeldama* de Judas et des trente deniers... »

Le Père de Malaret dut s'interrompre derechef, tant était forte et unanime l'acclamation soulevée par son invective. Puis, comme les battements de mains diminuaient, on put entendre deux cris qui donnaient à cet enthousiasme sa véritable portée. Un groupe d'Anglais hurlait : *No Popery!* Un groupe d'Allemands : *Los von Rom!* Et, s'emparant de cette dernière interruption, le Père s'écria plus véhémentement :

— « Non, non, mes frères, ne dites pas : « Séparés de Rome! » Dites : « Toujours avec

Rome, avec la Rome de saint Paul et des Martyrs!... » Cette Rome, la Rome idéale, et qui n'est pas construite de pierres mortes, mais de cœurs vivants, c'est nous qui l'habitons et non pas eux. *Multi intus sunt qui foris videntur*. Beaucoup semblent hors de l'Église, qui, en réalité, sont dans l'Église, qui sont l'Église. M. l'abbé Fauchon est un des prêtres de cette Rome-là, un prêtre saintement passionné d'honorer le Verbe incarné, en débarrassant son culte de cet esprit de mensonge que le Vatican essaie de maintenir entre Jésus-Christ et le monde, — un prêtre qui a toujours aimé la pauvreté, les humiliations, la souffrance, — un prêtre qui s'est dévoué sans mesure pour le service des âmes, — un prêtre que personne, parmi ses pires ennemis, ne saurait approcher sans valoir mieux, tant rayonnent de lui les grandes vertus Catholiques de patience et d'abnégation, de charité et de sincérité... »

Comme il prononçait ces mots, en désignant Fauchon d'un geste solennel, une voix éclatante couvrit tout à coup la sienne. Cette voix, dont le timbre fit tressaillir Savignan et Jacques, criait furieusement, du pied même de l'estrade :

— « Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! »

Cette protestation était si complètement inattendue, telle était sa discordance avec les sentiments de l'auditoire que le premier effet fut une stupeur. Les spectateurs de cette scène inexpli-

cable virent un jeune homme, en uniforme d'artilleur, sauter sur l'estrade.

— « Ce n'est pas vrai ! » répétait-il, — et montrant, lui aussi, Fauchon, de sa main tendue : — « Ce qui est vrai, c'est que cet homme est un coquin, oui, un coquin, un infâme, un immonde suborneur... Et ce qu'il mérite, le voici !... »

Et, marchant sur Fauchon, qui, debout, les bras croisés, le regardait et le défiait, il le souffleta.

— « Arrêtez-le !... Arrêtez-le !... Misérable !... Lâche ! Lâche !... Assassin !... A la porte ! Non, arrêtez-le !... »

Une immense clameur de menace et d'indignation, faite de ces cris et de cent autres pareils, emplissait la salle, maintenant. Tous les assistants étaient debout, gesticulant, vociférant. Quinze ou vingt *Compagnons de Nazareth* avaient, eux aussi, sauté sur l'estrade. Ils saisirent Dominique, qui par le corps, qui par les bras, qui par les jambes, sans qu'il essayât même de se débattre. Cette soudaine passivité, succédant à son action de forcené, le sauva des mauvais coups que ces vigoureux poings lui eussent certainement prodigués. Ces séides de l'abbé démocrate étaient des exaltés, mais c'étaient aussi des chrétiens convaincus. Devant cet homme immobile, qui ne se défendait point, ils demeuraient hésitants, sans le frapper. Ils se contentèrent de le mainte-

nif, en interrogeant Chanut du regard. Chanut lui-même regardait Fauchon. Celui-ci, devenu livide sous l'atroce outrage, avait pris sa tête dans ses mains crispées, du geste de quelqu'un qui ramasse toutes ses forces dans un frémissement d'énergie suprême. Quand il découvrit sa face, des gouttelettes de sang perlaient sur son front, tant ses ongles s'y étaient enfoncés sauvagement. Il jeta les yeux autour de lui, comme égaré. Il vit Dominique, les *Compagnons de Nazareth* qui le tenaient. D'un pas décidé, il marcha vers le groupe, en disant d'une voix que l'émotion étranglait encore :

— « Laissez-le libre !... » Devant les hésitations des jeunes gens, il insista plus impérieusement : « Laissez-le libre ! »

— « Laissez-le libre ! » répéta Chanut.

Les *Compagnons de Nazareth* obéirent, et chacun qut voir ce spectacle extraordinaire : cet homme de quarante-trois ans, en soutane, s'avançant vers ce jeune homme de vingt ans, en uniforme, qui venait de le souffleter, et, lui tendant son visage, il lui dit ces mots qui tombèrent dans le silence haletant de cette salle, où tous restaient debout, mais sans plus parler :

— « L'autre joue. »

Les poings de Dominique se serrèrent. Une convulsion d'horreur décomposa ses traits, et, dans un râle, il cria par trois fois :

— « Hypocrite ! hypocrite ! hypocrite ! »

Puis, se retournant, il écarta brusquement les *Compagnons de Nazareth*, le Père de Malaret, Chanut, qui, d'instinct, s'approchaient pour séparer les deux ennemis, et il disparut derrière une porte restée ouverte sur le côté gauche de l'estrade, poursuivi dans sa fuite par l'ovation enthousiaste que ce public égaré faisait à Fauchon. Le frère de Thérèse avait voulu, comme il l'avait écrit à Jacques, stigmatiser publiquement le séducteur. Il venait d'aider à son apothéose.

— « Si je remontais pourtant, » se disait-il, en s'appuyant à la rampe de l'escalier où il s'était engagé. L'émotion de la colère déchaînée d'abord, rentrée ensuite, faisait trembler tout son être. — « A quoi bon ? » — Il répétait : — « Hypocrite ! hypocrite ! hypocrite ! » — et ses pieds défaillaient sur les marches. Au bas de l'escalier s'ouvrait un couloir obscur qu'il suivit. Il était dans le vestibule de l'hôtel. D'autres *Compagnons de Nazareth* le guettaient. Ils avaient l'ordre de faciliter son départ. Ils le laissèrent passer, sans qu'il y prît garde. Une fois dehors, il s'arrêta une minute pour respirer l'air frais de la rue. Comme il arrive dans les moments d'extrême bouleversement, où la faculté de s'étonner semble abolie, il n'eut ni un mot ni un geste de surprise à voir Savignan se dresser devant lui. Le père de Jacques, quand les *Compagnons de Nazareth* s'étaient

élancés sur l'estrade, avait voulu les suivre. Un remous de la foule l'en avait empêché. Il avait vu les *Compagnons* saisir Dominique, le lâcher, l'étonnante action de Fauchon, la sortie précipitée du jeune homme. Lui-même était sorti, de son côté, sans s'inquiéter si son fils, dont ce tumulte l'avait séparé, le suivait aussi.

— « Qu'as-tu fait, mon pauvre enfant? » dit-il simplement, avec une émotion toute paternelle, à Dominique qui répondit, la tête basse, de l'accent d'un homme réveillé d'un délire et encore à demi inconscient :

— « Oui, qu'est-ce que j'ai fait?... J'ai été fou, monsieur Savignan. Je suis venu, avec l'idée de parler après cet homme, de le démasquer, de le confondre. J'avais préparé mes phrases. Je savais si bien ce que je voulais dire. J'aurais raconté son histoire, sans prononcer un nom propre. Ces gens auraient senti que je disais la vérité. J'aurais dit comment il a été reçu dans une famille chrétienne et la besogne de crime qu'il y a faite. Je l'aurais défié de me répondre, et il ne m'aurait pas répondu. Et puis, quand je l'ai vu, là, devant moi, en chair et en os, quand j'ai entendu ces applaudissements allant à cet infâme, et le Père de Malaret,... alors la colère m'est montée à la tête. Ç'a été quelque chose de plus fort que moi... Qu'est-ce qui va se passer, maintenant? Qu'est-ce que mon père va lire dans les journaux

de demain? Il ne sait même pas que j'ai demandé une permission, et que je suis à Paris. Si vous alliez le voir, monsieur Savignan? Si vous lui expliquiez?... Non, non, » continua-t-il en se parlant à lui-même, à présent, « c'est moi qui dois tout lui dire, lui demander pardon, c'est moi. C'est le seul moyen. Il ne faut pas que ça me reprenne. Quand j'aurai vu mon père et ma mère, je suis sûr que ça ne me reprendra pas... Cette fois, » — il montrait la porte par laquelle passerait Fauchon, tout à l'heure. — « Cette fois je le tuerais... Priez pour moi, monsieur Savignan, pour que ça ne me reprenne pas... »

Avant que son interlocuteur eût pu lui répondre, il était parti. Il fuyait le meurtre dont Savignan avait vu distinctement la tentation dans ses yeux.

— « Oui. S'il est repris? » pensa celui-ci... « Tout à l'heure, s'il vient attendre Fauchon à cette porte?... Il vaut mieux ne pas le quitter. »

Il hâta le pas derrière Dominique dont il voyait la silhouette mince courir presque entre les passants, le long de hautes maisons neuves et des vieilles bâtisses qui bordent ce boulevard improvisé. Il allait l'atteindre, quand le jeune homme héla un auto-taxi. Savignan l'entendit qui criait au chauffeur le nom de l'avenue Émile-Deschanel, le numéro de l'hôtel Andrault, et qui ajoutait : « Vite, surtout, vite ! » en refermant sur lui la

portière. L'automobile partit à toute allure. — « Il va voir sa mère, » — songea Savignan, « il n'a plus besoin de moi. » Il rebroussa chemin, un peu étonné de constater que le trottoir restait vide devant l'*Ecole Libre des Sciences Religieuses*. Personne n'en sortait. La conférence continuait, malgré le tragique incident de tout à l'heure. L'idée que Jacques assistait à la suite de cette séance, et seul, changea le cours des préoccupations du père. Il se dit : « Dieu sait quel effet lui aura produit Fauchon, quand il a tendu l'autre joue ! » Quoiqu'il inclinât, comme Dominique, à ne voir dans l'attitude évangélique du séducteur qu'un cabotinage calculé, lui-même en avait été remué.

— « Mon pressentiment avait raison, » se dit-il encore. « Je n'aurais pas dû le conduire là. Je vais l'emmener tout de suite... »

Il était si absorbé dans cette pensée qu'il ne remarqua pas un groupe de *Compagnons de Nazareth,* debout sous la voûte de l'hôtel et qui l'observaient.

— « On n'entre pas, monsieur, » lui dit l'un d'eux, comme il se préparait à franchir le seuil.

— « Mais j'ai une carte, » répondit-il.

— « La conférence est commencée, » reprit le jeune homme. « Notre consigne est absolue. »

— « Elle ne serait pas commencée, » dit un

autre des *Compagnons,* « que vous n'entreriez pas. »

— « Vous étiez de mèche avec le soldat qui a commis cette lâcheté, » fit un troisième *Compagnon.* « Nous venons de vous voir vous concerter avec lui. »

— « Vous pouvez lui dire, » reprit le second des jeunes gens, « que si Notre-Seigneur n'avait pas défendu à saint Pierre de frapper Malchus, nous l'aurions passé à un de ces tabacs!... »

— « Allez-vous-en, monsieur, » dit celui qui avait parlé le premier et qui paraissait le chef de l'escouade. « Vous voyez bien que nous avons deviné vos intentions. »

Les *Compagnons,* dans leur excitation, avaient parlé haut. Des sergents de ville se rapprochaient. Deux badauds s'arrêtèrent. La perspective d'un attroupement et d'un scandale de plus dans le compte rendu des journaux décida Savignan à céder.

— « Vous vous trompez, messieurs, » dit-il, « et, pour des chrétiens, vous n'êtes ni charitables, ni justes. »

Il s'était exprimé avec un tel air de dignité que les jeunes gens le regardèrent s'éloigner, sans relever son reproche et un peu décontenancés.

— « Tu n'aurais pas dû lui parler de ses intentions. Tu n'en avais pas le droit, frère Cou-

tant, » finit par dire le seul des Compagnons qui ne se fût pas mêlé à cette courte scène. « Ni toi, frère Dupuy, de rappeler Malchus. C'était le menacer. »

— « Qu'est-ce que tu veux, frère Blanchet? » répondit Dupuy. « Il y a six mois, avant de rencontrer le Maître, j'étais un des costauds de Montrouge. Et alors... »

— « C'est vrai que j'ai manqué de charité, » fit Coutant, à son tour. « Et l'abbé Fauchon venait de nous donner une si belle leçon de charité!... J'ai eu peur pour lui. »

— « Tout de même il a été joliment chic! » dit Blanchet. « Des types comme ça, il n'y en a que chez nous. »

— « C'est égal, » reprit Dupuy, en sortant de sa poche un revolver, « quand il partira, je le forcerai à emporter mon *rigolo*. Au besoin je le lui mettrai de force dans la poche de sa soutane. »

— « Tu crois qu'ils oseraient l'assassiner? » demanda Coutant.

— « Quand on hait la Vérité, » dit Dupuy, « on est capable de tous les crimes. »

— « Tu peux lui donner cette arme, » conclut Blanchet. « Il préférerait mourir que de s'en servir. C'est un cœur de martyr, tu l'as bien vu... »

Tels étaient les propos qu'échangeaient les

Compagnons de Nazareth et qui valaient la peine d'être rapportés. Quelques détails achèveront de caractériser l'étrangeté de l'association où Chanut faisait régner un esprit de démocratie mystique : Frère Dupuy était un ouvrier menuisier, frère Blanchet, un ouvrier serrurier, frère Coutant, un garçon épicier, et les autres, à l'avenant. Quoique Savignan ignorât ces professions et qu'il n'eût pas entendu ce dialogue, la physionomie de ces jeunes gens et le ton de leurs paroles l'avaient renseigné, comme aussi l'accent avec lequel son fils lui avait dit leur nom : les *Compagnons de Nazareth*. Il avait reconnu en eux des exemplaires, grossiers mais très significatifs, du type moral qui s'ébauchait dans Jacques. Dans une même génération, les mêmes dispositions d'esprit se manifestent chez les classes les plus différentes par des symptômes analogues. Ces prolétaires, enrégimentés par un prêtre révolutionnaire, qui l'appelaient « le Maître » avec cette piété, qui s'appelaient « frères » avec cette onction, ces chrétiens passionnés, capables de si complets dévouements, mais dont la foi, égarée par leur sensibilité, demandait une nouvelle Église, combien ils s'apparentaient étroitement à leurs contemporains de la jeune bourgeoisie et du jeune clergé ! A ceux-là non plus l'antique cadre spirituel ne suffisait plus. Les uns et les autres ne s'apercevaient point que cette rupture

avec la tradition suppose un appel au sens propre ; et l'appel au sens propre est, par définition, la mort de toute église, de toute religion. Les étymologies ont ici leur forte éloquence : l'Église, c'est ce qui rassemble, la Religion, ce qui relie. Cette ressemblance intime et profonde entre les « militants » du déraisonnable abbé Chanut et son généreux mais peu raisonnable fils avait encore avivé les inquiétudes de Savignan. Le chemin entre le boulevard Raspail et la rue Cassette lui parut très long. Cette séance ne finirait donc jamais? Dans quel état laisserait-elle Jacques? Si Fauchon avait trouvé, sous le coup du plus terrible affront, la force de tendre l'autre joue, de quel accent il se défendrait devant ce public, témoin de l'agression! Vingt fois, le père se détourna, durant ce trajet, pour voir s'il ne reconnaissait pas son fils parmi les passants qui marchaient derrière lui. Vingt fois il fut sur le point de rebrousser chemin. Il était dix heures, quand il monta l'escalier de sa maison. A dix heures et demie, Jacques n'était pas encore là, ni à onze heures. Tragique attente pour un homme dont la sensibilité religieuse s'était concentrée toute dans sa fibre paternelle! Enfin, vers onze heures un quart, un coup de sonnette le fit se précipiter hors de son cabinet de travail. Il ouvrit lui-même la porte, et il demeura paralysé par la surprise. Sur le palier, dans l'ombre,

à côté de Jacques, il avait reconnu l'abbé Fauchon.

— « Voulez-vous entrer dans mon cabinet, monsieur?... » finit-il par dire.

La présence, dans l'antichambre, du domestique, accouru, lui aussi, au coup de sonnette, l'obligeait de prendre un parti. Son premier mouvement avait été de crier au renégat : « Que venez-vous faire ici? » et de le chasser. Il le recevait, cependant. Il n'aurait pas su expliquer pourquoi. Était-ce une charité envers la pauvre Thérèse Andrault, comme avait demandé dom Bayle? Appréhendait-il qu'une brutalité jetât son fils plus avant dans le parti de cet homme? Entrevoyait-il une occasion d'éclairer Jacques sur ce mauvais prêtre, une fois pour toutes? Cédait-il simplement à la curiosité de déchiffrer cette énigme vivante? Qu'allait lui dire cet ennemi de toutes ses idées, qui n'était pas venu chez lui depuis dix ans? Cette démarche extraordinaire annonçait un entretien d'une importance telle, qu'en regardant ce redoutable personnage pénétrer dans son cabinet de travail, Savignan sentit que son cœur battait plus vite.

— « Papa, » dit Jacques fiévreusement, quand ils furent seuls, tous les trois, « M. l'abbé Fauchon a désiré te parler en tête-à-tête. Il m'avait reconnu dans la salle, là-bas. Il m'a fait appeler après sa conférence. C'est moi qui ai voulu qu'il

vînt, ce soir même... La justice exige que tu l'écoutes, après l'affreuse scène qui s'est passée tout à l'heure... Papa, Dominique a outragé un saint... Il ne sait pas. Il faut qu'il sache, que tu lui dises. Toi, il te croira. Il faut que tu saches aussi. Monsieur l'abbé, parlez à mon père. Vous voyez qu'il vous a reçu tout de suite. Moi, je vais prier pour que la Vérité soit enfin proclamée. »

Il quitta la chanbre, laissant les deux hommes, face à face. Sur un geste de Savignan, Fauchon s'assit. Les bras repliés sur la poitrine, les mains unies, la tête penchée, les paupières baissées, il sembla se recueillir dans une méditation douloureuse. Le père de Jacques considérait ce masque creusé, ce front où se voyaient les traces rouges des ongles qui s'étaient enfoncés dans la peau après le soufflet. Quel homme avait-il devant lui? Un monstre d'hypocrisie, ou bien un égaré, mais convaincu? Pour la première fois, il lui faisait crédit du doute. Certes, ce n'était pas un saint, comme avait dit Jacques, dans la naïveté de son enthousiasme. Il n'y a pas de saints dans la révolte, fût-elle la plus justifiée. Tout de même si, en tendant l'autre joue, comme il avait fait tout à l'heure, cet homme avait obéi, non pas à un calcul, mais à sa foi évangélique, il méritait le respect, jusque dans son erreur. Mais Thérèse?

Mais cette séduction? Cependant, Fauchon avait relevé les paupières, et, ses yeux noirs dardés fixement sur ceux de Savignan, il disait :

— « Monsieur Savignan, vous êtes mon ennemi. Vous avez l'horreur de mes idées, comme j'ai l'horreur des vôtres. Mais je sais que vous êtes un honnête homme. C'est à cause de cela que je vous ai choisi comme témoin. »

— « Témoin de quoi, monsieur? » dit Savignan. — La voix sourde et désaccordée de Fauchon venait de détruire l'impression de pitié provoquée par la tristesse empreinte sur ses traits. — « Je ne vous comprends pas. »

— « Témoin de la Vérité, » répondit Fauchon, « comme l'a dit votre admirable fils. Monsieur, soyez fier d'en avoir un pareil. Monsieur, je viens de recevoir, devant vous, le plus sanglant des outrages. Et de qui?... Mais, si j'en garde encore la brûlure sur ma joue, il n'en reste rien sur mon âme. Ceux qui ont souffleté Celui-là... » — il montrait le crucifix pendu au mur — « n'ont pas su ce qu'ils faisaient. Dominique non plus n'a pas su ce qu'il faisait. Je lui ai pardonné. Il a cru qu'il souffletait en moi un suborneur. Il l'a dit. Monsieur, je ne suis pas un suborneur. Je n'ai pas séduit Thérèse Andrault. Elle est ma fiancée, c'est vrai. Je ne suis pas son amant. »

— « Alors, pourquoi l'avez-vous fait se sauver de chez son père? »

— « Je ne l'ai pas fait se sauver. Elle est partie librement, parce qu'elle l'a voulu, et elle seule... »

— « Et quand elle est arrivée chez vous, rue de l'Aude, — car elle est allée chez vous, je le sais, — comment n'avez-vous pas compris que, ne pas la ramener, c'était la déshonorer? »

— « Ah! chez moi! » dit Fauchon, qui répéta : « chez moi!... »

Il s'était levé. Il marchait dans la pièce, maintenant, bouleversé par le souvenir qu'évoquait son interlocuteur, et, s'arrêtant devant lui, il reprit, sauvagement, âprement :

— « Savez-vous ce que vous auriez vu, chez moi, rue de l'Aude, ce dimanche-là, si vous y étiez entré, à quatre heures du soir? Vous nous auriez vus, Thérèse Andrault et moi, à genoux tous deux et en prière... Monsieur, je ne me fais pas meilleur que je ne suis... Dans l'Église primitive, les fidèles se confessaient les uns aux autres, publiquement... Hé bien! Je me confesse à vous. Vous me connaîtrez dans mon infirmité, mais aussi dans ma victoire... Agenouillé près de cette enfant, savez-vous ce que je demandais à Dieu? Qu'il écartât de moi la hideuse tentation dont j'étais possédé. Oui, monsieur, quand cette jeune fille est entrée dans ma chambre, quand elle m'a dit ce qu'elle avait fait, et pour moi, je l'ai prise

dans mes bras. Pour la première fois depuis deux ans que nous nous aimons, mes lèvres s'appuyèrent sur ses joues. Je sentais son corps contre moi. Je voyais sa beauté, sa tendresse. J'aspirais ses cheveux. Mon sang brûlait mes veines. Ma chair criait de désir. La bête s'était réveillée. Il s'en est fallu d'une seconde que la luxure ne me terrassât, que je n'abusasse de cette enfant, là, sur place, comme une brute. Et puis, comme elle était si confiante, si abandonnée, la honte me prit. Dans l'éclair d'une horrible évidence, je compris que j'allais faire une chose abominable, me souiller d'une souillure que rien, rien n'effacerait! Cette enfant envoyée par Dieu dans mes voies, comme j'avais été envoyé par Dieu dans les siennes, je la salirais d'un bestial désir! Non, non, non... Monsieur, ce que je vous raconte est tellement humiliant, je me découvre à vous dans une telle misère que vous devez m'en croire quand je vous dis : L'homme de l'esprit a vaincu l'homme de la chair... J'ai triomphé. Je me suis écarté d'elle, d'elle dont la sublime innocence n'avait rien deviné. Je lui ai dit : « Prions! » Et j'ai supplié Dieu qu'il m'épargnât le retour d'une telle épreuve. Quand je me suis relevé, l'orage était passé. J'ai eu là une autre évidence, celle d'une manifestation de Dieu à son Serviteur. C'est Dieu qui m'a donné le pouvoir de me dominer comme

il m'a donné l'amour de cette jeune fille. Oui. Dès le premier jour, j'ai considéré l'éclosion de ce sentiment extraordinaire, en elle et en moi, comme un miracle, destiné à me consoler, à m'aider, à m'illuminer dans la plus sainte des tâches : la rénovation de l'éternelle Église. Si j'ai accepté cet amour, si je l'ai partagé, si je me suis fiancé à elle, secrètement, mystiquement, c'est parce que j'ai vu clairement l'action sur nous de la Providence, qui veut que nous instaurions ensemble un nouveau monde, celui du foyer du prêtre... Monsieur, j'ai respecté cela dans Thérèse Andrault. Depuis la terrible minute de ma tentation, jamais elle n'est revenue chez moi. Jamais je ne lui ai fait visite, seul à seule, dans sa chambre. Je ne l'ai revue en tête à tête que dehors ou bien à l'église. Il en sera ainsi jusqu'à notre mariage. Elle ne passera mon seuil que le jour où, devant la loi et devant Dieu, elle sera ma femme... Monsieur Savignan, ce que je vous demande, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel nous croyons tous les deux, et qui nous a défendu de dire *Raca* à nos frères, c'est d'aller la voir. Jacques sait son adresse. Il vous conduira. Je vous demande de causer avec elle, de l'interroger. Elle est vierge, et tout en elle crie qu'elle est vierge : son regard, sa voix, son attitude, ses pensées... Un homme qui dit la vérité, tout en lui, aussi, crie qu'il la dit...

Vous le voyez bien, monsieur Savignan, que je ne vous mens pas. »

Et, regardant de nouveau vers le crucifix du mur, il tendit la main, et solennellement :

— « Devant Lui, monsieur Savignan, et sur mon salut éternel, je vous jure que je ne vous mens pas. »

Puis, marchant vers la porte, et se retournant avant de sortir :

— « Monsieur Savignan, vous ne pouvez pas me refuser d'être mon témoin auprès du père et de la mère de Thérèse, auprès de Dominique. Vous leur direz ce qui est, parce que vous êtes un honnête homme, je vous répète, et qui ne supportera pas que ces gens croient de cette enfant et de moi ce qu'ils en croient, qu'elle est ma maîtresse et que je suis son amant. Nous avons droit, tous deux, à cette justice. Vous nous la ferez rendre. »

XI

L'AVERTISSEMENT

Cette confession du prêtre rebelle avait été si rapide, si déconcertante, sa voix, ses gestes, son regard imposaient l'évidence d'une telle sincérité, que Savignan l'avait écouté sans une question, sans une objection, avec une stupeur qui devait s'accroître, une fois seul. Depuis des années, il se construisait, de l'hérésiarque, une image de plus en plus systématique, presque théorique, à laquelle ne ressemblait guère l'homme obscur, effréné, mais passionnément convaincu dont il entendait encore l'accent sourd et le halètement. « M'a-t-il menti? » se demandait-il, et il se répondait : « Non. » La scène de tentation se peignait devant sa pensée : l'enfant innocente et illuminée s'abandonnant aux bras du séducteur, et ce séducteur la respectant! Il savait, par expérience, de quelle ivresse l'exaltation sentimentale trouble les sens d'un homme qui n'est plus tout jeune et qui fut longtemps continent. Il comprenait quelle victoire Fauchon avait, dans

cette minute-là, remportée sur lui-même. Il se rappelait le soufflet de Dominique, le front de l'outragé saignant sous les ongles, la joue tendue. Dans cette attitude extraordinaire, il reconnaissait maintenant une autre victoire. Mettant ensemble ces deux gestes : la luxure domptée, l'affront pardonné, il reconstituait la vérité d'un caractère qui lui faisait horreur et honte également. Horreur : — car cette force morale, où le rénégat la puisait-il, sinon dans la discipline sacerdotale de cette Église qu'il s'acharnait à ruiner? Honte surtout : — ce double effort héroïque prouvait que l'auteur de *Hakeldama*, s'il était un orgueilleux, un monstre d'orgueil, de sophisme et d'anarchie, n'était pas un hypocrite. Il accordait ses actes et sa pensée, au lieu que lui, Savignan!... Traduits l'un et l'autre devant le tribunal d'une conscience pure, celle de Jacques, par exemple, lequel, de lui ou de ce prêtre, eût été absous, lequel condamné? Comme si d'évoquer ce juge en pensée donnait au père le besoin de plaider en effet sa propre cause, et, pour cela, de chercher ses arguments dans les portions encore ténébreuses des fiançailles de Fauchon avec Thérèse, Savignan sortit de son cabinet, brusquement, et il passa chez son fils. Le jeune homme ne l'entendit même pas ouvrir la porte. Il était à genoux, absorbé dans une prière dont la ferveur attestait à la fois l'intensité de sa vie religieuse et

quelle importance il attachait au résultat de la visite de Fauchon. Une lampe à huile posée sur la table éclairait à demi cette chambre, vaste et haute, comme il s'en rencontre dans les vieux logis parisiens. Le décor apparu dans ce rayonnement doux contrastait étrangement avec l'atmosphère de sentiments désordonnés où se mouvaient le séducteur de Thérèse et l'amant de Geneviève. Une alcôve, au fond, montrait une étroite couchette monastique, et, dans l'angle, une sorte d'oratoire. Un prie-Dieu sur lequel se tenait Jacques et un crucifix ancien dans un cadre formé avec les instruments de la Passion le composaient. Deux bibliothèques basses couraient, le long des murs, garnies de livres, tous reliés, tous choisis et soignés avec amour. Quelques portraits racontaient les dévotions secrètes de l'étudiant : ceux de Newman et de Lacordaire se faisaient pendant, des deux côtés d'un grand panneau en bois sculpté, de l'école auvergnate, qui représentait saint François recevant les stigmates. Un trophée de fleurets, de masques d'escrime et de gants de boxe se voyait au mur, comme chez Andrault. L'usure de ces outils de sport décelait des pratiques plus sincères que celles du quinquagénaire maniaque. L'entraînement physique figure aujourd'hui au programme de toutes les jeunesses, catholiques ou autres. L'ordre méticuleux du bureau achevait d'annon-

cer une existence fermement et sûrement réglée. Le père demeura, quelques minutes, à regarder, parmi tous ces objets, d'une signification si juvénile et si grave, son noble enfant qui priait. Puis, lui mettant la main sur l'épaule, et devançant toute question :

— « Hé bien ! Jacques, j'ai causé avec l'abbé Fauchon. Tu avais raison sur un point. Il a respecté Thérèse Andrault. »

— « J'étais sûr, papa, que tu lui rendrais justice, quand tu l'aurais entendu. Sans cela, je ne l'aurais pas amené. Tu feras ce qu'il est venu te demander? Tu témoigneras pour lui auprès des Andrault? »

— « Peut-être, » dit Savignan.

— « Pourquoi peut-être? »

— « Je n'y vois pas assez clair dans ses mobiles. »

— « Comment? »

— « Oui. Qu'il ait respecté Thérèse, pour extraordinaire que cela paraisse, je le crois. Sinon, il m'aurait joué une trop abominable comédie. Il n'en reste pas moins que, reçu dans une maison, — et sur quel pied ! — il a noué une intrigue secrète avec une jeune fille, qu'il l'a séduite, qu'à cause de lui, elle quitte les siens, qu'elle se révolte. Quand M. et Mme Andrault me diront cela, que veux-tu que je leur réponde? »

— « Qu'il ne l'a pas séduite, papa, qu'il

n'a noué aucune intrigue. En venant ici, tout à l'heure, il m'a raconté son histoire. Thérèse n'a jamais été très heureuse chez elle. Ça, je l'ai toujours deviné. C'est la raison qui m'a tant attaché à elle. Parlons franc. M. Andrault est un très brave homme, mais ostentatoire, vaniteux, sans vérité profonde. Mme Andrault est la première domestique de la maison, une femme exellente, mais absolument incapable de comprendre les nuances d'âme, les susceptibilités de cœur d'une enfant, délicate et fine, comme Thérèse. Dominique, tu sais si je l'aime. Mais il est entier, abrupt. Pour lui, la sensibilité féminine, c'est de la sensiblerie. Admirable par certains côtés, il y a en lui un élément brutal. Nous l'avons trop vu, ce soir. Il croit que l'armée l'a changé. Non. Il ne s'est pas fait, il s'est retrouvé soldat. Il n'a pu être d'aucun secours à sa sœur. Il n'a pas compris. Dans cette solitude morale, Thérèse a rêvé d'adord d'entrer au couvent. L'abbé Fauchon a été le confident de ce rêve-là. Une amitié spirituelle s'est établie entre eux, celle de saint François de Sales et de Mme de Chantal, de Fénelon et de Mme Guyon. Très naturellement, Thérèse a participé ainsi au drame de conscience que l'abbé traverse, depuis ces deux ans. Devenue son adepte, le couvent lui était fermé, puisqu'il avait déjà, en esprit, rompu avec Rome. Elle a tourné tout son élan de dévouement religieux

vers la nouvelle Église. Affiliée à la *Catacombe*, elle avait le droit de s'attacher à l'homme dans le prêtre, puisque la *Catacombe* admet le mariage sacerdotal. Je ne discute pas la vérité ou l'erreur d'une thèse, papa. Je te marque des étapes dans une voie uniquement mystique, et comment l'abbé Fauchon s'est trouvé avoir inspiré à cette enfant un amour passionné, alors qu'il n'en soupçonnait rien, mais rien, rien. Il ne l'a pas séduite. C'est elle, la pure, l'innocente, la sainte qui l'a séduit. Cela paraît invraisemblable. Mais son respect aussi pour elle est invraisemblable, quand il la tenait à sa merci. Tout est invraisemblable dans cette aventure, tout est exceptionnel, comme ces deux belles âmes... Voilà donc un homme qui, croyant intimement, absolument, à l'action de Dieu dans le monde, et travaillant lui-même à l'œuvre formidable d'une immense rénovation religieuse, aperçoit un dévouement magnifique et spontané venir à lui, comme par un miracle. Il a cru reconnaître là un signe, en effet, un décret de la Providence auquel il n'avait pas le droit de se dérober. Tu connais le reste, et par quelle déplorable coïncidence ta démarche en mon nom chez M. Andrault a précipité les événements.

— « J'accepte ton hypothèse... » dit Savignan.

— « Ce n'est pas une hypothèse, papa, » interrompit Jacques.

— « J'accepte ton récit. Fauchon n'en est pas plus excusable. Je retrouve, dans son aventure comme dans son livre, le même effroyable orgueil : l'individu s'érigeant en juge, et violant, au nom du sens propre, les règles sans lesquelles il n'y a pas de Société. La Société repose sur la Famille, et la Famille sur l'autorité paternelle. De quel droit M. Fauchon ose-t-il marcher sur tout cela et nous dire : — Cette fille se révolte contre son père. Je suis avec elle ! — Oui, de quel droit ? »

— « Du droit que toute créature intelligente et responsable possède de vivre d'après son âme, papa. La Société n'est que la somme des consciences individuelles. »

— « Non. C'en est la règle, comme l'Église est la règle de nos croyances. »

— « Mais tout commence par une liberté, par une spontanéité, » répondit Jacques. « Sinon, que devient la Société ? Un mécanisme. L'Église ? Un ritualisme. »

Il s'arrêta, ému par la souffrance qu'il lisait sur le visage de son père, et, humblement, tendrement :

— « En tout cas, papa, la faute de l'abbé Fauchon, s'il en a commis une, n'est pas celle dont l'accusent Dominique et M. Andrault. La justice veut que le père et le frère de Thérèse, s'ils doivent le condamner, le jugent au moins sur des

faits exacts. L'abbé Fauchon ne t'a demandé que cela, remarque : un témoignage. »

— « Soit, » fit Savignan ; « j'irai chez Andrault, demain matin. Mais pour le renseigner. Voilà tout. Ne me demande pas d'insister pour qu'il pardonne à sa fille. »

— « Provoque seulement une enquête, papa. S'ils la font, je suis sûr du résultat. Dominique lui-même voudra réparer son affreuse action. »

Une certitude ressortait de cet entretien : dans ce drame sinistre qui mettait en conflit la famille de Thérèse et le prêtre séducteur, Jacques prenait complètement le parti du prêtre. Il avait certes souffert, et beaucoup, de son roman d'amour brisé. Ce n'était qu'un roman, le songe idéalement caressé d'une imagination juvénile. Ce qui faisait la réalité vivante et saignante de cette intelligence et de cette sensibilité, c'était le problème religieux. Ce problème se concentrait, pour l'ancien élève de Fauchon, autour de son maitre. Le père le constata derechef, le lendemain. Au moment où il se préparait à se rendre chez les Andrault, Jacques entra dans son cabinet, les mains chargées de journaux, et il disait :

— « Aucun compte rendu de la réunion d'hier ne nomme Dominique. De vagues allusions à un scandale aussitôt étouffé, c'est tout. L'abbé Fauchon aura fait le tour des salles de rédaction

pour que Thérèse ne soit pas compromise. »

Savignan déplia quelques-unes des feuilles. Il les parcourut d'un coup d'œil. Quoiqu'il ne fût pas journaliste, les séances dans les bureaux du *Germe* l'avaient assez renseigné sur la presse pour qu'il distinguât aisément les « communiqués » tendancieux, des notes écrites par des rédacteurs libres de leur plume. Le chef d'orchestre occulte avait de nouveau fonctionné. Du moins cette intervention évitait le scandale. Mais ce mot d'ordre, si exactement suivi, dénonçait trop une puissance, un plan concerté, une conspiration secrète et permanente de toutes les forces hostiles à l'Église. Qu'arriverait-il, le jour inévitable où les meneurs de cette campagne connaitraient le trouble intellectuel de Jacques et s'attaqueraient à cette précieuse recrue? Fauchon n'avait-il pas commencé cette conquête, en leur nom? Cette idée angoissa le cœur du père. Il prit là, sur place, la résolution de quitter son fils le moins possible, ces temps-ci, et il inaugura ce programme, en lui disant :

— « Je vais, de ce pas, chez les Andrault. Tu m'accompagnes? Tu m'attendras au Champ de Mars. Tu sauras plus tôt l'issue de l'entretien. »

— « Tu me permettras de la rapporter tout de suite à Fauchon? »

Cette fois encore, Savignan ne répondit pas. Quand il quitta son fils, sur le seuil de l'hôtel

Andrault, à peine avaient-ils échangé vingt paroles. Jamais le père n'avait senti d'une manière plus aiguë la contradiction de son état moral et de son devoir envers son enfant, jamais non plus détesté davantage l'esprit d'hérésie. Détour étrange du cœur : sa passion était en train d'user en lui, d'effriter la croyance, et l'idée que Jacques pût cesser d'être un bon catholique lui paraissait intolérable. La visite chez les Andrault ne pouvait que renforcer cette impression. Il allait y constater quels ravages les fausses doctrines multiplient autour d'elles. Un domestique l'introduisit, dont les prunelles brûlaient de curiosité, cette insultante curiosité des inférieurs autour des tragédies traversées par les maîtres. Andrault, sa femme et son fils se tenaient au premier étage, dans un salon non moins *moderniste* que la salle d'exercices physiques. La physionomie douloureusement anxieuse des parents de Thérèse semblait plus triste encore dans l'extraordinaire décoration de ce salon ovale, avec ses panneaux d'un jaune clair où couraient des branches vertes, sa frise de mosaïque bleue à cartouches rouges, sa cheminée de marbre revêtue de mosaïques, ses sièges en forme de chaises curules, et des bras de cuivre projetaient, le long des murs, des vasques de marbre translucide pour l'électricité. Andrault allait et venait dans ce fastueux et cocasse décor, foulant d'un pied rageur un tapis

aux nuances violemment agressives où des dessins de fleurs aquatiques se détachaient en violet sur un fond vert glauque. Une jonchée de journaux attestait une enquête pareille à celle de Jacques. Dans les crises décisives, le plus paradoxal novateur redevient toujours l'homme de sa caste. Le champion de l'art nouveau, le révolutionnaire féru de Démocratisme, de Scientisme, de Modernisme, qui s'était tant complu à étonner, par ses audaces d'opinion, les commerçants, ses collègues, se retrouvait, devant le scandale, un simple bourgeois français, un personnage de la classe moyenne. Expression si juste! Le bourgeois est tout voisin du métier, mais il va en sortir, il en est sorti. Il commence à vivre noblement, comme on disait jadis (1). Ses réalités vraies, à lui, c'est le sens de l'argent et le désir d'être haut classé. Il veut être opulent et honorable. L'un et l'autre de ces points vitaux saignaient chez Andrault, et cette double réaction se manifesta par ce cri, quand Savignan lui eut parlé :

— « Voilà donc sa nouvelle infamie! Ah! l'impudent menteur! Et vous avez été sa dupe, vous? Je l'ai bien été, pendant des années... D'autres le sont, puisque la *Catacombe* prend son

(1) « Ma famille vivait noblement, c'est-à-dire de ses propres revenus, sans y joindre aucun état, ni aucune industrie. » *Mémoires de Marbot,* ch. I.

parti... Mais d'abord, où est la preuve? A quelle personne de bon sens ferez-vous croire qu'il ne s'est rien passé d'irréparable entre ce coquin et cette malheureuse? Vous-même, voudriez-vous d'elle pour votre fils, aujourd'hui? Répondez... Jamais de la vie!... Par conséquent, il s'est arrangé pour qu'elle ne puisse faire aucun mariage propre. Il la tient par là, ou croit la tenir. Seulement, vivre en ménage avec elle, sans argent, il ne veut pas de ça. Il s'est dit : « Andrault est solide. J'attendrai longtemps, avant que le Code — il est joli, leur Code — donne à sa fille un gros morceau de sa bonne galette. Si on lui faisait le coup du scrupule, de la délicatesse?... C'est une vieille bête. Il s'attendrira. On lui carottera peut-être une pension... » Hé bien! non. La vieille bête ne s'attendrit pas. L'ère de la jobarderie est close. Pas un sou! Il verra ce qu'elle deviendra, sa *Catacombe*, quand je n'arroserai plus. Pas un sou! Pas un sou! Quand je devrais savoir que Thérèse mendie au coin des rues!... »

— « Mon ami, » implora Mme Andrault, « si c'était vrai, pourtant?... »

Avec quelle supplication la mère avait gémi, avec quelle épouvante de sa propre audace! Savignan savait l'atmosphère d'autorité oppressive où Andrault maintenait sa femme. Tout décelait l'effacement, une personnalité sans affirmation chez cette honnête créature : l'insigni-

fiance des traits dans un visage grisâtre, le son de la voix, comme neutre, comme étouffé. Rencontrer le regard terne de ces prunelles craintives était toujours pénible au père de Jacques. N'avait-il pas, lui aussi, imposé autrefois à sa propre femme un rôle de première servante, à son foyer de grand travailleur? Et il écoutait Mme Andrault continuer d'une voix pourtant plus assurée :

— « Oui, si c'était vrai?... Ludovic, tu sais quelle horreur m'inspire l'idée d'un mariage avec un prêtre. Jamais je ne dirai : mon fils, à cet homme. Jamais il ne me dira : ma mère. Cependant, *s'il n'y rien a eu?...* » — Cette formule vulgaire devenait tragique par l'accent dont elle la souligna. — « Alors, notre devoir serait de la reprendre, de l'arracher à cette influence, en lui rouvrant notre maison. »

— « Elle ne voudra pas y rentrer ! » répondit Andrault, « et le Code — toujours le Code ! — ne me permet même pas d'empêcher cet affreux mariage. Le Code, ce devrait être la garantie de toutes les propriétés, de toutes les autorités, celle du père d'abord... Au lieu de cela !... » — Il poussa un rugissement. Puis, se tournant vers sa femme, cette fois d'un ton qui trahissait le doute éveillé en lui par le témoignage de Savignan :

— « Mais, s'il ne s'était rien passé, ma pauvre femme, Thérèse aurait déjà fait les premiers pas

vers nous. Elle ne se serait pas supportée dans cette pension où ce brigand l'a mise. Une boite où l'on reçoit des jeunes filles, dans des conditions pareilles, qu'est-ce que ça peut être? Et les gens qui tiennent ça?... »

— « Des illuminés, sans doute, » dit Savignan. « Cet homme a le don de fanatiser ceux qui l'approchent... »

— « Tu vois bien, Ludovic!... » implora de nouveau la mère, et s'adressant à Savignan, cette fois :

— « Je vous en supplie, mon cher ami, usez de votre influence sur lui pour qu'il me permette d'aller seulement voir ma fille, parler avec elle... Je saurai tout de suite... Ah! je suis trop malheureuse! » — Elle éclata en sanglots et elle sortit du salon, en répétant : — « Je ne peux plus! Je ne peux plus! »

— « Vous n'allez pas lui refuser cette dernière chance de sauver Thérèse?... » dit Savignan à Andrault. « Et toi, Dominique, tu dois donner raison à ta mère. N'as-tu pas besoin aussi de savoir si tu ne t'es pas trompé, hier, en traitant Fauchon comme tu l'as traité? »

Le justicier de la veille avait assisté à ce débat, sans dire un mot. Il hocha la tête et il continua de se taire, tandis qu'Andrault reprenait :

— « C'est ce qu'il a fait de mieux, de souffle-

ter ce drôle en public... Quand il m'a raconté la scène, hier, ça m'a rafraîchi le sang... Et lui! Ah! le lâche! ah! l'hypocrite! Non, » poursuivit-il, en marchant sur Savignan, « Thérèse ne voudra pas recevoir sa mère, parce qu'elle aura honte. Car, elle a honte. Sans cela, elle aurait écrit. Elle aurait envoyé quelqu'un, vous, par exemple. C'est ce coquin qui vous a envoyé, remarquez, c'est lui. Elle a honte, je vous répète. C'est tout ce qui lui reste de bon, cette honte... Non, je ne permettrai pas cette visite de ma femme. Je ne la permettrai pas. Mais, dis-moi donc que j'ai raison, Dominique!... » supplia-t-il, en revenant vers le jeune homme.

La détresse de cet appel à son fils révélait la lutte engagée dans ce cœur de père entre l'indignation et la pitié, l'orgueil ulcéré et l'attendrissement.

— « Papa, » dit Dominique, « j'ai écouté maman. J'ai écouté M. Savignan. Je t'ai écouté. C'est maman qui a raison. Je ne suis pas suspect d'indulgence pour M. Fauchon. Mon acte d'hier le prouve. Précisément parce que je l'ai, au nom de nous tous, exécuté en public, j'estime que nous lui devons de vérifier une allégation que, pour ma part, je crois un mensonge, comme toi. Il n'y aurait qu'une chance sur mille pour que cette allégation fût une vérité, une chance sur dix mille pour que cette démarche de maman

sauvât Thérèse, nous nous devons, nous devons à ma sœur, de courir cette unique chance. Nous le devons même à cet homme, » conclut-il, presque à voix basse, « après que je l'ai frappé... Je te le demande, pour moi. »

— « Mon enfant, » reprit Andrault, après un long silence et avec un visible effort, « je ferai ce que tu désires. Tu as si admirablement vengé notre famille, hier, que son chef n'a rien à te refuser. Contrairement à toutes mes idées, j'autoriserai ta mère à voir ta sœur. J'irai plus loin. Je donnerai à Thérèse, si Fauchon a dit vrai, — et ta mère le saura, — vingt-quatre heures pour rentrer ici. J'y mettrai une condition, une seule : qu'elle s'engage devant Dieu à ne jamais revoir cet homme. Si elle refuse, il sera inutile que ta mère ou toi vous me parliez jamais d'elle... Ça, c'est mon dernier mot... Vous permettez, mon cher Savignan, que je passe chez ma pauvre femme, lui apprendre cette décision? Elle ne sera soulagée, un instant, que pour être plus désolée ensuite, j'en ai bien peur. Mais je serai allé jusqu'à l'extrême limite des concessions. Et alors... »

— « Je pense comme lui, là-dessus encore, » disait Dominique, en reconduisant Savignan, « Thérèse refusera de revenir. Quant à Fauchon, s'il l'a respectée, ce respect ne peut être qu'une

scélératesse de plus... Il n'en veut qu'à l'argent de papa... »

Il prononçait ces paroles sur les dernières marches de l'escalier. Cette haine du meilleur ami de Jacques à l'égard du prêtre révolté s'accordait trop bien aux sentiments que Savignan souhaitait inspirer à son fils. Dominique lui apparut soudain comme un allié, qu'il fallait à tout prix conserver. Pour cela, il importait que les deux camarades se revissent très vite, avant que Fauchon eût eu le temps d'exaspérer Jacques contre son agresseur d'hier.

— « Viens avec moi, » dit le père à Dominique; « Jacques m'attend. »

— « Tant mieux, » fit le jeune homme. « Je voulais aller le trouver dès aujourd'hui. »

Il prit son sabre, son képi et son manteau posés dans l'antichambre. L'uniforme sombre accentuait encore sa pâleur. Il semblait très souffrant, mais son attitude avait quelque chose de courageusement fier dans la tristesse. Son empressement montrait combien il tenait à l'estime de son ami. Le père savait depuis longtemps la rare qualité de cette amitié, et qu'elle reposait sur une haute communauté d'Idéal. Il en eut une nouvelle preuve, par les premières phrases que les jeunes gens échangèrent :

— « Tu étais là, hier, Jacques? » demanda Dominique.

— « Oui, » répondit Jacques.

— « Tu crois toujours à Fauchon? »

— « Toujours. »

— « Alors, moi, ce que j'ai fait?... »

— « Ce que tu as fait? Je l'ai dit à mon père. Tu as insulté un Saint. Ton excuse est de ne pas l'avoir su. Tu le sais, maitenant. Tu as entendu le témoignage de papa. Ton devoir serait d'aller chez M. l'abbé Fauchon et de lui demander pardon. »

— « Mon pauvre Jacques, » répondit Dominique, « je voudrais tant que tu eusses raison. Ça ne me coûterait guère, va, de m'humilier, si je croyais de ce malheureux ce que tu en crois. Je suis sûr que tu te trompes... Mais je ne suis pas venu discuter ce sujet avec toi. L'évidence de la vie nous départagera. Ce que je tenais à te dire,— car, entre Fauchon et moi, je savais que tu prendrais parti pour lui, — c'est que je resterai ton ami, ton frère, même si cet homme arrivait à te brouiller avec moi. S'il est ce que je pense, il l'essaiera. Je tenais aussi à t'avertir d'une promesse faite à mon père Je lui ai donné ma parole que la scène d'hier ne se renouvellerait pas. Cette soirée et cette nuit marquent une date dans ma vie. J'avais le droit, le devoir même de faire acte de justicier, pas comme cela, pas avec cette violence et dans ce scandale. J'avais résolu de parler. J'ai frappé. La passion m'a dominé. J'ai décidé de m'en punir, et aussi

de mater la bête furieuse que j'ai sentie hier, avec épouvante, se déchaîner en moi. J'ai fait un vœu, celui de ne plus quitter le milieu de discipline où je suis entré. L'armée n'était pour moi qu'un passage. Elle sera ma demeure, et mon expiation. Oui, » continua-t-il, en s'exaltant, « je me considère comme lié à elle, maintenant, d'un lien aussi solennel que si les ordres militaires existaient encore et que je me fusse engagé parmi les Hospitaliers ou les Porte-Glaives. Dans ma méditation de cette nuit, je me suis *dévoué*. Je suis soldat pour toujours. Je préparerai l'École de Versailles et je ferai toute ma vie dans la règle et pour la règle... Maintenant, adieu. Adieu, monsieur Savignan. Vous savez ce que je vous dois. Je vous dis encore merci. Adieu, Jacques. Nous ne nous reverrons plus de longtemps, à moins que... »

Il n'acheva pas la phrase. L'émotion l'étouffait. Il serra la main des deux hommes, fiévreusement, hâtivement, et il courut, plutôt qu'il ne marcha, dans la direction de sa maison, sans se retourner.

— « Tu le laisses partir ainsi ? » demanda Savignan à son fils.

— « Il est trop injuste, » répondit Jacques.

— « Tu ne crois cependant pas ce que tu lui as dit, tout à l'heure ? » reprit le père, « oui, quand tu as parlé de sainteté ? »

— « Si, papa. » — Et Jacques avait mis dans cette affirmation une fermeté singulière. — « Qu'est-ce qu'un Saint, sinon un homme qui pratique sa foi jusqu'à l'héroïsme? Et n'est-ce pas cela, cette joue tendue au soufflet, cette jeune fille respectée dans cet abandon absolu, quand elle l'aime et qu'il l'aime si passionnément, ce sacrifice de tout l'avenir que son talent lui assurait dans l'Église?... »

— « Un Saint n'écrit pas *Hakeldama*, » interrompit Savignan.

— « Je te répondrai, avec Pascal : Jamais les Saints ne se sont tus. »

— « Et moi, avec l'Évangile : Malheur à celui par qui le scandale arrive. »

— « Mais par qui le scandale arrive-t-il? »

— « Comment, par qui? »

— « Oui. Quand Notre-Seigneur chassa les vendeurs du Temple, qu'il renversa les tables des changeurs et de ceux qui vendaient les colombes, ce fut un grand scandale aussi. Était-il imputable à Notre-Seigneur ou aux changeurs? Si *Hakeldama* dénonce des abus, d'où vient le scandale? De ce livre ou de ces abus? »

— « Il s'agit de savoir si Fauchon dénonce des abus, » dit Savignan, « ou s'il se révolte, simplement, contre l'autorité légitime. Sur quoi te fondes-tu, mon pauvre petit, pour trancher une pareille question? »

— « Quand ce ne serait que sur ton silence, papa, » répondit Jacques. « Oui, » insista-t-il, « voici dix jours que tu as commencé d'étudier *Hakeldama,* et, depuis ces dix jours, je l'ai bien remarqué, va, tu évites de m'en parler. Tu n'écris pas l'article qu'ils t'ont demandé au *Germe*. Pourquoi, sinon parce que tu sens toi-même qu'il y a, dans ce livre, une force de vérité irréfutable? »

— « Alors, » dit le père douloureusement, « c'est ainsi que tu interprètes mon silence? Hé bien!...»

Et une violence passa dans sa voix :

— « Tu l'auras, cette réfutation de *Hakeldama,* et plus complète que tu ne l'aurais voulue. C'est vrai. Il m'en coûtait d'écrire cet article — là, tu vois juste — pour des motifs qui n'ont rien de commun avec ce triste ouvrage et les sophismes dont il est pétri. Du moment qu'il s'agit du salut de ta foi, mon enfant, aucun de ces motifs n'existe plus. »

Il s'arrêta, épouvanté de ses paroles et de cet engagement. Puis, brusquant l'entretien :

— « Quittons ce sujet. Il m'est trop pénible. Quand j'aurai écrit l'article, s'il te reste encore des doutes sur les élucubrations de ce malheureux, nous les discuterons. Mais il ne t'en restera pas. Je ne ménage plus rien... Ce que je te promets, c'est que l'article ne contiendra aucune allusion à l'histoire de Thérèse. »

— « Ça, j'en suis bien sûr, » dit Jacques.

L'extrême émotion de son père avait surpris le jeune homme. Quoiqu'il ne pût même pas soupçonner la vraie et triste cause qui, depuis ces deux semaines, paralysait le polémiste catholique, il le voyait profondément remué par leur conversation, et il constatait que ce trouble ne tenait pas à des hésitations de doctrine. Il se tut, par une réserve qui acheva de bouleverser le père. Si jamais son fils devinait qu'il portait un mystère dans sa vie? Ils étaient, en ce moment, sur le trottoir de la rue Saint-Dominique, en face de l'église du Gros-Caillou. C'était le dimanche. Des gens se pressaient sur les marches.

— « Si nous entendions cette messe-là? » proposa-t-il.

C'était un moyen trop naturel d'interrompre une discussion dans laquelle il en avait déjà trop dit. Ils entrèrent donc. Comme, jadis, à Clermont dans la chapelle de Saint-Pierre des Minimes, et l'autre dimanche, à Saint-Sulpice, il eut une impression singulièrement amère à constater la différence de ferveur entre son fils et lui. Cette différence avait encore grandi, depuis quelques semaines, depuis huit jours. En s'agenouillant, en se signant, en battant sa coulpe, au *Confiteor* et au *Domine, non sum dignus,* Savignan n'exécutait certes pas des gestes de simulation, et pourtant!... Entre la foi et sa perte complète, il y a un domaine vague, comme une pénombre de

croyance, quelque chose d'analogue au crépuscule qui n'est, lui non plus, ni la clarté, ni les ténèbres. Savignan était à ce point obscur. Plus que jamais il se posait la question : « Est-ce que je crois encore? » Et, à travers ce trouble, les attitudes et les formules ressuscitaient en lui l'homme qu'il avait été, qu'il était toujours partiellement. Ces reviviscences de sa foi ancienne lui mettaient instinctivement aux lèvres le nom de Geneviève, quand, à la partie de l'office appelée *Mémoire des vivants,* il prononçait la phrase : *Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum*... Folles contradictions, et combien misérables devant la belle simplicité d'âme de son fils ! Il l'étudiait de nouveau, à la dérobée. Le caractère entier de cette personnalité enthousiaste lui apparaissait maintenant comme une menace. Si jamais Jacques entrait dans l'hérésie, ce serait de toute son âme, et qu'il fût sur le point d'y entrer, son mot à Dominique le prouvait trop. Toute hérésie étant un choix, — αἵρεσις, de αἱρέω, je prends, — ce choix est toujours déterminé par nos tendances intimes. Aussi chaque génération a-t-elle ses hérésies propres qui tiennent à l'ensemble de son type moral et sentimental. Les jeunes gens du début du vingtième siècle ont pour pôle de leurs pensées les idées représentées par ce mot indéterminé qui revenait sans cesse dans la conversation de Jacques, on l'a déjà signalé, la Vie !

Savignan avait vu ses contemporains à lui, avant 1900, avoir pour pôle de leur pensée cet autre mot, la Science. Les hommes de la fin de l'Ancien Régime, que l'historien connaissait si bien, avaient, eux, pour pôle de leur pensée, la Raison. La Vie? Le prestige du modernisme sur les nouveaux venus réside précisément dans un constant appel aux forces indéterminées qu'enveloppe cette formule si périlleuse par son vague même. La Vie, c'est l'action. Mettons la vérité religieuse dans l'action et c'est le Pragmatisme. La Vie, c'est l'inconscient. Mettons la vérité religieuse dans un sentiment issu des profondeurs les plus indéterminées de notre être, et c'est l'Immanentisme. La Vie c'est le développement. Nous voici à l'Évolutionnisme, qui met la vérité religieuse dans une révélation sans cesse renouvelée, sans cesse adaptée, mouvante et changeante comme le Siècle. Avec quelle angoisse le père avait vu ces sophismes s'approcher de cette âme de jeune homme, aussi naïve que noble et dont il avait la charge, autant et plus que de la sienne! La crise définitive approchait, activée par la séduction individuelle de Fauchon. Une intervention décisive était urgente, et la messe, pour Savignan, s'acheva sur cette résolution prise cette fois sous une forme impérative :

— « Il *faut* que j'écrive cet article sur *Hakeldama*. »

Le sentiment aigu du devoir paternel avait, pour un instant, aboli l'horrible impression de duplicité qui retenait sa plume. Écrire pour préserver l'intelligence de son fils, c'était agir dans une vérité, celle de ce devoir-là. Ce demi-apaisement de sa conscience ne dura pas une heure. Rentré chez lui, un télégramme de sa maîtresse l'attendait. Elle lui demandait de venir, rue Cuvier, *à tout prix,* cet après-midi. Elle avait, disait-elle, besoin de lui parler *le plus tôt possible*. Ces mots soulignés mêlèrent une inquiétude au remords qui avait ressaisi le père. Quelle nouvelle d'une extrême gravité poussait Geneviève à lui donner ce rendez-vous, — un dimanche? D'ordinaire, il consacrait ce jour à son fils. Ils allaient ensemble au Salut. Elle le savait et elle respectait cette pieuse habitude, conservée à travers tant de désordres contradictoires. L'idée qu'elle se croyait enceinte et qu'elle voulait l'en informer aussitôt le secoua d'un frisson tel, qu'il eut, par comparaison, une impression de soulagement, quand, à peine arrivé dans l'appartement, elle lui dit, — et ces mots emportaient pourtant avec eux une signification bien redoutable :

— « J'ai bien peu d'instants à vous donner. Mais il fallait vous prévenir. Mon mari est revenu d'Auvergne, hier soir, à l'improviste. Il se passe quelque chose d'assez grave. Il a paru dans le journal de Laverdy une note très obscure et très

perfide, qui me désigne nettement comme la promotrice de votre candidature. J'aurais voulu vous apporter le numéro. Mon mari l'a gardé. Comment l'auteur de cette note a-t-il su que nous nous sommes connus jadis à Saint-Saturnin? Il l'a su, et il y fait allusion. La phrase est entortillée, mais elle ne prête pas à l'équivoque. Enfin, une de ces infamies, impossibles à relever, ce serait en préciser le sens. Mon mari n'a pas encore de soupçons. La preuve : il m'a fait lire l'article. Tout de même son attention est éveillée. Ces jours-ci, au moins, nous devrons prendre quelques précautions pour nous voir. Le plus sage sera de ne nous retrouver ici que le vendredi. Il a un conseil d'administration. Je viendrai dès deux heures, et j'aurai du temps. Les jours me paraîtront longs, bien longs. Mais c'est raisonnable. Je le connais. Il observera mes faits et gestes, cette semaine, instinctivement, malgré lui. Puis, s'il ne surprend rien de suspect, il n'y pensera plus. Il est toujours tout au présent. En ce moment, le présent, c'est cet article. Dans huit jours, le présent, ce sera le renvoi d'un contremaître à Aulnat, une opération de Bourse, une réparation d'automobile, que sais-je? Et nous serons, de nouveau, tranquilles... Lundi, mardi, mercredi, jeudi... » continua-t-elle, « oui, ce sera long. »

Et l'émotion lui mettant aux lèvres le tutoiement des minutes passionnées :

— « Je trouverai le moyen de t'écrire tous les jours, si je ne peux pas te voir. Tâche, au moins, de venir une fois à la maison, demain par exemple, après le déjeuner. » — Puis, le regardant profondément : — « Mon ami, dis-toi bien que j'accepterai tout. » — Elle répéta : — « Tout, pour que ta vie ne soit pas troublée. Mais vas-tu continuer de m'aimer, si je ne peux plus te montrer combien je t'aime et te faire m'aimer? Car c'est moi qui te fais m'aimer, c'est moi. Que cela t'enlève du moins tes remords. La faute est à moi, uniquement à moi, s'il y a faute. »

Que sa liaison avec Geneviève comportât toujours un danger possible du côté de Calvières, Savignan le savait, depuis la première heure. Il savait aussi qu'une élection politique en province exaspère des intérêts trop personnels pour ne pas dégénérer bien vite en une guerre au couteau. C'était logique : Fayot, l'âme damnée de Laverdy, instituant une petite enquête privée, apprenant par les clients humiliés de Soléac, les Fumat et les Vayssier, l'attitude singulière de Geneviève et du nouveau candidat durant le fameux dîner, puis, par les petits employés des Postes locales, les échanges trop fréquents de télégrammes ou de lettres entre les deux amants. Quand un homme élevé dans une cité départementale devient célèbre à Paris, il se rencontre

toujours un ancien camarade qui fait l'important à son endroit et raconte, en les faussant ou les inventant, des anecdotes de jeunesse. Quelque bavard de cette sotte espèce avait connu Savignan à Saint-Saturnin et rappelé ses assiduités auprès de Mlle de Soléac. Ces propos rapportés à Fayot avaient aidé le drôle à construire un roman, trop voisin, hélas! de la réalité. Sur quoi il avait écrit l'article à tout hasard, en vrai partisan : imprimons d'abord; nous rectifierons après, s'il y a lieu. Encore une fois, rien de plus logique et qui ne s'expliquât par la suite normale des événements. Oui, pour un autre. Mais pour Savignan? Il avait écouté Geneviève sans l'interrompre, avec un saisissement qui n'était pas un simple éveil de défense contre un péril possible. Toute la vie religieuse repose sur la foi dans une Providence et son action constante. Le *Fiat voluntas tua* du *Pater* n'a pas d'autre sens. Remué dans les profondeurs de sa conscience par la visite de Fauchon, la veille, et par les discours de son fils, ce matin, cet homme, si intimement pétri de catholicisme, eut comme l'évidence d'un avertissement. L'audacieux scepticisme de sa maîtresse disant, de leur adultère : « Si c'est une faute... » accrut encore cette impression, celle du tranchant de la justice divine appliqué déjà sur eux. Il aperçut une direction secrète dans les circonstances fortuites dont le concours avait permis à

Fayot la composition de ces lignes divinatrices. Comme il aurait voulu les lire ! Mais cachant son inquiétude pour ne pas augmenter celle de sa maîtresse :

— « Crois-tu que le temps ne me paraîtra pas long, à moi aussi, après cette semaine? On doit payer une rançon pour tous les bonheurs, et celle-là est bien petite pour le nôtre, qui est si grand... Mais, » ajouta-t-il, « puisque nous devons être prudents, commençons tout de suite. Il faut que tu rentres, pour n'avoir pas à justifier une trop longue sortie. »

— « J'ai laissé ma voiture à la porte de Notre-Dame », répondit-elle. « Aujourd'hui dimanche tous les magasins sont fermés... Je serai allée écouter les orgues. »

— « Je t'accompagnerai jusque-là, » dit-il, continuant à dissimuler. N'était-ce pas un autre défi à ce Dieu dont il avait peur, que ce sanctuaire associé de la sorte à un tel rendez-vous? De quel nouveau malheur cette nouvelle provocation allait-elle être suivie? Aussi demeura-t-il comme étonné, quand il quitta Geneviève dans le petit jardin ménagé derrière le chevet de la cathédrale, qu'ils n'eussent fait aucune dangereuse rencontre. Elle disparut par une des portes de côté, et, tout en se hâtant vers la rue Cassette, il commença, lui, de se mettre en quête. Il désirait passionnément lire cet article

dénonciateur du journal de Laverdy. Naturellement, il le demanda en vain dans les kiosques et les librairies restées ouvertes. Qu'il ne pût trouver ce numéro d'une petite feuille de province dans les environs de Notre-Dame et du Luxembourg, c'était très naturel, encore. Il avait beau réagir, la terreur de la menace providentielle grandissait en lui, à cause de ce mystère même. Geneviève lui avait-elle dit toute la vérité? L'article n'était-il pas plus explicite? Comment Calvières, parti avec l'intention d'acheter Fayot, n'avait-il réussi qu'à exaspérer le venimeux journaliste? Savignan se posait cette question avec une angoisse de plus en plus vive. Il cessait de raisonner, et, à travers des événements si vulgaires, cette âme en détresse sentait Dieu passer.

XII

LE DANGER

Un nouvel incident, et, lui aussi, bien inexplicable, allait lui mettre le journal vainement cherché entre les mains, et redoubler encore cette sensation d'une occulte influence en travail contre lui, pour le punir. Il était assis à la table de son bureau, chez lui, vers six heures, occupé à relire *Hakeldama*. Il ne parvenait pas à fixer sa pensée, tant la conversation de Geneviève en avait déplacé le plan. Dans cet état d'extrême nervosité, un coup frappé à la porte par le domestique le fit tressaillir. Il avait donné l'ordre de ne recevoir personne.

— « Mais, c'est M. l'abbé Lartigue, » dit Célestin, répondant d'avance au reproche du geste contrarié de son maître.

— « Faites-le entrer, » dit Savignan.

La voix lui manquait. Lartigue à Paris, et juste au moment où la dénonciation de Fayot venait de paraître? Tout de suite, à l'anxiété empreinte sur le rude et naïf visage de son ami

d'enfance, l'amant inquiet comprit qu'il devinait juste. Le prêtre venait lui parler de cet article. Pourquoi? Était-il donc si grave, ou bien le vicaire de Notre-Dame-du-Port identifiait-il déjà Geneviève avec la jeune fille pour laquelle Savignan avait voulu mourir?

— « Je suis arrivé à cinq heures, » disait Lartigue, visiblement gêné. « Ils m'ont nommé membre du Comité des Églises de France. Il y a une réunion, tous les mois, et, comme celle de décembre tombe demain... J'ai pris le train après ma messe. Le temps de déposer ma valise à l'hôtel, tout près de chez toi, rue Férou, et me voici. »

— « Tu restes à dîner? » demanda Savignan.

— « Je ne peux pas. Dom Bayle m'attend. Il revient de Rome et il compte repartir, cette nuit, pour Lille, où il est en train de préparer la fondation d'un nouveau journal. Il m'a demandé de lui donner ma soirée pour étudier ton élection, et comme il habite rue du Bac... » Et, avec un embarras grandissant : « A propos d'élection, tu ne vas pas envoyer tes témoins à Fayot?

— « Enfin, » songea Savignan, « je vais savoir. » — Et tout haut : « Des témoins à Fayot, moi? Sous quel prétexte? »

Pour toute réponse, le prêtre ouvrit la serviette qu'il portait sous son bras, et qui contenait sans doute de précieux documents sur

quelque basilique de l'école Auvergnate. Il en tira un numéro de journal qu'il tendit à son ami. C'était la troisième fois que Savignan avait entre les mains cette petite feuille, imprimée avec des têtes de clous sur du papier verdâtre. Il avait souri de la première attaque, haussé les épaules à la seconde. Celle-ci lui donna cette sensation de resserrement au creux de l'estomac dont s'accompagnent les grandes colères rentrées. Sous ce titre : *Les parfums de Rome,* emprunté au beau livre de Louis Veuillot, il lut les lignes suivantes :

« *La faction romaine ne se met pas en frais d'inventions électorales. On est traditionaliste ou on ne l'est pas. Quand la Calotte — hou! hou! — pousse un candidat, cherchez la femme. Il y a toujours un cotillon sous roche... ou sous urne. Si Molière vivait de nos jours, quelle comédie il écrirait, avec Orgon devenu grand électeur de Tartufe à la suggestion d'Elmire, ou bien avec Mlle de Sottenville faisant voter son gros vaniteux de George Dandin pour Clitandre! Afin que la bouffonnerie fût plus complète, il serait bon qu'Elvire eût connu Tartufe, jeune fille, que Mlle de Sottenville eût flirté jadis avec Clitandre, et que cette croisade A. M. D. G. fût le renouveau d'une ancienne idylle. Qu'eussiez-vous dit de ces combinaisons érotico-politico-catholiques, vieux saints d'Auvergne, saint Alyre, saint Avit, saint Genès, saint Flour, et toi, saint Saturnin?*

Mais, au fait, qui est, au juste, ce saint Saturnin qui sert de patron à l'un de nos plus pittoresques villages et à sa charmante église? La Légende dorée *mentionne trois bienheureux de ce nom. Un d'entre eux était le frère d'un personnage qui saint Satyre s'appelait. — Hé! Hé! — Il avait pour amie une noble dame nommée Perpétue. — Hu! Hu! — Je serais bien étonné, si ce saint-là — ah! ah! — n'était pas particulièrement cher à nos candidats cléricaux. — Oh! Oh! — C'est toujours la même histoire : senteurs de sacristie, parfums de Rome,* odor di femina. »

— « Tu ne voudrais pas que je relève de pareilles niaiseries? » répondit Savignan, et il rendit le journal à Lartigue, en haussant les épaules.

— « Certes non, » dit le vicaire. « Mais, pour être grossière, l'allusion n'est que plus évidente. Elmire, Mlle de Sottenville, Perpétue, c'est Mme Calvières. Tartufe et Clitandre, c'est toi. Orgon et George Dandin, c'est Calvières. Quant à ce nom de saint Saturnin souligné ainsi, Calvières, lui, ne s'y trompera pas. Il est venu me raconter lui-même que tu as connu son beau-frère Guy, celui qui est mort à Madagascar, et sa femme, quand elle était Mlle de Soléac, à Saint-Saturnin. »

— « En effet. Où veux-tu en venir? »

— « A te poser une question, Louis, à te la poser avec tout mon cœur d'ami, tout mon cœur

de prêtre... Louis, cette jeune fille que tu as aimée autrefois, à qui tu étais fiancé, qui t'a trahi, pour qui tu as voulu mourir, dis-moi que ce n'était pas Mlle de Soléac. »

— « Il avait été convenu entre nous, Vincent, que tu ne ferais jamais allusion à cette histoire. J'avais ta promesse. Jusqu'ici, tu l'avais tenue. Je te la rappelle. Changeons de sujet de conversation. »

— « Du moment que tu ne dis pas non, c'est elle, » insista Lartigue. « Je m'étais fait montrer son portrait et j'avais tout redouté !... »

— « Changeons de sujet de conversation, » répéta Savignan.

— « Ma conscience ne me le permet pas, » répliqua le prêtre. « Louis, pense donc que l'initiateur de cette candidature, c'est moi, que j'en ai, le premier, parlé à Calvières, que je suis venu te chercher !... Si j'avais pu croire, un seul instant, que c'était te remettre en face d'une femme qui t'a été si funeste, t'exposer au danger de l'aimer encore, quand elle n'est pas libre !... Mais non, ce n'est pas possible. Si c'était elle, tu n'aurais jamais accepté, toi, un bon chrétien, de courir au-devant d'une telle tentation. Dis-moi que ce n'est pas elle, dis-le-moi, Louis ! Mais, tu ne me répondras pas, » — continua-t-il avec désespoir, et suppliant : — « Si ce n'est pas elle, pardonne-moi une intervention qui te prouve

combien je t'aime, et pas seulement pour cette vie qui passe si vite, mais pour l'autre, pour celle qui ne passe pas!... Si c'est elle, prends mon conseil. Fuis cette femme. Je te connais, Louis. Je t'ai vu dans ton ménage. Comprends donc que je t'ai accompagné par l'âme dans toute ta vie. Tu n'as jamais cessé de l'aimer. Si tu te remets dans son atmosphère, si tu la revois dans l'intimité, et, comme candidat, comme député, tu devras la revoir, tu succomberas. Et moi, si je devais assister à ta chute, avec l'idée que j'en suis la cause, je ne m'en consolerais pas! » — Et s'exaltant : — « C'est elle, c'est elle. Sans quoi, je n'aurais pas eu cette inspiration, sitôt cet article, de venir à Paris pour te parler. Je ne suis venu que pour cela. L'autre chose n'est qu'un prétexte. Ces irrésistibles mouvements émanent de Dieu, vois-tu. C'est lui qui t'avertit par ma voix. C'est un appel. Sa miséricorde devance ta faute pour l'empêcher. C'est une grâce, une grande grâce, et il faut avoir peur de ne pas répondre à la grâce. »

Savignan écoutait son ami, avec le trouble d'un homme qui en entend un autre lui parler sa propre pensée. La divination de Lartigue le touchait, comme la preuve d'une affection bien profonde. En même temps, cet ardent appel aux portions mystiques de sa sensibilité achevait de les réveiller. La vague d'émotion montait en lui,

si forte qu'il ne put pas la contenir, et, prenant les mains de Lartigue :

— « Hé bien! oui, » dit-il, cette femme que j'ai tant aimée, jeune fille, c'est Mme Calvières. »

Il s'arrêta. L'honneur lui défendait d'en dire davantage. Il eut une autre émotion, de honte celle-là : aucun soupçon n'effleurait même ce généreux esprit sur la nature vraie des rapports actuels de son ami avec Geneviève.

— « Mon pauvre Louis, » répondit le prêtre simplement, « j'aurais dû me rendre compte, quand je t'ai parlé de cette candidature et que tu as tant hésité... Je n'ai rien compris, alors, rien, rien! Ah! comme tu as dû souffrir! J'en suis la cause. Et maintenant, ce secret de ta jeunesse, deviné par des bandits comme Fayot! Je m'explique tout : il aura rencontré quelqu'un qui lui aura dit que tu avais habité Saint-Saturnin. Il y sera allé. Il aura fait causer de vieilles gens. Il ne faut pas lui en vouloir. Il te sauve peut-être, je ne dis pas de la chute, tu ne serais pas tombé, mais d'une affreuse épreuve. Cette femme aurait essayé de te reprendre. Elle a recommencé d'être coquette avec toi, comme autrefois, j'en suis sûr... »

— « Tu me fais mal, Vincent, » interrompit Savignan. « Parle-moi de moi. Ne me parle pas d'elle. »

— « Comme tu l'aimes encore! » dit Lartigue.

Et solennel, impérieux comme un médecin qui commande, parce qu'il est le secours dressé au chevet d'un malade :

— « Louis, il faut renoncer, tout de suite, à cette candidature. Ça, c'est le premier devoir, pour couper court aux relations. Je vais prévenir dom Bayle. Il approuvera. Il avait tout prévu. Et si elle cherche à t'attirer chez elle, quand même, et que tu te sentes tenté, pars. Va très loin. Qu'elle ne puisse plus te poursuivre. Emmène ton fils. Quand ce ne serait qu'à cause de lui, tu dois ne pas permettre que cette personne entre dans sa vie. Tu m'as dit souvent que tu tremblais pour sa foi, que ton influence le préservait, seule, de l'hérésie?... Que quelqu'un lui envoie ce numéro de journal, qu'il en cherche la signification... Pense donc! S'il s'imaginait que tu caches un secret coupable, quelle autorité garderais-tu sur cette âme? »

— « Silence! Le voici, » fit Savignan.

Il avait reconnu le double coup de sonnette de Jacques. Presque aussitôt le jeune homme entrait dans la chambre.

— « Je vous quitte, » dit l'abbé, après qu'il eut échangé quelques banalités avec le nouveau venu. Quels arguments pouvait-il donner à son ami qui valussent cette présence? Il lui dit, à voix basse, comme l'autre le reconduisait dans l'antichambre :

— « Tu n'es plus candidat, c'est entendu ? »

— « Je ne le suis plus et tu peux annoncer ma résolution à dom Bayle. Mais ne nomme pas Mme Calvières. »

— « C'est lui qui me la nommera. Je te promets de l'arrêter net. Il restera ensuite à prévenir Calvières. Veux-tu que j'y aille aussi dès ce soir ? »

— « Nous réglerons ce point demain, » répondit Savignan. Sa voix était si altérée, son visage empreint d'une telle tristesse, que l'ami fidèle l'embrassa sans ajouter un mot, comme eût fait un frère. Cette cordiale et virile étreinte fut le réconfort inespéré dont le père avait besoin pour supporter le nouveau coup que son fils allait lui porter.

— « Je viens de chez l'abbé Fauchon, papa, » commença-t-il, Lartigue parti. « J'ai cru que je devais lui apprendre aussitôt le résultat de ta démarche auprès des Andrault. D'ailleurs, Mme Andrault avait vu sa fille, cet après-midi. Thérèse refuse de rentrer. Quand je suis arrivé rue de l'Aude, elle avait déjà prévenu son fiancé. »

— « Ne profane pas ce mot, » interrompit Savignan.

— « Je l'emploie avec intention, papa, et précisément parce que c'est un terme de respect. Après ce que nous a dit cet homme calomnié, à toi et à moi, je croyais que tu partageais mon sentiment. Je me suis donc trompé ?... » Puis

anxieux : « Je savais bien que tu ne me permettrais pas de faire ce qu'il m'a demandé? »

— « Mais quoi? » interrogea le père, non moins anxieux.

— « Hé bien! » reprit Jacques, avec un visible embarras, « devant l'attitude des Andrault et surtout devant le scandale provoqué par Dominique, — le silence des journaux l'atténuera sans l'empêcher, — l'abbé Fauchon a pris un parti. Dès ce soir, il fait des démarches pour bénéficier de l'article 169 du Code. C'est moi qui lui ai indiqué cette loi du 21 juin 1907. En voici le texte : *Le procureur de la République dans l'arrondissement duquel sera célébré le mariage peut dispenser, pour des causes graves, de la publication et de tout délai.* Par l'influence du député Crémieu-Dax, que l'abbé Chanut connaît beaucoup, Fauchon compte obtenir cette dispense. Il se mariera tout de suite. J'aurais voulu que tu l'entendisses me dire, et de quel accent : « On n'insultera plus Thérèse à » cause de moi... », il t'aurait ému, comme il m'a ému. »

— « Et il a profité de cette émotion pour te demander d'être son témoin? » questionna le père.

— « Oui, papa. »

— « Et cette proposition ne t'a pas révolté? Tu ne lui as pas dit non, là, sur place? »

— « Pourquoi, papa? »

— « Mais t'associer à une cérémonie pareille, c'est te mettre hors de l'Église. »

— « Et si c'est l'Église qui est hors de la vérité? » répondit Jacques.

— « C'est Fauchon et Chanut qui sont dans l'aberration, » repartit le père. « Rien que leur idée de s'adresser à un Crémieu-Dax le prouve. Celui-ci, d'ailleurs, a beau être *persona grata* dans les ministères, il n'obtiendra pas un pareil abus de pouvoir. Je connais bien cet article 169. Ce qu'il vise, c'est la régularisation *in extremis*. Dans le cas de Fauchon, où sont-elles, ces causes graves dont parle la loi? Mais, avec ces gens, tout est possible. S'ils autorisent ce mariage immédiat entre un prêtre apostat et une jeune fille abusée, je te demande, moi, que tu ne m'infliges pas cet atroce outrage de traîner mon nom à une cérémonie qui fera horreur à tous les catholiques. »

— « J'avais prévu ta réponse, papa, » dit Jacques, tristement et doucement. « Et je n'avais pas caché à Fauchon ma certitude de ton refus. Il a insisté pour que je te parle, et j'ai cru que je lui devais de te parler en effet. D'ailleurs, je n'ai jamais admis qu'il y eût, entre lui et moi, un secret, par rapport à toi, mon père. Ne lui en veuille pas de son offre et de son insistance. Il semblait si persuadé qu'après votre entretien de l'autre jour tu n'aurais plus d'objection

contre son mariage, de son point de vue... »

— « La voilà, l'aberration ! » interrompit Savignan. « Et la discipline de l'Église, qu'est-ce qu'il en fait?... Mais ce n'est pas le moment de discuter là-dessus. Je te remercie de ta confiance, mon Jacques. Tu as raison de tout me dire, surtout tes troubles de conscience. Je vois combien les sophismes de cet homme t'inquiètent. Je te délivrerai d'eux. Je vais écrire l'article sur *Hakeldama*. » — Il montra le volume rouge sur sa table. — « Je l'écrirai pour toi. Je suis si sûr qu'après ma réfutation, il ne restera pas une ombre sur ton esprit. Je vois trop clairement l'erreur pour que je n'arrive pas à te la montrer. »

— « Mon père, » dit Jacques après être resté silencieux quelques instants, » j'ai une autre chose à te demander, en mon nom cette fois. Paris, en ce moment, m'est très douloureux. Me trouverais-tu capricieux si je te priais de me laisser faire un petit voyage? Tu sais qu'il y a longtemps que je désire aller en Angleterre. Je voudrais visiter Oxford, Littlemore, Egboston, tous les endroits où a vécu Newman. Il me semble que ce pèlerinage me ferait du bien. »

— « Attends que j'aie fini mon article sur *Hakeldama*, » répondit Savignan, « c'est-à-dire cinq ou six jours. »

— « Tu m'accompagnerais? » dit le jeune homme, et une lueur illumina son visage si triste

d'abord. « Quelle joie ce serait!... Mais, que je suis égoïste! Et ton élection? »

— « Je ne me présente plus. Cette fois, c'est définitif. »

Il n'avait pas le cœur, devant la joie de son fils, de lui dire le vrai sens de sa phrase de tout à l'heure. Il n'avait jamais eu l'idée de voyager avec Jacques, il voulait simplement ne pas le laisser partir sans avoir discuté à fond avec lui son article en cours.

— « Mais c'est impossible! Pourquoi?... Je devine. A cause de moi. Tu as peur que ce voyage seul ne soit trop triste? Je t'assure que j'ai du courage. »

— « Je te donne ma parole d'honneur que tu n'es pour rien dans cette décision-là, » dit Savignan, toujours sans dissiper l'équivoque. « Je viens de causer longuement avec Lartigue. C'est lui, tu m'entends, c'est lui qui me conseille d'abandonner la partie. Elle se présente dans des conditions inacceptables. Je te les expliquerai. Tu n'es pour rien là dedans, je te répète. En revanche, tu vas être pour tout dans cet article. »

— Et, s'asseyant à son bureau, il préparait son papier et sa plume. — « J'ai encore une heure avant le dîner. Je le commence. Tu vas écrire à Fauchon. C'est si simple. J'ai refusé mon consentement. Voilà tout. Si cette lettre t'est trop pénible, attends à demain. S'il n'obtient pas la

dispense, tu te trouves tout dégagé. Et repose-toi sur ton grand ami, mon cher petit. Il ne te manquera jamais. »

— « Ah! papa, que tu es bon! » fit le jeune homme dans un élan. « Quand tu es là, que nous causons, c'est l'évidence, c'est la lumière. Quand je suis auprès de lui, c'est le doute, la révolte, une possession... »

— « Je t'en délivrerai, mon enfant. Va. Laisse-moi travailler pour toi. J'ai trop tardé. »

Le désir d'un pèlerinage aux demeures du saint Cardinal de l'*Apologia* n'était pas nouveau chez Jacques. Mais qu'il l'eût énoncé à nouveau, juste à cette minute, avait accru chez Savignan l'impression que des forces mystérieuses agissaient autour de lui, et qu'il en était à un tournant décisif de sa destinée. De même qu'au retour de la promenade au lac Pavin il avait trouvé sur sa table la lettre de son fils et le numéro du *Germe* pour l'arrêter sur le chemin du péché, il venait, depuis quelques heures, de subir coup sur coup tant d'invitations à le quitter, ce chemin coupable. Un des psychologues, chers à la génération dont était Jacques Savignan, a parlé de ces moments où l'homme voit clairement que « son moi supérieur fait partie de quelque chose de plus grand que lui, mais de même nature, quelque chose qui agit dans l'univers en dehors de lui, qui peut lui venir en aide. » Et William

James ajoute : « Comment refuser le nom de réalité à ce qui produit des effets au sein d'une autre réalité ? » Quand nous entrons ainsi en communication avec cette réalité supra-sensible, c'est par les portions les plus intimes de notre être et les plus inconscientes, par cet élément dernier de notre personnalité qui est en nous, inconnu de nous, et plus nous que nous-mêmes. De là le déconcertement inexprimable dont nous sommes saisis à ces moments-là. C'était celui de Savignan. Il venait d'entendre, il entendait cet appel dont avait parlé Lartigue, annonce d'un péril prochain, s'il ne se repentait pas. Mais, pour l'écouter, il eût fallu être seul à courir ce danger. Rompre avec Geneviève eût été possible à ce retour du lac Pavin, quand elle n'était pas sa maîtresse, et qu'aucun péril ne la menaçait. Mais à présent !...

— « A présent, » se dit-il enfin, « je n'ai qu'à essayer de désarmer Dieu en sauvant une âme. »

Quiconque l'aurait vu, sitôt cette parole prononcée, ranger son papier, tracer tout de suite le plan général de son essai, feuilleter de nouveau l'exemplaire de *Hakeldama* et crayonner des signes dans les marges, n'aurait jamais cru que cet ouvrier littéraire, si ordonné en apparence, si précis, était un visionnaire qui traversait une crise de terreur mystique, et il luttait contre elle en écrivant par remords des pages dont il s'était

dit à tant de reprises : « Si je les écris, je serai un hypocrite ! » Il ne se souciait plus de ce scrupule. Il venait de voir trop clairement que son fils était à l'extrême limite de sa crise, à lui, et il continuait à ne voir plus qu'un devoir : le redonner à l'Église, — qu'une chance de pardon pour lui-même : le sauvetage de la foi de son enfant. Ce tumulte de sentiments l'avait jeté dans un état d'exaltation fiévreuse et lucide qui dura toute la nuit. Il eut l'énergie de la passer à sa table. Il avait dîné très légèrement, comme jadis quand il méditait quelque grand travail, pris du café très fort, et il écrivait. Par une sorte de transfert moral, l'émotion secrète dont il était bouleversé passait sur son papier. Il instituait une discussion d'idées avec la chaleur dont le brûlait une aventure toute personnelle et sentimentale. Il ne se rendait pas compte lui-même de l'ardeur dont il chargeait ces pages. Il se fuyait en elles, car, à travers tout cela, il sentait cruellement la morsure de sa conscience. Mais dans cette fuite il emportait toute sa flamme. Il se décida, vers cinq heures du matin, à interrompre ce forcené labeur et à se mettre au lit. Cet article devant lequel il reculait, depuis tant de jours, était à moitié fait. Il s'endormit de fatigue et d'épuisement, pour se réveiller dans une détresse qu'une lettre de Geneviève, envoyée dès la première heure, porta soudain à son comble.

Elle tenait sa promesse de lui écrire. Il la vit donnant cette enveloppe à un domestique pour qu'il la jetât aussitôt à la poste, et profitant sans doute de l'absence de son mari. De nouveau il eut l'évidence du danger! Geneviève lui parlait de ce mari. Calvières avait demandé, comme en passant, si elle n'avait reçu aucune visite de Savignan. » Je suis étonné, avait-il dit, qu'il ne soit pas déjà venu aux nouvelles. Je lui avais annoncé que je rentrais à Paris dans les huit jours. » Ces propos témoignaient que le perfide entrefilet de Fayot travaillait cet esprit d'homme d'affaires, si naturellement défiant. La maîtresse insistait pour que son amant parût à l'hôtel du Cours-la-Reine, dès ce lundi, après le déjeuner. « Et puis, » ajoutait-elle, « je te verrai. » Ce tendre tutoiement fut comme un baiser mis sur le cœur du malheureux, attendri jusqu'aux larmes par cette lettre. Il se remit au travail, pour tromper de nouveau les heures. La verve n'y était plus. A peine ajouta-t-il une page, entre son réveil et le déjeuner de midi, aux dix-huit feuillets noircis durant la veillée passionnée de la nuit. Il est vrai qu'il fut interrompu dans sa besogne par la visite de Lartigue, mais seulement quelques instants.

— « J'ai annoncé à dom Bayle ton désistement, » lui dit le vicaire. « Tranquillise-toi. Je n'ai rien répété de ta confidence. D'ailleurs nous avons si peu causé. Il attendait plusieurs per-

sonnes. Il repart, mais ce soir seulement, pour trois jours. Je suis allé droit au fait. Avec lui, c'est le mieux. « Mon Père, il faut que nous cher-
» chions un autre candidat. Pour des raisons que
» je ne peux pas vous expliquer, Savignan re-
» nonce à se présenter. Peut-être même va-t-il
» devoir quitter Paris. Il obéit à un scrupule qui
» intéresse sa vie religieuse et celle de son fils. »
Le Père m'a regardé comme il regarde. Il a simplement répondu : « C'est bien. » Pas un mot de plus. Et sais-tu qui je lui ai suggéré, pour te remplacer? Calvières. Oui, Calvières lui-même. « Qu'est-ce que nous voulons? » ai-je encore dit au Père. « Un député de plus pour défendre la
» liberté de l'enseignement et la reprise des re-
» lations avec Rome. Il acceptait ces conditions,
» quand il s'agissait d'un autre. Pourquoi les
» repousserait-il, quand il s'agit de lui-même? »
Dom Bayle n'a pas répondu non. Il a demandé le temps de la réflexion. Et toi, as-tu écrit à Calvières? »

— « Pas encore. Je me propos d'aller causer avec lui aujourd'hui même. »

— « Écris plutôt, » insista Lartigue. « Louis, il faut écrire et ne pas y aller. »

Il avait mis, dans cet « il faut » , un accent plus impératif encore que celui de la veille. Ces roideurs d'autorité sont un pli de métier chez les prêtres. C'est l'habitude du confessionnal et de

ses dictatures. Mais Savignan n'était déjà plus dans le trouble mystique de la veille. Cette main-mise sur lui irrita ses nerfs trop tendus, et il répondit sèchement :

— « C'est moi que ça regarde, et je suis seul juge du procédé à employer. » — Puis, répétant lui-même les formules de son interlocuteur, sur un ton d'indépendance froissée : — « Ce qu'il faut, c'est que ma résolution de désistement n'ait pas de contre-coup sur la tranquillité, dans son intérieur, de quelqu'un que j'ai le devoir de ménager. Tu oublies que Calvières a lu certainement cet article de Fayot. Que j'aie l'air de l'éviter maintenant, il peut en conclure que sa femme a quelque chose à se reprocher dans son attitude avec moi, et je dois empêcher cela. »

— « Tu feras comme tu veux, » dit Lartigue, sans appuyer davantage.

Il n'osait plus. Une autre habitude, celle de toujours s'incliner devant la supériorité de son ami, le reprenait et le paralysait. Il continua :

— « Dom Bayle demande que tu le préviennes, lui-même, sitôt Calvières averti. Tu sais l'adresse du Père? Rue du Bac, presque à l'angle de la rue de Babylone, tout contre les Missions Étrangères. »

Et, après une visible hésitation :

— « J'ai rencontré ton fils tout à l'heure. Il m'a dit qu'il allait faire un voyage en Angleterre

et que tu parlais de l'accompagner. Sois sûr que c'est encore là une inspiration d'En-Haut, mon cher Louis. »

— « Rien n'est décidé, » répondit Savignan évasivement. « A l'heure présente, je suis tout entier à mon article sur *Hakeldama*... » Il montrait les feuilles éparses sur sa table.

— « Tu fais cet article? » s'écria Lartigue. « Le Père ne l'espérait plus, et il y tient tant! Qu'il va être heureux!... Il est avancé? »

— « Il paraîtra dans le numéro de samedi, » répondit Savignan. « Ils l'auront, au *Germe*, jeudi soir. Mais je n'ai pas de temps à perdre. »

— « Je te reverrai encore, » fit Lartigue, en se levant. « Je retoucherai barre à Paris à la fin de la semaine. Je profite de mon congé pour pousser jusqu'à Poitiers. Je travaille à un petit mémoire sur les rapports de l'école Romane Poitevine avec notre école Romane d'Auvergne. Je veux revoir de près Notre-Dame-la-Grande — qu'elle est belle! — et, dans le département, la curieuse église de Saint-Savin, commencée en 1023. Dans mon opinion, le sanctuaire Poitevin, à déambulatoire étroit, avec absidioles rayonnantes en nombre impair, dérive du nôtre. Je crois en avoir trouvé une démonstration indiscutable... »

Pour une fois, ce bavardage technique n'était pas absolument sincère. Le prêtre archéologue

s'en servait pour masquer son émotion persistante, et, l'interrompant :

— « Ne m'en veuille pas, Louis, si je t'ai brusqué tout à l'heure. Je sais bien que tu ne tomberas jamais. Je voudrais seulement que tu t'épargnes une épreuve morale très douloureuse et que, dans ce but, tu évites des rencontres inutiles. »

Le fidèle Lartigue partit sur ces mots dont la sollicitude crispa son ami davantage au lieu de l'attendrir. Lorsque le cœur est si malade, toute parole qui touche à la place intime, même et surtout pour l'adoucir, l'aigrit, l'envenime. Cet état de susceptibilité sèche et tendue s'aggrava encore, durant le temps qui sépara cette visite du vicaire et celle que Savignan devait faire, à l'hôtel du Cours-la-Reine. Quand sa main posa sur le timbre à la porte de l'hôtel, il en était à souhaiter de n'être pas reçu, — comme un enfant! — Il retrouva son courage, à la réponse faite par le concierge que Monsieur était là. Il ne pouvait plus reculer. « C'est ma dernière conversation avec cet homme, » se disait-il, redevenu calme. « Tâchons de la mener de manière à éviter à Geneviève tout ennui. N'étant plus candidat, je n'aurai plus à revenir. Je ne la reverrai plus que là-bas. » L'appartement caché de la rue Cuvier se peignait dans sa pensée, et la modeste

entrée de la maison, tandis qu'il montait, accompagné par le valet de pied, les marches du somptueux escalier de marbre dans le style du temps de Louis XIV. Ces deux images symbolisaient la double vie de sa maîtresse, aussi contrastée dans le décor naturel que pouvait l'être la sienne dans les données morales. Il fut introduit, comme la première fois, dans le petit salon. Geneviève s'y trouvait de nouveau, mais seule.

— « Monsieur est dans son bureau avec le chauffeur, » dit-elle au domestique. « Prévenez-le que M. Savignan est ici. »

Cet homme à peine sorti de la chambre, l'audacieuse créature marcha droit à son amant, le saisit dans ses bras. Elle le serra contre elle avec une force extraordinaire, et l'embrassa passionnément.

— « On ne te prendra pas à moi, » dit-elle; « je ne le permettrai pas. »

Puis se dégageant ·

— « Il faut nous défendre. »

Et, à voix basse, rapide, précise, décidée :

— « Il ne sait rien, tu m'entends? rien, rien. Il voudra te parler seul. Je vous laisserai, de manière à lui prouver que je n'ai pas peur. Chacun de ses mots sera un piège, rappelle-toi. »

Et très haut :

— « Mais asseyez-vous, monsieur Savignan. »

Elle l'invitait du geste à se mettre sur un fau-

teuil, en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée. Avec la finesse d'ouïe d'une femme qui connaît les moindres bruits de sa maison, elle reconnaissait le pas de son mari dans la pièce voisine. Son doigt levé montra la porte pour indiquer qu'il était là et qu'il écoutait. et. d'une voix qui ne tremblait pas :

— « J'espère que vous n'avez pas été souffrant, tous ces jours-ci, où je comptais un peu vous voir... »

— « Ah! Ah! vous venez aux nouvelles, monsieur le candidat? »

C'était Calvières qui entrait dans la chambre.

— « Il était temps! Je commençais à croire que vous nous claquiez de nouveau dans la main. »

Quelle occasion pour Savignan de prononcer la parole libératrice! Comment l'articuler avec une bouche que le baiser de Geneviève brûlait encore, et sous le regard de ses yeux profonds, alors qu'il ne l'avait pas avertie et qu'elle pouvait prendre son renoncement pour un premier effort vers la rupture? Ce fut elle qui répondit pour lui :

— « Justement, je reprochais à M. Savignan de m'avoir tant négligée, pendant votre absence. Mais, » ajouta-t-elle en se levant, « les hommes de sa valeur ont mieux à faire que des

visites. Moi, dont c'est la principale occupation, vous m'excuserez, monsieur Savignan, si je vous quitte. M. Calvières a de bonnes nouvelles à vous donner, et j'en suis heureuse. »

Elle s'en alla, sur une simple inclinaison de tête, sans tendre la main à son amant que l'antithèse entre cette réserve et la caresse de tout à l'heure aurait accablé de honte, si une autre antithèse n'eût grandi en lui la sensatien du danger. Calvières lui parlait avec une cordialité qui démentait trop les renseignements reçus. Elle était donc jouée.

— « Oui, les nouvelles sont bonnes, très bonnes. Trapenard est parfait. Ah! vous avez là un ami... Gibert aussi est très chaud. Vous vous rappelez? L'instituteur... Et Galoche, le vétérinaire?... Fumat est un peu froid; c'est un jaloux. Il marche quand même... Vous savez, le maître d'école et les deux rebouteurs, celui des bêtes et celui des gens, c'est quelque chose dans un pays... Je suis moins content de Vayssier, mais je l'ai à l'œil... Voyons, quand retournez-vous en Auvergne? »

C'était une seconde occasion de parler. Savignan ne la saisit pas plus que la première. Le débat sur les motifs de son désistement lui parut trop périlleux à soutenir avec cet homme dont les prunelles aiguës et la visible tension révélaient qu'il était à l'affût. L'imprudent répondit

donc, s'engageant davantage, après qu'il était venu pour s'affranchir :

— « Ça dépend beaucoup de mes travaux, et de vos conseils. »

— « Mon conseil est de partir au plus vite. *Carpe horam*, c'est ma devise, et aussi : *Age quod agis*. Des travaux, à la veille d'une élection! Quels travaux? »

— « Mais, plusieurs, notamment une étude sur le livre de cet abbé Fauchon dont nous avons parlé : *Hakeldama*. »

— « *Hakeldama?* » répéta Calvières, en éclatant de rire. « Voilà ce dont vous vous occupez en ce moment? Enfin, si ce sport vous amuse!... »

Puis, cessant de plaisanter et changeant de ton :

— « Maintenant, je voudrais aborder un point très délicat. Mais entre gens qui s'estiment, la véritable délicatesse est l'absolue franchise. Vous avez vu certainement l'abominable entrefilet que Laverdy et Fayot ont fait passer dans leur journal? Je l'avais joint, le Fayot, dès mon arrivée à Clermont. Et je lui avais lu dans la main tout de suite. Ce garçon est encore plus haineux que vénal. C'est laid. C'est pauvre. Quand ça pense à quelqu'un comme moi, comme vous, le fiel lui crève. Enfin, vous avez vu l'entrefilet? »

Où était le piège et que fallait-il répondre? D'instinct, Savignan choisit l'attitude la plus simple.

— « Oui, » dit-il, « je l'ai vu. »

— « Vous êtes abonné au journal? »

— « Non, » fit Savignan.

— « Ils vous l'ont envoyé, » dit Calvières, « naturellement, avec leur ordure encadrée au crayon rouge ou bleu. Je connais ça. » — Et, trahissant, malgré lui, sa colère intérieure : — « Ah! les bandits! »

— « Je vous avoue, » dit Savignan, d'autant plus froid qu'il voyait son interlocuteur plus irrité, « que je n'ai pas attaché la moindre importance à cette sottise. »

— « Vous avez eu tort, » répondit Calvières vivement. « Ce n'est qu'un début, si nous ne coupons pas court à cette infâme campagne, et tout de suite, vous ou moi, par l'envoi à M. Fayot d'une paire d'amis. Catholique pratiquant comme vous êtes, c'est difficile. Si je vous ai bien jugé, vous êtes de ceux qui ne transigent pas avec leurs principes. »

L'amant de Geneviève se sentit rougir sous un éloge, dont il ne devinait pas s'il était sincère, ou bien un coup de sonde jeté dans sa conscience.

— « Quelles que soient mes convictions, monsieur Calvières, je ne crois pas que je laisserais passer certains outrages sans les relever... Mais de telles vilenies ne méritent vraiment que le dédain. »

— « Pour vous, peut-être, » dit Calvières.

« Moi, je suis le mari. Vous voudriez marcher que je vous crierais : « Halte-là ! Moi, d'abord. » L'entrefilet date de trois jours. Si je n'ai pas agi sur l'heure, c'est que je pensais un peu à vous demander d'être mon témoin. J'appréhendais vos scrupules religieux. Vous venez de me dire qu'ils ne vous arrêteraient pas dans certaines circonstances. En voici une, ou jamais. Oui. En vous prenant pour témoin, je prouve à ces gens-là et au public ma complète confiance dans votre honneur. En acceptant, vous leur prouvez, vous, que vous méritez cette confiance. A moins d'être un scélérat, on ne sert pas de témoin à un mari dont on courtise la femme, dans un duel qu'il a pour cette femme. »

Calvières regardait son homme avec ses yeux durs et scrutateurs, en articulant ces phrases. Chacune était un étau qui serrait, serrait davantage. Il avait trouvé le seul moyen de parler de cet article, sans en discuter le fond — c'eût été ignoble — et de manière à forcer pourtant Savignan à en parler lui-même. Avait-il réellement le projet de venger sur le terrain une si misérable attaque ? Ou bien sa jalousie déjà éveillée trouvait-elle un assouvissement à supplicier quelqu'un qui, tout jeune, pouvait s'être occupé de sa femme ? Il n'avait certainement pas deviné la vérité complète. Sans quoi, il n'eût pas eu cette liberté d'allures. Que voulait-il ? Que cherchait-

il? Savignan se crut très adroit en répondant :

— « Je vous servirai de témoin quand vous voudrez, monsieur Calvières. Seulement consultez. Je serais bien étonné si des personnes désintéressées ne vous conseillaient pas d'attendre au moins qu'une nouvelle attaque se produise. Et, » ajouta-t-il, « elle ne se produira pas. »

Il pensait à sa propre résolution de renoncement. Il mit, dans ces derniers mots, un tel accent d'affirmation, que Calvières s'étonna. Une question lui vint aux lèvres : « Vous savez donc autre chose? » Il ne la prononça point. Son épreuve avait réussi. Que Savignan acceptât son offre prouvait une volonté d'endormir ses soupçons. Il en savait assez pour aujourd'hui : l'entrefilet de Fayot n'était pas entièrement faux. Sans quoi le catholique eût décliné une offre trop peu justifiée. Il interprétait ainsi la réponse de son interlocuteur, qui s'était cru habile. Et, cessant de jouer au plus fin, afin de ne pas avertir davantage une attention qu'il voyait déjà éveillée, il recommença de parler des grands électeurs auvergnats. Il mentionnait les autres, maintenant : cet ivrogne de Labécavinière, Courtadon l'épicier, Chamal le notaire, Prohet l'expert en bois. Il riait. Mais, si rusé fût-il, maintenant son rire sonnait faux. Visiblement, il jouait un rôle, et cette conversation se termina sur ces mots qui achevèrent d'inquiéter l'amant :

— « En cas de duel, je compte donc sur vous. Mais ce que vous m'avez dit me frappe. Je vais consulter. Peut-être l'abstention est-elle la sagesse, quoique je ne sois pas, moi, de ceux qui tendent l'autre joue, comme a fait cet abbé Fauchon, la semaine dernière, m'a-t-on raconté. »

Cette phrase-ci était un signe de l'intérêt provoqué chez lui par tous les incidents où Savignan était mêlé, de près où de loin, un signe aussi que cette vie de demi-politicien touchait à bien des choses et à bien des gens. Ce scandale de l'*École libre des Sciences Religieuses,* il l'avait appris à l'un de ses cercles, composé de commerçants et d'industriels. Il fréquentait moins cette citadelle parisienne du radicalisme, depuis sa rupture avec Laverdy. Pourtant, dès son retour, il avait passé là, pour se rendre compte de l'effet produit dans ce milieu par l'article venimeux de Fayot. Le cercle recevait tous les journaux de province et ils étaient très lus. Il avait pu constater que, pour une fois, le coup n'avait pas porté. Aux aguets et allant de groupe en groupe, il avait entendu prononcer le nom de Fauchon et il s'était approché. Incapable de reconstituer ces détails, Savignan se disait, en quittant le Cours-la-Reine :

— « Que le monde est petit et comme tout se sait! Cette algarade de Dominique avant-hier, mon histoire de Saint-Saturnin, il y a vingt ans...

C'est un bonheur que j'aie lu cet article auparavant et que Geneviève m'ait mis en garde. » — Et sa réflexion se dévidant : — « Si pourtant il n'a pas rusé? S'il a réellement l'idée de ce duel?... Non... Il a rusé... Donc il est jaloux. En ne disant pas non à son offre d'être son témoin, je lui ai donné une preuve qu'il se trompait. Mon renoncement à la candidature sera une autre preuve. Si je lui écrivais pour lui annoncer la chose dès aujourd'hui?... Pas avant d'avoir causé avec Geneviève, vendredi. » Il se redit lentement ces trois syllabes : vendredi. Et une mortelle défaillance s'insinua dans son cœur. Il avait suffi qu'il revît cette femme, qu'il respirât son souffle, qu'il sentît sur sa bouche l'ardente douceur de son baiser pour que l'idée de la perdre lui fût intolérable, intolérable l'idée qu'elle courût un danger à cause de lui, intolérable que d'autres soupçonnassent le secret de cet amour, intolérable qu'il en eût parlé autrefois à Lartigue. Aussi frémit-il de contrariété à trouver, quand il rentra chez lui, la carte cornée de dom Bayle.

— « Vincent lui aura rapporté notre conversation, et il l'aura chargé de me surveiller, » pensa-t-il, et, tout haut, s'adressant à son concierge :

— « Si ce prêtre revient, vous direz que je n'y suis pas. Vous entendez? N'importe quel jour. Je ne veux plus le recevoir. »

Dans cette instinctive terreur de se rencontrer

face à face avec le Religieux, il y avait une lâcheté indigne de son caractère et dont il ne se fût pas estimé autrefois. Il n'en était plus à ces délicatesses, puisque, à peine rentré dans son cabinet, il reprit l'article contre *Hakeldama*, ce travail qui supposait, pour qu'il s'estimât de le faire, une purification, une simplification de sa vie, un accord entre ses actes et ses principes, et il venait d'aggraver son reniement de sa foi. N'avait-il pas accepté, au moins de bouche, l'offre de figurer dans un duel! Plus bourrelé, plus inquiet que jamais, il écrivit d'arrache-pied plusieurs pages. C'était de nouveau se fuir. Vers six heures, Jacques rentra. Il tenait à la main une lettre qu'il tendit à son père

— « C'est de l'abbé Fauchon, » lui dit-il. « Je suis heureux de ne pas lui avoir répondu encore. Chanut a vu Crémieu-Dax, le député de l'Ariège, et, avec lui, le procureur de la République. Tu avais raison. L'article 169 ne s'applique pas, dans l'espèce. Le mariage projeté n'a donc pas lieu, au moins pas tout de suite. Il ne s'agit plus pour moi d'y figurer comme témoin. Mais, lis la lettre de Fauchon. Tu verras qu'il vient de prendre une grave résolution. Il a décidé de ne pas attendre le mariage civil pour procéder au mariage religieux. Il considère que les calomnies auxquelles donne prétexte l'état de chose actuel lui font un devoir de régulariser sa situation vis-

à-vis de Thérèse. N'ayant qu'un moyen à sa disposition, il l'emploie. Ils se marieront demain à la *Catacombe*. C'est lui-même qui célébrera la messe. Chanut l'assistera. Le Père de Malaret est déjà reparti pour l'Angleterre. »

Savignan lut cette lettre où le prêtre annonçait cette extraordinaire nouvelle, dans le jargon à la fois agressif et onctueux, ésotérique et péremptoire dont ces hérésiarques ont le secret. Il ajoutait qu'après la messe, Mme Justin Fauchon recevrait quelques amis, rue de l'Aude.

— « Tu ne vas pas me demander de te permettre d'aller à cette réception, » dit le père, « ni à cette messe? »

— « Je ferai ce que tu désireras, papa. »

— « Je désire que tu suspendes tout rapport avec Fauchon, jusqu'à ce que tu aies lu mon article sur son livre. Je te l'ai dit, ce n'est qu'une discussion d'idées. J'espère avoir trouvé des arguments assez forts pour te convaincre. Je vois bien que tu gardes des doutes sur l'illégitimité de l'action que ce malheureux va commettre. »

— « Oui, papa, j'en garde. Mais je t'obéirai. Je ne répondrai même pas à cette lettre. Seulement, quand je t'aurai lu, si... »

Il hésitait.

— « Quand tu m'auras lu, nous discuterons, » interrompit Savignan, « et je suis sûr du résultat. »

En affirmant, avec cette énergie, sa confiance dans l'issue du débat engagé entre lui et Fauchon, sur le terrain de *Hakeldama*, pour l'arrachement définitif de son fils à l'erreur religieuse, Savignan se mentait à lui-même. Il essayait de se rendre du courage. Cette dernière conversation venait de tant l'inquiéter. Elle redoublait en lui l'impression qu'il subissait, depuis la veille, du châtiment imminent. Allait-il prendre cette forme? Ah! Plutôt l'autre, plutôt la vengeance de Calvières, si féroce dût-elle être, que cette épreuve-là : Jacques tombé définitivement sous l'influence du prêtre rebelle! Il en était si près! L'attrait d'un dévouement romanesque l'entraînait si visiblement vers ce foyer sacrilège, fondé sur sa douleur! Autrefois, avant ces tout derniers jours, aurait-il dit, aurait-il pensé cette phrase, ce « Seulement quand je t'aurai lu, si... » qui signifiait : « Si tu ne m'as pas convaincu... » Savignan se répétait : « Je le convaincrai. » S'il ne le convainquait pas, cependant? Où irait cet enfant, d'une générosité naïve et sans défense, sur un pareil chemin? Tout, plutôt que cela, tout! Et, l'action suivant la pensée, à peine son dîner fini, qu'il avait pris sans presque dire un mot à Jacques, il s'enferma pour travailler de nouveau, toute la nuit, avec la même frénésie que la veille. Ce qu'il fuyait maintenant dans ces pages fiévreusement noircies, ce n'était plus une

crainte vague, l'appréhension confuse d'un avertissement inécouté, c'était l'anxiété la plus précise, la terreur de la foi de son fils détruite, pis que détruite, pervertie. Il ne se disait plus qu'il n'avait pas le droit d'écrire les lignes que sa main traçait, de professer cette intransigeance d'idées. Il écrivait toujours, enflammé par cette volonté : arracher son enfant à Fauchon. Sa vie religieuse à lui était perdue, perdu son honneur intime, perdu peut-être son honneur public si les soupçons de Calvières aboutissaient à une certitude et à un scandale. Tout lui était indifférent en regard de ce but, où se ramassait à présent toute sa sensibilité catholique : il sauverait l'âme de Jacques. Et il écrivait. L'article était fini à l'aube. Après quelques heures données au repos, il se leva pour le recopier. Il employa la matinée et une partie de l'après-midi à cette besogne. Vers quatre heures, quand son fils rentra de l'École de droit, il put lui dire :

— « Voici l'essai sur *Hakeldama*. Lis-le, la plume à la main, pour que tes objections soient bien précises, et fais-les librement. Tu t'y engages, et à ne conserver par devers toi aucune arrière-pensée? »

— « Oui, papa, » repondit Jacques. « Tu m'as trop souvent dit qu'il faut aller au vrai avec toute son âme pour que je te cache rien de mes objections. »

Le jeune homme sortit sur ces mots, prononcés avec une solennité, qui n'était pas jouée, Savignan s'en rendit trop compte. Certes, l'amant de Geneviève avait connu, depuis ces dernières semaines, bien des émotions poignantes. Aucune n'avait égalé en intensité l'angoisse de cette attente : lui, accoudé à la table de son cabinet, Jacques à quelques pas, dans l'autre chambre, lisant ces pages. Qu'allait-il en penser? Le père ne se doutait pas de la passion dont il les avait chargées, ces pages, de leur éloquence, de leur force. Ce morceau, qui fit sensation dans la presse religieuse de l'époque, avait un peu de cette palpitation à la Pascal, de cette flamme qui vient du cœur et qui s'ignore. Ce fut une surprise pour le malheureux homme, à en défaillir, quand son fils reparut, les feuillets à la main, une lueur d'enthousiasme au visage, et se jetant dans les bras de Savignan :

— « Ah! papa! Tu m'as délivré! Quel article! Comme j'y vois clair, à présent!... C'est l'évidence même. Ta reprise des preuves thomistes de l'existence d'un Dieu personnel, comme elle est forte! Comme tu as bien montré, ce que je ne saisissais pas assez, que l'agnosticisme et l'immanentisme mènent au panthéisme et les conséquences! Et ton analyse de l'évolution, avec quelle lucidité tu as établi qu'elle se contredit elle-même et ramène tout à une permanence, qui

est la négation de la vie ! Et sur l'authenticité des Écritures, sur la vérité sacramentelle !... En te lisant, je ne comprenais plus comment les subtilités de *Hakeldama* m'ont tant troublé... Mais le chef-d'œuvre, c'est le passage contre le mariage des prêtres. Que je suis heureux de t'avoir obéi et de n'être pas allé, ce matin, à la *Catacombe !*... Je n'ai qu'une terreur, » ajouta-t-il, « c'est que la pauvre Thérèse ne lise cet article... »

Il s'arrêta. Il voyait la femme du prêtre apostat — elle l'était depuis quelques heures — subissant, comme lui, l'emprise de ces pages éloquentes et doutant de sa propre action. En épousant Fauchon comme elle avait fait, en vivant avec lui comme elle allait vivre, elle s'était engagée sur un de ces chemins qui n'admettent pas de retour. Que le doute traversât son esprit, un seul jour, une seule heure, ce serait le désespoir.

— « Elle ne lira pas l'article, » répondit Savignan. « Fauchon ne le lui montrera pas. Il s'arrangera pour que *le Germe* n'arrive pas rue de l'Aude. Quant à moi, mon enfant, » ajouta-t-il, avec une profondeur d'accent singulière, « tu me donnes, en ce moment, une des grandes joies de ma vie. Souviens-t'en toujours, *quoi qu'il arrive...* »

Et comme s'il avait peur de son propre attendrissement et des paroles qui lui échappaient :

— « Rends-moi un service. Il est cinq heures,

La librairie Goninfaure ferme à six. Tu vas sauter dans un taxi et porter l'article. Ils l'enverront à l'imprimerie dès ce soir. Cela me permettra d'avoir deux épreuves. »

Par quel mystérieux contre-coup cette scène redoubla-t-elle chez le père coupable l'impression de l'avertissement? Longtemps il regarda la porte par où son fils était sorti, et sa crise de remords mystique le reprenait, plus lancinante encore. Instinctivement, il avisa un exemplaire de la Bible qu'il gardait toujours à portée de la main, sur son bureau. Il l'ouvrit, et il tomba sur ce passage : « Ne va pas sur un chemin dégradé, et tu ne te heurteras pas aux pierres. » Cette phrase, telle qu'il s'en rencontre des milliers dans les Livres saints, lui apparut soudain comme chargée d'une signification redoutable. Il feuilleta le volume et se mit à rechercher les chapitres du second livre des Rois où il est parlé de l'adultère de David avec Bethsabée. Il les lut avec une terreur grandissante jusqu'au verset final : « Et Nathan dit à David : Jéhovah a pardonné ton péché ; tu ne mourras point. Mais parce que tu as fait, par cette action, mépriser Jéhovah par ses ennemis, le fils qui t'est né mourra. » Son émotion fut de nouveau si forte qu'il retrouva, pour une minute, le sursaut d'énergie qu'il avait eu à Soléac, avant l'empoisonnement de la volupté, et il se dit :

— « Je ne resterai pas dans cette faute. Je ferai ce voyage en Angleterre avec Jacques. Peut-être, avec l'absence, arriverai-je à me reprendre. »

Et comme pour se démontrer à lui-même que, cette fois, il ne faiblirait pas, il s'assit à sa table et il commença d'écrire une lettre à dom Bayle. Il s'excusait de ne pas lui rendre sa visite, étant sur son départ. Il confirmait son renoncement à la candidature, annoncé par Lartigue et demandait que le Père voulût bien communiquer la nouvelle à Calvières. Il sortit, afin de mettre lui-même cette lettre à la poste. Quand elle eut disparu dans la boîte, il ressentit un apaisement qui ne devait pas durer. Il n'était pas rentré chez lui que déjà l'image de Calvières écoutant dom Bayle, puis parlant à Geneviève, se dessinait devant son esprit. Que penserait-elle, et de ce renoncement dont il ne lui avait pas parlé et surtout de ce départ? Y discernerait-elle un premier effort pour rompre? Il était pourtant fait, ce premier effort, et déjà l'amant était dans la détresse! Son cœur battait bien fort, le lendemain, quand le billet quotidien de Geneviève lui arriva. Elle ne parlait de rien. Dom Bayle n'avait pas vu encore Calvières. Les épreuves à corriger de l'article sur *Hakeldama*, des courses à faire pour le voyage — s'il partait — aidèrent Savignan à passer ce mercredi. Le jeudi matin, après une nuit d'anxieuse insomnie, le courrier lui apporta

une autre lettre de sa maîtresse. Cette fois elle savait une des deux nouvelles, celle du retrait de la candidature. Dom Bayle avait sans doute cru devoir taire l'autre, par prudence. Geneviève approuvait son amant de sa détermination : « Je n'avais pas osé vous la conseiller, » disait-elle, « par crainte de nuire à votre avenir. Mais après la scène qui s'est passée, l'autre jour, et dont je devine l'affreuse amertume, comme je vous comprends, et comme je vous aime ! » Comme il l'aimait, lui aussi, et comme, de la sentir si délicate, si tendre, si confiante surtout, lui toucha le cœur ! Derechef la volonté de rupture avait disparu, par une magie émanée de cette fine et nerveuse écriture. Ces projets des amants, c'est le palais des *Mille et une Nuits*, qui surgit et qui s'efface, qui est là aujourd'hui et qui n'est plus là demain, et quand, le vendredi, à trois heures, Geneviève eut sonné à la porte de l'appartement de la rue Cuvier, l'homme qui vint lui ouvrir n'était plus que passion et qu'amour. C'était le moment où le numéro du *Germe* paraissait aux vitrines des librairies. Savignan n'y pensait pas plus que si le titre de l'article sur *Hakeldama* n'eût pas figuré sur la bande, avec son nom imprimé en gros caractères. Il n'avait qu'une idée, qu'un désir, dans son cœur et dans ses sens : avoir cette femme à lui, s'en enivrer. Cependant, la menace dont il avait senti l'approche à tant de reprises

depuis le commencement de cette semaine s'était déjà réalisée. Il n'eut pas plus tôt pris sa maîtresse dans ses bras qu'il vit qu'elle était toute contractée, toute frémissante. Il crut qu'elle savait maintenant ce projet de voyage.

— « Qu'as-tu, mon amour?... » lui demanda-t-il, certain de la rassurer, si c'était cela. Il avait renoncé à partir.

— « Des impressions, » dit-elle. « Pas autre chose. J'ai besoin que tu me répondes en détail pour les dissiper... Pense donc, » ajouta-t-elle avec un sourire que sa voix et son regard démentaient, « je ne t'ai pas vu depuis que tu as causé avec mon mari. Répète-moi toute votre conversation. Chaque phrase, si tu peux, chaque mot. Tâche de te souvenir. C'est important. Tu sauras pourquoi. »

Tandis que Savignan racontait la pénible explication que lui avait imposée Calvières, l'extrême attention de Geneviève achevait de trahir l'inquiétude révélée par sa nervosité.

— « Tu as deviné juste, » conclut-elle. « Ce soi-disant projet de duel, c'était une épreuve. Il n'a pas pensé une seconde à se battre avec Fayot. Ce n'est pas qu'il manque de bravoure, mais il considère le duel comme un préjugé ridicule, et Fayot comme un méprisable drôle. Encore une fois, c'était une épreuve. Elle a réussi. C'était trop naturel. Il sait très bien qu'un homme qui

aime une femme met son honneur à sacrifier cet honneur à l'honneur de cette femme. Tu l'as fait. Tu devais le faire. Il en a conclu qu'il pouvait y avoir du vrai dans l'article... Ne te reproche rien. Tu aurais refusé de l'assister sur le terrain, qu'il aurait sans doute interprété ce refus dans le même sens que ton acceptation. Le soupçon est comme le feu. Tout lui sert d'aliment. Bref, depuis ces quatre jours, il n'a plus prononcé une seule fois ton nom, sauf pour m'apprendre la nouvelle de ton désistement, apportée par dom Bayle. Cette totale absence de commentaires dénonce le degré de sa préoccupation. Il y a deux hommes en lui, vrais tous deux : l'un le jovial, l'expansif, celui qui pense tout haut. Alors, c'est qu'il se sent en pleine confiance avec lui-même, avec la vie, qu'il joue sa partie à coup sûr, ou qu'il le croit. L'autre homme, c'est le réfléchi, le taciturne, le *chachouin,* comme on dit à Soléac, le paysan qui ne veut pas se laisser duper. Et ce sont des questions qui n'ont pas l'air de tenir ensemble et qui, toutes, conspirent à une enquête secrète. En ce moment, il cherche à reconstituer ma vie, la semaine dernière. Il me demande où j'ai dîné, tel jour, les visites que j'ai reçues et rendues, si je suis allée au théâtre, quels livres j'ai lus. Il s'est étonné que le chauffeur ait usé si peu d'essence. « — Vous n'avez donc pas pris « votre automobile? » m'a-t-il dit, « ou bien

« François serait-il devenu honnête homme? » Quand il prononce de ces phrases, on ne sait pas s'il gouaille ou s'il menace. Ce soir, j'en suis sûre, il saura que je suis allée au Bon Marché, et que j'ai envoyé mon valet de pied mettre des cartes, pendant ce temps-là. Je me suis arrangée pour faire, dans ce magasin, une grosse commande, absolument inutile. Elle justifiera cet alibi. Tout cela, d'ailleurs, n'est rien, mais voici qui est grave. »

Elle tendit son poignet à Savignan. D ordinaire, elle portait une gourmette d'où pendait un anneau fermé, avec de petites breloques : une monnaie ancienne, une bague qui avait appartenu au vieux Soléac, une de ces pierres de jade que les Anglais appellent *charms,* et aussi une minuscule clef de sûreté en or. Cette clef manquait. Savignan le remarqua tout de suite :

— « Tu avais la une clef, toujours, à ce bracelet. Tu ne l'as plus. C'est ça qui t'inquiète? »

— « Oui. Elle servait à ouvrir un coffret à secret où je mets tes lettres. »

— « Quand l'as-tu perdue? »

— « Je ne sais pas. Je l'avais encore hier. Je l'ai employée pour rouvrir ce coffret. Je ne quitte mon bracelet que pour mon bain ou ma toilette. Je dors avec. C'est tout à l'heure, dans le taxi qui m'amenait du Bon Marché, rue Cuvier, que j'ai

constaté cette disparition. Quoique le ressort de l'anneau soit bien solide, regarde : il peut s'être ouvert par hasard. Je peux l'avoir mal refermé et la clef être tombée. J'ai cherché partout dans le taxi, dans les coussins, sous le tapis. Rien. J'ai pu perdre la clef, si je l'ai perdue, dans mon automobile à moi, au Bon Marché, sur le trottoir, à la maison. Mais si je ne l'ai pas perdue? Oui. Si elle m'a été volée? Le coffret qu'elle ouvre a un secret : deux boutons qu'il faut d'abord mettre au point mort, puis tourner, un certain nombre de fois chacun, pour que la clef fonctionne. Ces combinaisons-là sont de celles qu'il est bien aisé de découvrir, pourvu qu'on ait un peu de temps. Pour celle-là, j'ai adopté un nombre très simple. Je suis née le 25 septembre. J'ai pris 2 comme premier chiffre, 5, comme second. Tu vois le procédé à suivre. Il est enfantin. On met le premier bouton à 1. On essaie les chiffres de 0 à 9 avec le second. On recommence en mettant le premier bouton à 2. On a les combinaisons 2 et 0, 2 et 1, 1 et 2, 2 et 3, 2 et 4, 2 et 5... et la clef tourne... »

— « Alors, » dit Savignan, « tu crois que ton mari?... »

— « Je ne crois rien, sinon que je n'ai plus ma clef et que tes lettres sont dans le coffret. »

— « Et le coffret lui-même, où est-il? »

— « Dans un des tiroirs de mon secrétaire. »

— « Et la clef de ce secrétaire? »

— « A mon trousseau ordinaire, celui que j'ai sur moi. Mais cette serrure-là, le premier ouvrier venu l'ouvrirait avec un crochet. Il suffit d'un tournevis pour la démonter. »

— « Et tu dis que tu ne peux avoir posé le bracelet que dans la salle de bains ou ton cabinet de toilette... »

— « Où personne n'entre que ma femme de chambre. Il se peut qu'elle ait volé la clef en vue d'un chantage. Alors ce ne serait qu'une question d'argent. Il se peut que mon mari ait voulu fouiller dans mes papiers. »

— « Il aurait acheté cette fille alors, et obtenu d'elle le vol de la clef? Il n'a pas fait cela! »

— « S'il se défie vraiment, il l'a fait. »

— « Dans ce cas, » dit Savignan, devenu tout pâle à son tour, « tu ne peux pas t'exposer à la brutalité de cet homme, à sa folie. Tu ne peux pas rentrer. »

— « Si, » répondit-elle, en dressant sa tête fièrement, « je rentrerai. Ah! mon ami, que tu viens de me faire du bien par ton geste! »

D'instinct, il l'avait prise dans ses bras, pour la protéger.

— « Je n'ai pas peur pour moi, vois-tu. Je le regarderai d'une certaine façon, et il ne me touchera pas. C'est pour toi que j'ai peur, com-

prends, peur d'un duel, quoique... » — et elle le serra dans ses bras à son tour, — « peur du scandale, à cause de ta réputation, à cause de ton fils. Ne pas rentrer, c'est le scandale certain. Après tout, il y a des chances pour que la clef ait été simplement perdue. Juliette, ma femme de chambre, me sert depuis dix ans. C'est une fille d'Orcival. Elle est âpre au gain, comme une Auvergnate. De là au chantage et à la trahison, il y a un abîme. D'ici à demain, je saurai à quoi m'en tenir, et je te préviendrai aussitôt. Maintenant, il faut que je m'en aille, pour vérifier si le coffret se trouve à la même place. Et puis la prudence le veut, pour toi autant que pour moi. Je t'ai fait déjà tant de mal!... »

Et comme il allait protester, elle lui mit la main sur la bouche :

— Dis-moi que tu m'aimes seulement, dis-le-moi. »

— « Si je t'aime? » répondit-il. « Ah! passonnément. »

— « Et que tu ne m'en veux pas d'avoir gardé tes lettres?... J'ai toujours su que c'était d'une imprudence folle... Ces lettres, c'était toi. Je n'ai pas pu. Si je retrouve la clef, elles seront détruites, aujourd'hui même, je te le jure. Mais dis que tu ne m'en veux pas? »

— « De tant m'aimer? Comment ferais-je? »

— « Et que tu ne m'aimes pas moins? » interrogea-t-elle.

— « Je ne t'ai jamais tant aimée, » répondit-il.

Et c'était vrai.

XIII

ALLIANCE DE HAINES

En interrogeant Savignan, Geneviève avait tremblé. Si souvent, depuis qu'elle s'était donnée, elle avait surpris dans le regard de son amant des profondeurs de tristesse, un arrière-plan de remords ! Et, pour une femme, le remords est toujours un peu le regret. Elle avait pressenti, deviné quelque chose de la tragédie muette qui se jouait dans le cœur du chrétien et du père. Mais cet élan vers elle, sans une hésitation, et avec cette spontanéité, dès la première menace du danger, c'était une preuve d'amour, si évidente qu'elle quitta l'appartement de la rue Cuvier, encore plus heureuse qu'inquiète. La joie de sentir cet homme à elle, enfin complètement, dominait tout. Avec la logique implacable des amoureuses, elle entrevoyait, dans ce danger, une chance inattendue que Savignan lui donnât toute sa vie. Elle ne se permettait pas de fixer sa pensée sur cette perspective. Pourtant elle en tressaillait d'espérance. Elle s'était tant promis

de respecter le pacte tacitement passé entre eux, et de lui laisser vivre son existence avouée à côté de son existence secrète, sans que celle-ci troublât celle-là ! Mais si une catastrophe survenait, dont elle ne fût pas responsable, et qui rendît impossible cette dualité? Si la destinée les contraignait à vivre ensemble pour toujours?... La nécessité d'agir, et aussitôt, l'aida un peu à repousser la redoutable tentation de cette criminelle chimère. A peine remontée dans son automobile, à la porte du Bon Marché, elle fouilla minutieusement les moindres recoins de la voiture, sans résultat. Rentrée à l'hôtel du Cours-la-Reine, elle explora de même les pièces traversées, depuis le matin, les sièges où elle s'était assise. Rien. Elle vérifia si le coffret se trouvait à sa place habituelle, dans le tiroir de gauche de son secrétaire. Il s'y trouvait. Elle le saisit et le secoua, épiant le bruit des papiers remués à l'intérieur. Rien encore. C'était une de ces boîtes en acier, comme il s'en fait aujourd'hui, hermétiquement closes sous leur secret, qui défient et l'incendie et le marteau. Elle prit enfin un parti décisif, celui de porter l'objet chez le fabricant, dans une rue très éloignée du faubourg Saint-Antoine, pour qu'un ouvrier spécialiste démontât la serrure. Cette opération faite, ses doutes cessèrent. Les lettres de Savignan n'étaient plus dans le coffret. On avait dérobé la petite clef d'or du bracelet pour

s'emparer de ces lettres. Qui et dans quel but? C'est ce qu'il fallait savoir, et d'abord prévenir Savignan. En quittant la boutique, la courageuse femme arrêta sa voiture au plus prochain bureau de télégraphe où elle écrivit une dépêche qu'elle déchira aussitôt, et elle repartit pour le Cours-la-Reine, en se disant, avec autant d'amour que d'énergie :

— « A quoi bon le tourmenter? Si c'est un chantage de Juliette, l'affaire sera vite réglée, et sans lui. Si c'est l'autre chose, il voudrait me défendre. Je me défendrai bien toute seule... »

Elle devait dîner dehors avec son mari. Entre cinq et sept heures, elle prit la précaution de vaquer à quelques visites, pour prouver au détenteur de la clef, quel qu'il fût, sa totale absence d'inquiétude. Revenue chez elle, vers sept heures, elle commença de s'habiller. Avant de passer dans son cabinet de toilette, elle posa ses petits bijoux : bagues, montre, bracelets, épingles, comme d'habitude, dans une coupe placée elle-même sur la cheminée de sa chambre à coucher. Quand elle revint pour en reprendre quelques-uns, elle vit que la clef d'or, si anxieusement cherchée cet après-midi, pendait de nouveau parmi les breloques de la gourmette. Personne n'était entré dans la pièce que la femme de chambre. Cette remise de la clef à son anneau avait une signification plus effrayante que le vol

lui-même. Il indiquait un plan réfléchi, un projet d'endormir la méfiance, peu compatible avec le chantage et son brutal « donnant donnant ». Geneviève se mit à observer la voleuse avec cette attention aiguë qui ne laisse échapper aucun signe. Julienne était une paysanne d'Orcival, élevée par les Sœurs de l'endroit. Venue au château comme petite lingère, son assiduité l'avait promue à la place qu'elle occupait maintenant. Elle était mince, assez jolie. Par une de ces inconscientes imitations des caméristes pour leurs maîtresses, elle avait quelquefois de faux airs de Mme Calvières, et des façons plus soulignées, plus délicates que ne le comportait sa position. A d'autres moments, le pli serré de sa bouche, le regard de ses yeux luisants et jaunes entre leurs paupières bridées, dénonçaient l'Auvergnate — comme Geneviève l'avait dit à Savignan — et cette cupidité réfléchie qui marque d'un trait essentiel cette forte race de gagne-petit. Deux expressions très différentes composaient cette physionomie : l'âpreté foncière et une gentillesse qui n'était pas tout à fait jouée. Ce soir-là, cette gentillesse manquait totalement. De petites maladresses de geste en coiffant sa maitresse, en agrafant sa robe, dénonçaient, chez cette fille, une extraordinaire agitation intérieure. Mme Calvières se dit : « Hésite-t-elle encore? ou bien a-t-elle déjà remis les lettres à mon mari? » C'est la

question qu'elle se posait, quelques instants plus tard, à côté de ce mari, dans l'automobile qui les emportait vers l'avenue du Bois-de-Boulogne, où ils devaient dîner chez Mme Moreau-Janville, la femme du célèbre directeur des *Forges et Chantiers de la Rochelle*. Plus d'une fois déjà, on s'en souvient, Geneviève avait eu la sensation que Calvières pouvait être le mari qui tue. Mais un trait distingue les natures vraiment braves : le danger les calme, et c'est avec un sang-froid absolu qu'elle étudiait le redoutable compagnon assis auprès d'elle, coude à coude. Il lui parlait de questions domestiques. Il projetait de congédier leur concierge, et il expliquait ses motifs d'une voix où elle devina un frémissement contenu. Elle observa, quand les cahots les rapprochaient, qu'il se retirait instinctivement, comme si le simple frôlement de sa personne lui faisait horreur. Il lui avait demandé, contre toutes ses habitudes, d'éteindre l'électricité sous le prétexte d'une fatigue de ses yeux, en réalité pour qu'elle ne cherchât pas son regard. Ces indices, associés à la disparition des lettres, emportaient une évidence qui ne fit qu'augmenter, durant le dîner et la soirée. Le hasard voulait qu'il y eût un rapport singulier entre le ménage Moreau-Janville et le ménage Calvières, puisque Moreau-Janville a, lui aussi, épousé, en secondes noces, une fille noble, Mlle de Teydes, et qu'il a traversé un

drame douloureux de trahison conjugale. (Voir *l'Envers du décor*). Ce drame, Calvières le connaissait, comme on connaît, à Paris, ces histoires-là, en bloc, mais sans détails précis. Mme Moreau-Janville avait eu pour amant un aventurier du nom de Calvignac, lequel avait abusé de cette intimité pour séduire et enlever la fille du premier lit. Les jeunes gens s'étaient mariés, mais les Moreau-Janville n'avaient aucune relation avec ce ménage, et, depuis lors, Mme Moreau-Janville, si libre et si hardie autrefois, tremblait visiblement de terreur devant son mari. Celui-ci avait donc tout su. Cet esclavage de la femme infidèle était sa vengeance. Calvières méditait-il d'en pratiquer une pareille? D'ordinaire, il causait peu avec Moreau-Janville, qui l'humiliait par sa seule existence. L'opulent maître de forges était bien un animal social du même type que le seigneur d'Aulnat, mais plus étoffé, plus large. Ce soir-là, ils ne se quittèrent pas, comme si Calvières eût éprouvé un soulagement à prendre, d'un homme outragé comme lui, une leçon d'orgueil, de rancune et de dureté. Par instants, sous ses doigts nerveux qui tiraillaient sa moustache, sa bouche se crispait dans une commissure féroce. Geneviève s'était assise de manière à suivre dans une glace ses moindres mouvements. Elle n'avait plus de doute maintenant. C'était pour le compte de son mari que Juliette Amblard

avait agi. Il détenait ses lettres. Qu'allait-il en faire?

Elle voulut cependant, pour n'agir elle-même qu'en toute sûreté, arracher d'abord l'aveu à la voleuse. Elle ne parla donc de rien à Calvières, quand ils se retrouvèrent dans la voiture, elle, toujours attentive et silencieuse, lui, bavard à présent et d'une gaieté menaçante. Ils se séparèrent dans le vestibule de l'hôtel. La volonté de ne rien donner au hasard était si ferme chez Geneviève, qu'une fois en tête à tête avec sa femme de chambre, elle ne l'interrogea pas tout de suite. Pendant que cette fille l'aidait à sa toilette de nuit, elle n'eut pour elle que des paroles de douceur, lui rappelant Orcival, ses parents, les longues années de son service, avec l'idée que le remords arracherait peut-être à la voleuse une confession spontanée. Mais non. Devant ce silence, elle se décida enfin à lui dire, en lui montrant le paquet des petites breloques pendues à son poignet :

— « Juliette, quand je suis sortie aujourd'hui, cette clef manquait. J'ai ôté mon bracelet, avant de m'habiller pour le dîner. Je l'avais posé là, dans cette coupe. Quand je l'ai repris, après avoir passé dans mon cabinet de toilette, la clef y était de nouveau. Vous êtes la seule personne entrée dans ma chambre. C'est donc vous qui avez remis la clef à l'anneau du bracelet. Pourquoi l'aviez-vous prise?... »

— « Madame, » balbutia la femme de chambre, « la clef était tombée sur le tapis. Je l'ai retrouvée. Je l'ai remise, en effet. Je n'ai pas pensé à en parler à Madame... »

Puis, tout d'un coup, et comme Geneviève la dévisageait fixement :

— « Je n'ai pas cru que Madame attachât cette importance à une clef. Madame n'a rien à cacher. »

Cette insolence était un aveu. Pour que Juliette parlât sur ce ton, elle si soumise d'ordinaire, il fallait qu'elle se sentît soutenue par une puissance qui lui permettait de braver sa maîtresse en face. Restait une dernière épreuve : le renvoi. Si l'Auvergnate l'acceptait sans se débattre, avec les profits de sa place, c'était le signe que Calvières avait mis le prix à la trahison. Geneviève n'en douta plus quand cette fille, avec une audace grandissante, eut pris les devants, et lui eut dit :

— « D'ailleurs si Madame n'a plus confiance en moi, je n'ai plus qu'à quitter le service de Madame, et le plus tôt sera le mieux. »

— « Très bien, » répondit Geneviève, simplement. « Vous avertirez la seconde femme de chambre. Elle s'occupera de moi, demain matin. Vous vous ferez régler par le maître d'hôtel. Je préfère ne jamais vous revoir. Allez ! »

Elle avait prononcé ces derniers mots d'un

accent, si triste à la fois et si dégoûté, que Juliette en demeura, un instant, saisie. Il s'établit, entre une femme de chambre et sa dame, comme elles disent, des relations singulières. L'involontaire imitation signalée tout à l'heure y joue son rôle. On se modèle toujours un peu, intérieurement, sur une personne dont on fait les gestes. Malgré l'envie de l'employé pour l'employeur, malgré les secrètes haines du pauvre pour le riche, et la corruption des gains illicites, cette influence produit une sorte d'attachement. Juliette avait trahi sa maîtresse pour de l'argent. Elle avait succombé à l'appât de la grosse somme offerte. A cette seconde, elle éprouva pourtant qu'elle l'aimait. Les larmes lui vinrent au bord des yeux, un cri de repentir au bord des lèvres. Et puis elle ne pleura pas, elle ne parla pas. Brusquement, quasi automatiquement, elle sortit. Elle emportait la robe décolletée, l'écharpe, le manteau, les bas, les souliers de satin, avec un frisson de remords. Cette défroque de la femme élégante, dont elle ne s'occuperait plus, la lui rendait trop présente. En montant les marches de l'escalier de service qui menait au troisième étage, elle se répétait, entre ses dents serrées, des phrases de révolte contre sa propre sensibilité :

— « Ah! ça, non, par exemple! C'était trop bête! Il faut que je prévienne Monsieur tout de

suite. Il pourrait croire que Madame sait tout par moi et annuler le chèque. »

Elle était dans la lingerie. Elle avisa, sur une table, du papier, de grossières enveloppes, une plume, de l'encre, et elle écrivit, d'une écriture et d'une orthographe qui ne rappelaient plus sa maîtresse : « *Juliette demande à Monsieur que Monsieur la reçoive tout de suite, rapport à la clef.* » Dix minutes plus tard, le valet de chambre, à qui elle avait confié ce laconique billet, l'introduisait dans le cabinet de travail de Calvières. Malgré ses cruelles préoccupations et le drame conjugal qui se préparait, le directeur des Sucreries d'Aulnat vérifiait les comptes reçus de l'usine. Il donnait des signatures dont le paraphe, comme griffé, portait la trace de sa fureur :

— « Vous avez parlé? » dit-il à Juliette, durement. « Vous savez nos conventions. Nous sommes vendredi. Le chèque de dix mille francs est daté d'un des jours de la semaine prochaine. Si vous avez parlé, je fais opposition. Vous ne touchez rien. »

— « Je n'ai pas parlé, monsieur, » répondit-elle. « Je viens seulement pour avertir Monsieur que Madame s'est aperçue de la disparition de la clef. »

Et, après avoir tout raconté la scène qui avait eu lieu entre elle et sa maîtresse :

— « Monsieur ne me retirera rien des dix

mille francs? Ce ne serait pas juste. Il n'y a pas de ma faute, là dedans. J'ai été honnête avec Monsieur. Quand Monsieur m'a fait demander avant-hier, et qu'il m'a eu questionnée sur mes économies, il m'a dit : « Il vous faudrait dix » mille francs pous vous marier et vous établir? » Je vous les donne si vous m'apportez la clef » que Mme Calvières porte à son bracelet, sous » la condition que vous me gardiez le secret le » plus absolu. » J'ai apporté la clef à Monsieur et j'ai gardé le secret. Monsieur n'a pas le droit de me retirer le chèque, surtout que je perds ma place à cause de lui... »

Il y avait déjà de la menace dans ce « Monsieur n'a pas le droit » . Toute l'attitude de la fille dénonçait la paysanne lentement pervertie par la domesticité d'une grande maison. Un ignoble marché proposé par son maître en avait fait soudain une scélérate. Calvières eut-il l'évidence qu'elle disait la vérité? Devant la bassesse d'un pareil débat, éprouva-t-il une nausée de sa propre action? Il arrêta d'un geste son interlocutrice :

— « Je ne retirerai pas le chèque, » dit-il. « J'y mets seulement une autre condition. Vous allez faire votre malle tout de suite. Dans une demi-heure, il y aura un taxi à la porte. Le concierge chargera votre bagage. Vous connaissez bien un hôtel meublé où aller?... Vous m'en ferez savoir le nom. Vous ne reviendrez pas ici.

Vous direz en bas que vous avez reçu de mauvaises nouvelles de votre famille et que vous quittez Paris par le premier train. L'express de Bourges part à minuit trente-cinq. Si l'on vous questionne, dites cette heure, et pas un mot sur le reste. »

— « Monsieur peut compter sur moi, » répondit la femme de chambre. « J'ai juré à Monsieur que je ne le vendrais pas. Et moi, quand c'est juré, c'est juré. »

— « Elle bavardera la semaine prochaine, » se dit Calvières, quand son avilissante complice eut passé la porte. « Mais, alors, ça m'arrangera... » Et, à haute voix :

— « Maintenant, rira bien qui rira le dernier, mademoiselle de Soléac. »

Si Geneviève avait entendu le mari outragé prononcer son aristocratique nom de jeune fille, elle en aurait frémi, malgré son courage, tant il passait de haine dans ce grommellement, et aussi de voir ces robustes mains velues de demi-ouvrier se crisper sur les lettres d'amour de Savignan, extraites d'un portefeuille qui ne devait plus le quitter. Il y en avait dix-sept, les unes, celles reçues en Auvergne, très longues, les autres, celles de Paris, plus courtes, quelques-unes de vingt lignes à peine. Toutes brûlaient du feu de la passion partagée qui rend la trahison plus odieuse. L'époux n'est pas seulement humilié

dans son honneur, bafoué dans son aveuglement. L'évidence des émotions qu'il n'a pas su éveiller atteint le mâle au vif de sa chair, par la plus insultante des comparaisons. Sans cesse, dans ces lettres, revenaient des allusions au roman vécu jadis par Savignan et Geneviève, parmi les paysages de Saint-Saturnin. Ces horizons, Calvières en connaissait trop bien les aspects : ils s'évoquaient devant sa mémoire et l'idylle des jeunes gens lui devenait si vivante! Cette révélation allait chercher dans son cœur des fibres profondes. Il se revoyait lui-même, à l'époque de ses fiançailles. Il se demandait jusqu'où était allée l'intimité des amoureux. Avait-il eu seulement sa femme vierge? Toute son existence conjugale lui apparaissait comme une duperie prolongée, depuis le premier jour jusqu'à l'instant où il avait enfin pris ces lettres. Il froissait leur papier avec une horreur où se mêlait le sauvage délice de la vengeance prochaine et sûre. Il en tenait l'instrument. A une minute, cette haine et cette soif de vengeance se firent si furieuses qu'il sortit de son cabinet de travail pour aller chez sa femme. A mi-chemin, il s'arrêta, et après une hésitation, il rentra chez lui :

— « Quelle nuit elle doit passer! » se disait-il. « C'est déjà un commencement. »

Il se trompait et il devait le constater, le lendemain, avec une colère encore accrue devant

l'énergie soudain déployée par Geneviève. Cette énergie pouvait paraître une bravade. Elle n'était qu'une logique. Les âmes très entières dans leurs sentiments éprouvent, dans les pires catastrophes, une impression de véritable délivrance. Affranchies du mensonge, elles vont vivre dans leur pleine vérité. La dissimulation pesait tant à ce cœur d'amoureuse, depuis que ces quelques jours de demi-indépendance lui avaient permis de goûter les joies complètes de la passion sans contrainte. Le geste de son amant, cet après-midi, devant la menace d'un danger possible, cette ardente étreinte de tendresse et de protection lui faisait encore chaud dans toutes ses veines. Il l'aimait donc absolument! Le saisissement causé par la certitude du vol des lettres n'avait pas prévalu en elle contre l'ivresse de cette certitude-là. Elle s'était raisonnée. Calvières n'avait pas tué tout de suite. Il ne tuerait pas. Ces exécutions conjugales ne se remettent point. Peut-être avait-il médité de surprendre un rendez-vous des deux amants? Son silence de ce soir s'expliquait ainsi. Mais quoi? Geneviève avertie, ce plan n'existait plus. Que pouvait-il faire? Un procès? Le connaissant ou croyant le connaître, elle se dit qu'à la réflexion, il reculerait devant un scandale qui serait la fable du Puy-de-Dôme. L'entrefilet de Fayot, si énigmatique, si peu intelligible aux lecteurs non informés, ne l'avait-il pas bouleversé?

Il préférerait, au procès, une séparation, sans tapage, d'autant plus qu'elle accepterait toutes ses exigences. Elle y était résolue. « Séparée!... » Elle s'était répété ce mot indéfiniment. Il lui entr'ouvrait la perspective d'une liberté où elle vivrait à côté de Savignan, sans qu'il eût à briser lui-même son intimité avec son fils. Quelques mois, et ce fils partirait pour le régiment. Quelques années, il s'établirait. Geneviève s'était vue, retirée dans un appartement de quelque quartier paisible de Paris. La petite fortune héritée de sa tante lui suffirait. Ah! qu'elle regrettait peu ce luxe qu'elle allait quitter, du moment qu'elle aurait à elle, tout à elle, le seul homme qu'elle eût jamais aimé. Son unique tristesse serait de lui avoir dérobé, par son manque de décision, tant de belles années de leur jeunesse. C'était vers cette lumière de bonheur soudain apparu qu'elle allait marcher, maintenant. Juliette Amblard ne l'avait pas quittée depuis une demi-heure que cet énergique esprit de femme construisait déjà un projet d'action, très net, très simple, mais aussi très décisif. Elle l'exécuta, dès le lendemain matin, après une nuit passée dans ce sommeil sans rêves, celui des veilles de duel et de bataille, où les organismes faits pour l'action retrempent leurs forces, comme par un don spécial de la nature. Elle prit son bain, à l'ordinaire, déjeuna, s'habilla, servie par la seconde femme de cham-

bre, que le brusque départ de sa camarade avertissait bien d'un drame. La curiosité si fortement éveillée de cette fille n'en surprit d'autre trace qu'un ordre inattendu, celui que l'on descendît les malles.

— « Madame part en voyage ? » demanda-t-elle.

— « Faites ce que je vous dis, » répondit simplement Geneviève. « Je vous donnerai la liste des objets à emballer. »

Elle eut le sang-froid de noter par écrit le détail du linge, des robes, des chaussures qu'elle emportait. Elle mit, dans son nécessaire, quelques bijoux personnels, quelques papiers. Elle téléphona même à un hôtel de la rue de Rivoli, pour s'assurer un appartement, et, à dix heures et demie, prête à partir, ses malles et ses sacs bouclés dans leurs housses, elle-même gantée, le chapeau sur la tête, elle sonna le maître d'hôtel pour lui dire :

— « Voulez-vous prier Monsieur de descendre ? J'ai à lui parler. »

Quand les deux époux furent en présence l'un de l'autre, un témoin qui eût ignoré la vérité de leur situation les aurait pris, lui, si visiblement nerveux, pour un mari coupable, elle, si calme, pour une femme sans reproche et qui accuse. Ce fut d'ailleurs par une accusation qu'elle commença :

— « J'ai renvoyé Juliette Amblard, » dit-elle, sans autre préambule. « Je suppose que vous le savez. »

— « Je le sais, » répondit-il.

— « Vous savez aussi pour quel motif? »

Et comme il se taisait, tirant et mâchonnant sa moustache, elle osa continuer :

— « Vous ne me répondez pas? Il n'y a pas de quoi être fier, en effet. Vous avez acheté une salariée, pour vous procurer malproprement des papiers, que vous pouviez prendre d'autorité. Je l'aurais compris. Mais cette ruse, mais des domestiques mêlés à nos affaires intimes, mais cette clef chipée, puis remise, mais ce silence après, pour me faire filer sans doute, si je n'avais rien deviné, pour mettre la police en campagne après l'office, hé bien! c'est bas, c'est abject, c'est répugnant. Vous pouviez vous conduire comme un maître. De par la loi, vous l'êtes. Vous vous êtes conduit comme un goujat... »

— « Et vous, comment vous êtes-vous conduite? » repartit Calvières, devenu très pâle, puis très rouge. « C'est donc propre, ça, mentir, trahir, traîner dans la boue le nom de quelqu'un dont vous et les vôtres avez été trop contents de trouver l'argent? Ce n'est pas abject, ça, pas répugnant?... Quand je vous ai épousée, il y a eu des gens pour me crier : « Gare! Les maris » pris pour leur fortune sont d'avance des maris

» trompés. » J'ai répondu : « Je ne le serai pas!
» Savez-vous pourquoi? Parce que Mlle de Soléac
» a une probité d'honnête homme. » Et, riant d'un rire implacable, outrageant et tragique dans son cynisme, il ajouta : — « Imbécile! Mlle de Soléac était une... »

Dans sa fureur, il proféra une ignoble injure. La femme coupable ne plia pas sous l'outrage. Son regard soutint celui de Calvières, et, riant, elle aussi, avec un égal mépris :

— « C'est vrai, » dit-elle, « j'ai manqué à l'honneur, mais c'est quand je vous ai épousé. C'est quand je me suis vendue. Ce jour-là, je me suis prostituée. Mon mariage n'a pas été un mariage. Ç'a été un abominable, un infâme marché... Ce jour-là, oui, j'ai tout mérité. Je me suis salie, avilie, souillée, et pas seulement moi, mais l'amour que je portais au cœur. Car j'aimais Savignan. Je n'ai jamais cessé de l'aimer, pas un jour, pas une heure, même quand je le trahissais lâchement. Mon véritable, mon unique mari, c'était lui, c'est lui... Je ne m'estime un peu que depuis l'heure où j'ai eu de nouveau le courage de mon sentiment. Ce qui me pesait, ce qui m'humiliait encore, c'était de ne pas avoir ouvertement ce courage, c'était de mentir. Vous me délivrez de cet esclavage et je suis presque tentée de vous en être reconnaissante. Pour la première fois depuis l'horrible pacte, je vous ai

parlé comme je vais vivre, dans la vérité. Ah! que c'est bon!... » Elle répéta, respirant l'air par ses narines frémissantes : — « Que c'est bon! »

— « Et moi aussi, » répondit Calvières, « je trouve que c'est bon, très bon d'en avoir fini avec le mensonge et la comédie. Je vous ai laissé parler, sans vous interrompre, pour bien savoir qui j'ai devant moi... Ah! vous aimez Savignan depuis toujours! Tant mieux. Vous avez cru me blesser, en me le disant en face? Malheureuse, mais c'est ma vengeance, cela! Plus vous l'aimez, cet homme, plus vous souffrirez de le voir perdu, déshonoré, méprisé, à cause de vous! Car il va l'être. Vous auriez pris comme amant n'importe qui, Laverdy, par exemple... — il vous a fait la cour et j'ai eu la bêtise d'en être jaloux! — oui, vous l'auriez pris, et on le saurait, la chose n'aurait aucune importance pour sa carrière. Il ne s'est jamais donné comme un catholique, lui, comme un dévot. Mais un Savignan, un monsieur qui écrit des livres bien pensants, un défenseur de l'Église, un professionnel de haute vertu? Et l'on apprend qu'il a pour maîtresse la femme du brave homme qui s'apprête à payer les frais de son élection!... »

Et comme Geneviève protestait d'un cri :

— « Ça n'est pas vrai, ça? » continua-t-il, d'une voix plus âpre. « Ça n'est pas vrai qu'il écrit des articles indignés contre un pauvre diable

de curé qui se marie bravement, publiquement, et, pendant ce temps-là, il se glisse, lui, sous un faux nom, vers un logis clandestin, pour s'y vautrer dans l'adultère? Ça n'est pas vrai qu'il est un Tartufe, un infâme Tartufe? Hé bien, cette infamie, on la saura. On la saura. Et, cela, l'hypocrisie, la tartuferie, chez nous, en France, ça ne se pardonne pas. Je vous en réponds, moi, que son histoire fera du bruit. Je m'en charge. Je veux un procès retentissant, où mon avocat lise ces lettres. »

Sa main frappa convulsivement la poche qui contenait son portefeuille.

— « Tous les journaux en publieront des extraits, de longs extraits. Qui donc alors pensera aux infortunes conjugales de M. Calvières? Personne. Il n'existera plus, M. Calvières. Ce qui existera, c'est la duplicité, c'est la fourberie de l'éminent historien du *Clergé de France*, du vertueux paroissien de Saint-Sulpice, convaincu d'avoir mis dedans tous ses lecteurs, tous ses amis, les Lartigue, les dom Bayle, Calvières avec, Calvières surtout. Qu'est-ce que ça prouvera? Rien, sinon que ces honnêtes gens n'ont pas pu croire à une pareille vilenie. Ce sont des dupes, soit. Mais lui, c'est un coquin... Vous parlez de police? C'est exact, j'ai rêvé cette vengeance au premier moment. C'est le motif pour lequel je ne vous ai pas mis tout de suite le nez

dans votre ordure. J'aurais voulu assister à cette scène : le commissaire surprenant ce monsieur avec vous dans un lit, et ce fait divers dans toutes les feuilles... Ah! vous l'aimez? Vous l'aimez? Soyez tranquille sur lui. Je ne vous le tuerai pas. Le sang lave la honte, et c'est sa honte qu'il me faut. Un duel, c'est bon pour un noble ou pour un jobard. Je ne suis pas un noble, moi, mais je ne suis plus un jobard. Je suis un homme pratique, — me l'avez-vous assez reproché! — et qui va s'offrir une vengeance pratique... Ces lettres seront publiées et votre amant déshonoré. Vous entendez : dés-ho-no-ré. Sa célébrité même fera son infamie. Je serai vengé de lui, et lui, il me vengera de vous. Jamais il ne vous pardonnera la boue où je vais le rouler, à cause de vous. Jamais! Jamais!... »

Tandis qu'il parlait, le mari outragé pouvait voir la physionomie de sa femme passer du défi arrogant à la terreur. La rage de la haine mettait à nu le fond de ce petit-fils enrichi des durs paysans de la Lozère. La pièce maîtresse de cette nature n'était pas l'amour-propre, comme le croyait Geneviève. Cette pièce maîtresse, c'était l'orgueil plébéien. Cette passion, tout animale, d'affirmer sa force, fait, dans les crises graves, agir celui qu'elle domine, au rebours de son intérêt, de sa vanité, de ses habitudes. Quand Calvières avait dit : « *Je ne suis pas un noble, moi,* »

quand il avait bafoué « *l'éminent historien et sa célébrité,* » son accent plus amer avait trahi les deux sentiments qui devaient le rendre implacable et porter sa colère jusqu'au délire, la rancune foncière du roturier contre l'aristocrate et celle du rustre contre le lettré. Un troisième sentiment exaspérait cette férocité : celui de l'homme qui a su provoquer chez beaucoup de femmes, y compris la sienne, des émotions toutes physiques, mais jamais cette tendresse profonde, jamais ce don absolu de soi, jamais cette sublime et ineffable exaltation. De là, l'énergie de cette menace que Geneviève essaya de parer, non pas pour elle, mais pour son amant. Hélas! que pouvait-elle, sinon en appeler, chez son mari, au caractère qu'elle lui avait toujours connu, précisément à l'heure où il lui en révélait un autre? Et cet autre, le plus sûr moyen de le précipiter aux pires excès était une parole de défi jetée sur un ton où l'épouvante se grimait en ironie :

— « Moi aussi, je vous ai laissé parler. Moi aussi, je sais maintenant qui j'ai devant moi. Chacun se venge comme il est. Vous voulez une publicité vilaine et scandaleuse autour de nous? Allez-y! Donnez à causer à tous les Fumat, tous les Vayssier, tous les Prohet, tous les Thibault de Labécavinière. Vous voulez que tous ces gens-là lisent ces lettres? C'est votre droit. Celui qui les a écrites apparaîtra, aux yeux de tous, comme un

homme qu'une passion sincère a emporté hors de ses principes. On peut l'en plaindre. On ne peut pas l'en mépriser. Là, votre haine vous égare. Quant à son élection, il s'était retiré avant que vous eussiez volé ces lettres, et précisément pour ne pas vous la devoir. Il n'avait même pas posé sa candidature. Mais, » conclut-elle, en se reprenant, par un visible effort de sa fierté, « je ne sais pas pourquoi nous nous dégradons à discuter ce que vous ferez ou ne ferez pas. Il fallait que la situation fût posée entre nous, sans équivoque. Elle l'est. Nous n'avons plus à causer maintenant que par nos avocats. »

— « C'est bien mon avis, » répondit Calvières, froidement cette fois. Il s'était repris à son tour : « Le mien est Delattre, l'ancien ministre. Vous le connaissez. Vous voudrez bien lui faire savoir le nom du vôtre, quand vous l'aurez choisi... Tout goujat que je sois, » continua-t-il, « j'entends, pour ce qui touche à votre vie personnelle, répondre aux torts que vous avez eus envers moi, par des procédés d'une absolue correction. Je vois » — il montra les malles d'un gèste — « que vous vous préparez à vous en aller. Vous fixerez vous-même la pension que vous désirez, jusqu'au règlement légal de nos affaires. Vous direz où vous voulez qu'elle vous soit servie. Puisque vous paraissez craindre les ragots d'office, vous apprendrez avec plaisir que j'ai

pris mes précautions. Juliette Amblard ne parlera pas. Nos gens ignoreront absolument le motif de votre départ. Vous pourrez donc faire prendre ici, de l'endroit où vous serez, les objets à votre convenance. Avez-vous encore à me demander quelque éclaircissement? »

— « Aucun, » répondit-elle. « Je vous sais gré des facilités que vous me donnez pour ce départ. Je n'en abuserai pas. J'ai retenu un appartement à l'*Hôtel Impérial,* rue de Rivoli. Quant à l'argent, je ne désire aucune pension. Je vivrai dorénavant avec ma petite fortune. Elle me suffit.

— « Il en sera comme vous voudrez, » fit Calvières. Saluant de la tête, il alla pour sortir de la pièce, et se retournant sur le seuil : « J'oubliais de vous dire l'adresse de Delattre, 47, avenue d'Eylau. »

Dans les entretiens commencés sur un éclat violent comme celui-ci, les interlocuteurs sentent vite que, s'ils poussaient plus avant, ils en viendraient aux voies de fait. L'instinct de se respecter, ce dernier frein du civilisé chez qui se déchaîne le sauvage, agit sur eux, malgré eux, et leur colère recule devant son paroxysme, se ramasse, devient tout intérieure. Peut-être se haïssent-ils avec une frénésie pire qu'à la minute où ils s'insultaient. Mais cette haine revêt sou-

dain — on vient de le voir — des formules de politesse. La brutalité de la parole a cessé, par effroi de la brutalité du geste. Celle du cœur demeure. Elle est pire. Calvières, devenu soudain courtois, était plus près des dernières extrémités que Calvières grossièrement injurieux. Geneviève l'avait bien senti. Elle ne pouvait pas soupçonner ce que cet homme ignorait encore lui-même, la voie tragique où allait l'engager son appétit d'une vengeance immédiate. Car il la lui fallait immédiate. La différer, maintenant qu'il venait d'être bravé en face, lui était insupportable comme à l'affamé de ne pas manger, à l'assoiffé de ne pas boire, et tout de suite. Il n'avait pas quitté sa femme depuis dix minutes, déjà il arpentait le trottoir du Cours-la-Reine, en marche vers le Palais de Justice. Il y trouverait sûrement, à cette heure-là, l'ancien président du Conseil transformé, par la vertu de la toge et de la robe, en maître Delattre, à l'imitation de plusieurs de ses fameux prédécesseurs. Le Barreau et l'Institut sont les deux havres où les politiciens de la Troisième République radoubent et rééquipent volontiers leur barque, l'un plus décoratif, l'autre plus fructueux. Les plaideurs avisés savent l'influence que ces ministres passés et futurs exercent sur un tribunal. Aussi les choisissent-ils volontiers. Dans l'espèce, l'anticléricalisme longtemps affiché par Delattre

semblait en faire un sûr instrument pour l'exécution d'un Savignan. Mais un changement s'accomplissait, depuis quelque temps, chez l'ancien radical-socialiste. Tombé du pouvoir à la suite d'un effroyable scandale autour des marchés de la marine (voir *le Tribun*), mais resté sénateur, il était en train de lier partie avec ses adversaires d'autrefois, contre ses amis de la veille. Il négociait avec le Centre et la Droite, faisant en grand ce que Calvières avait essayé en petit, dans sa coalition avec dom Bayle et Lartigue contre Laverdy, et par rancune, comme Calvières encore. Celui-ci était trop perspicace pour que ce travail, quoique dissimulé, lui eût échappé. Tandis qu'il allait le long du quai, il se figurait par avance la scène vers laquelle il s'acheminait. Il voyait la salle des Pas-Perdus, Delattre, en costume professionnel, la serviette sous le bras, toque sur la tête. Il le voyait recevant cette confidence et trahissant aussitôt son inquiétude — faute de mieux — comme a dit si drôlement d'un de nos plus souples parlementaires le plus mordant de nos humoristes.

— « Delattre? Delattre? » pensait-il, en hâtant le pas. « Ça va peut-être le déranger dans ses projets, cette affaire-là. Voudra-t-il marcher à fond?... Delattre? C'est une fille. Mayence l'avait acheté pour le compte de Moreau-Janville. Les Jésuites l'achèteront pour repêcher Savignan.

Ils ne laisseront pas un de leurs hommes sombrer, sans tout essayer pour le sauver... Delattre? Ils l'auront en lui promettant des voix à la Chambre, s'il reforme un cabinet. Ou bien ils le menaceront d'une reprise, dans leurs journaux, de son histoire de chèques, et, comme c'est aussi un froussard... »

Les images se précisaient. Le personnage se peignait dans l'esprit de Calvières, avec une netteté hallucinatoire : son masque de politicien à tout faire, immobile, comme figé, quelque chose de brutal et d'avili dans la bouche que barrait une moustache taillée en brosse, l'œil aux aguets, un œil de joueur de bonneteau et d'enfonceur, cette allure lassée de tout le corps qui décèle l'épuisement de la débauche dans l'ambitieux. D'où les plus terribles besoins d'argent, et le reste.

— « Comment va-t-il me recevoir? » songeait encore Calvières. « Il va me dire d'être prudent, d'attendre... Et je ne veux pas attendre, moi. » — Il serra les poings dans un sursaut de cruauté impatiente. — « Et puis, si ces gens l'achètent, il me fera traîner, de remise en remise, six mois, un an, deux ans. Il me faudrait un jeune avocat sans le sou, enragé de parvenir et qui casse les vitres, le Gambetta du procès Baudin. » — Déjà son pas se faisait moins rapide. Il avait moins de hâte d'arriver au Palais de Justice, de s'enga-

ger. Et dans sa fièvre d'aboutir : — « Si je quittais Delattre? Il ne pourrait pas s'en offenser. C'est un avocat d'affaires. Il s'agit d'un divorce. Ce n'est pas sa partie... Oui, mais comment trouver l'autre, le Gambetta jeune et famélique?... »

Il en était là de ses réflexions, quand, arrêté sur un des refuges de la place de la Concorde et se préparant à traverser parmi les autobus, les taxis, les fardiers et les fiacres, le cri d'un camelot accrocha son attention. C'était un vrai famélique, celui-là, hâve et minable, qui hurlait, d'une voix éraillée : « *Les Droits Nouveaux!* demandez *les Droits Nouveaux! Édition de midi... Premier article du célèbre abbé Fauchon!...* Demandez! » Ce nom de Fauchon, Calvières l'avait, ces dernières semaines, associé sans cesse à celui de Savignan. La veille encore, il avait vu à une devanture et acheté *le Germe*, avec l'étude sur *Hakeldama*. Il y avait même fait une allusion dans sa dispute avec sa femme. Fauchon répondait-il à cette attaque? Sans raisonner, d'un geste instinctif, Calvières héla le camelot, tira un sou de sa poche et prit le journal. Il commença de le lire, en continuant sa marche. Cet article de Fauchon eut un grand retentissement, à l'époque. Mais qui se le rappelle? L'argot des journalistes a un mot bien juste. Ils disent en parlant de leur besogne : *mon papier*. Ce n'est que cela, un article, si beau soit-il, huit jours après son appari-

tion, le lendemain, le soir, un chiffon de papier que l'on froisse et que l'on jette. Cette page, d'une éloquence très rare dans la presse, s'intitulait : *L'Excommunication libératrice*. Elle ne contenait aucune allusion à la critique de Savignan. Le prêtre condamné y racontait, avec l'âcreté concentrée de sa longue souffrance, ses difficultés avec Rome. Plusieurs portraits d'évêques et de prêtres, mêlés à son aventure, y étaient dessinés en quelques lignes d'un crayon cruel. Une note de la direction annonçait que l'excommunié devenait un rédacteur régulier du journal. Il y écrirait tous les samedis. La lecture de cette diatribe dont il sentit la force de venin, sans en bien comprendre les dessous, fut une illumination pour Calvières :

— « Mais le voilà, mon homme ! » se dit-il brusquement. « Hargneux, besogneux, rien à ménager, la dent empoisonnée, du fiel plein le cœur... Et puis il y a cet article du *Germe* entre eux... Mais c'est mon homme, c'est lui. J'aurai la peau de Savignan. Cette fois, ça ne traînera pas. »

Le temps de sauter dans une automobile, d'aller rue du Croissant, aux bureaux du journal révolutionnaire, d'y demander l'adresse de Fauchon, et, remonté en voiture, le mari, en mal de vengeance, filait à toute vitesse, dans la direction de la rue de l'Aude. Cette rue, une des plus reti-

rées de Paris, est juchée, à l'extrémité du Petit-Montrouge, sur une butte qui flanque les vastes réservoirs de la Vanne. Du côté de l'avenue du Parc de Montsouris, on y accède par un escalier en pierre. Cette avenue longe elle-même la ligne du chemin de fer de Sceaux, en sorte que, prise entre le talus de la butte et le talus des rails, elle n'a de maisons, durant toute une partie de son développement, ni à droite, ni à gauche. Quand son chauffeur l'eut arrêté au bas des marches, Calvières demeura un instant saisi par l'étrangeté de l'endroit, et, plus encore, les marches gravies, par l'aspect de la maison où habitait le prêtre. « Il doit payer trois cents francs de loyer, » songea-t-il. « Tant mieux... » Quand le concierge, à sa question : « M. Fauchon est-il chez lui? » eut répondu, avec un sourire goguenard : « Monsieur l'abbé vient de rentrer avec sa femme, » il pensa de nouveau : « On le blague dans le quartier. Tant mieux encore. Ça doit lui donner envie de mordre... » Cependant il préparait sa carte de visite, tout en s'engageant dans l'étroite cage de la maison. Le relent des plombs ménagés au demi-étage, à l'ancienne mode, le bois malpropre des degrés sans tapis, le suintement des murs mal crépis, la peinture défraîchie des portes, tout attestait la médiocrité de l'existence que l'hérésiarque menait depuis le commencement de sa révolte. Le brutal Calvières se

dit encore : « Quelle maison pour y passer une lune de miel ! Il est vrai qu'il a sans doute épousé une bonne... » Il ne se doutait guère de la tragédie que représentait le mariage de la fille du millionnaire Andrault avec l'habitant de cette demeure délabrée, et, pas davantage, que son intervention allait en précipiter le dénouement. Il était au palier du quatrième et devant une porte sur laquelle se voyait une carte clouée par quatre punaises. Cette carte, jaunie par le temps, portait encore, au-dessous du nom de l'abbé, le titre de *professeur au Collège Saint-André,* la pension d'où on l'avait congédié. Le rebelle maintenait là ce titre comme une protestation. Calvières tira le cordon de la sonnette. Fauchon lui-même vint lui ouvrir. L'ancienne Religieuse, qui continuait à tenir le ménage de l'excommunié, besognait à la cuisine. L'odeur de la friture emplissait le petit vestibule en forme de couloir sur lequel donnaient trois portes : une était celle de la cuisine, les deux autres, celles de la salle à manger et du cabinet de travail. Illogique pour la première fois dans son programme de défi, Fauchon portait une longue redingote à col droit de pasteur, avec la gaucherie d'un homme habitué à la soutane. Pour qui le connaissait, cette concession de tenue dénonçait le trouble intérieur qui datait de son mariage. L'expression de son visage en témoignait plus encore. Il avait perdu sa sérénité

sacerdotale, conservée jusqu'ici même dans sa révolte. Une lueur hagarde passait dans ses yeux. La rudesse de ses traits — il descendait de pauvres cultivateurs du Nord — avait donné longtemps, à son masque d'ascète, un caractère sauvage et fier qui n'était pas sans charme. Ce masque s'animalisait, se bestialisait maintenant. Fauchon n'avait pas dit toute la vérité à Savignan lors de leur explication. Non seulement il avait respecté Thérèse, quand celle-ci était venue rue de l'Aude, mais il n'avait pas, depuis son ordination, une seule faute à se reprocher contre la chasteté. Il n'est pas besoin d'être médecin pour comprendre la misère du drame physiologique qui s'était joué rue de l'Aude ces derniers jours, drame qui devait donner à l'entretien de l'hérésiarque avec Calvières, par un retentissement inattendu, la plus terrible conclusion. Chez un homme passionné, demeuré continent à plus de quarante ans, l'initiation sexuelle déchaîne de si violentes frénésies, que cet ébranlement de tout l'être confine à la folie. Que cet homme ait entre les bras, comme Fauchon Thérèse, une jeune fille exaltée et pure, qui ne soupçonne rien des réalités conjugales et qui se donne dans un élan de mysticité, quel désarroi pour lui, et pour elle, quel réveil! Comme cette inexpérience a vite fait de transformer, chez lui, l'ardeur des sens en un aveugle et brutal délire, et l'abandon,

chez elle, en un martyre! En dépit du consentement, il y a du viol dans une pareille union. Elle s'achève sur une détresse de l'un et de l'autre, lui, honteux dans la grossièreté d'une possession si farouche, elle, encore plus meurtrie dans son âme que dans sa chair, épouvantée jusqu'à l'effarement par une révélation qui lui fait horreur et qui lui découvre du coup l'insanité de sa chimère. Avoir quitté, comme cette enfant, sa mère, son père, son frère, son foyer, sa caste, ses amis, tout enfin, pour venir à ce mariage avec un apôtre, comme à une profession religieuse, et trouver ça, quel écroulement! Elle ne veut pas se l'avouer. Son acte de foi, elle ne veut pas le renier. Elle est là, docile et brisée, au pouvoir d'un maître dont le désir s'exaspère avec la douloureuse torpeur de sa victime, qui la brutalise sans s'apaiser. Encore un peu de temps, la haine se glissera entre eux, grandissante à chaque étreinte, et qu'ils mettront des jours et des jours à se formuler. Pour la fille séduite, quel martyre! Pour le prêtre égaré, quel châtiment!

— « C'est bien à monsieur Fauchon que j'ai l'honneur de parler? » dit Calvières.

Il demeurait saisi, devant l'apparition de la sinistre figure où cette tempête intime marquait déjà sa trace, et qui, le scrutant d'un regard défiant, répondit :

— « Oui, monsieur, à monsieur l'abbé Fauchon. »

L'orgueil de l'homme d'Église déchu, qui se sent un paria et n'accepte pas sa déchéance, avait frémi dans cette voix. La porte restait entr'ouverte. L'étrange personnage, la main sur le battant, continuait à dévisager son visiteur, sans l'introduire. Puis, impatiemment :

— « Et vous, monsieur, qui êtes-vous, et que voulez-vous ? »

— « Mon nom ne vous dira rien, » répondit Calvières, qui tendit sa carte. « Mais un autre nom vous dira quelque chose. Je viens vous parler de Louis Savignan. »

— « M. Savignan est un coquin, monsieur, » fit le prêtre, avec une violence dont Calvières eut chaud au cœur. « Il a écrit sur moi, dans *le Germe,* un article infâme, et que lui seul n'avait pas le droit d'écrire. Il sait pourquoi. Ah ! il vous envoie parce qu'il a honte ? Hé bien ! vous pourrez lui dire comment je vous ai reçu, et comment je le recevrai, s'il ose jamais venir lui-même. »

Et il repoussait la porte, que Calvières immobilisa en pesant dessus avec ses fortes mains.

— « Mais écoutez-moi donc, monsieur l'abbé ! » insistait-il. « Où avez-vous pris que je sois un ambassadeur de Savignan ? Hé ! Oui ! C'est un coquin et je viens vous donner les moyens de

l'exécuter. Il est l'amant d'une femme mariée et j'ai là des lettres qui le prouvent. Allez-vous me recevoir maintenant? »

Le mouvement instinctif par lequel Fauchon acheva d'ouvrir la porte et laissa passer Calvières cette fois, attestait la curiosité que cette dénonciation inattendue provoquait en lui. Son premier mot, quand il eut fait entrer son visiteur dans son cabinet de travail, impliquait pourtant une révolte de conscience :

— « De quoi s'agit-il exactement, monsieur? Et d'abord pourquoi vous adressez-vous à moi? »

— « Parce que j'ai lu l'article du *Germe,* hier, et aussi celui des *Droits Nouveaux*, ce matin. »

— « Alors, c'est une vengeance que vous venez me proposer? » dit le prêtre.

— « C'est une justice, » répondit Calvières. La divination de la haine lui faisait prononcer la seule parole qui pût décider son interlocuteur à prolonger une conversation commencée sur une offre si évidemment déloyale. Fauchon montra, du geste, un siège, et s'assit lui-même. Le coude sur la table encombrée de papiers, le front sur sa main, il écoutait l'autre continuer : — « Oui, une justice. Ces lettres... » — et l'accusateur tirait de sa poche son portefeuille, — « ces lettres, monsieur l'abbé, sont une preuve indiscutable que l'existence entière de cet homme est un mensonge, un ignoble mensonge, une tartuferie de

toutes les heures et de toutes les minutes. Je vous le répète : il est l'amant d'une femme mariée, lui, un catholique militant, lui qui écrivait hier encore cet article du *Germe* contre votre livre. Il allait se présenter chez nous, en Auvergne, comme député clérical. Il allait faire cela, et mentir sur tous les murs avec ses professions de foi, dans toutes les réunions, mentir et faire mentir. Nous nous préparions à le donner, à tous, comme un brave homme, sincère, honnête, convaincu, et voilà ce qu'il est... Mais lisez ces lettres, lisez-les, monsieur l'abbé, et vous comprendrez que le devoir de tout honnête homme est d'exécuter ce misérable. Moi, c'est ce que je fais vis-à-vis de vous, en ce moment. Vous, vous le ferez, la plume à la main. Vous rédigerez un mémoire que j'enverrai à tous les évêques de France, à tous les directeurs de feuilles religieuses, dans toutes les cures, dans tous les patronages, dans tous les châteaux, partout où l'on respecte ce drôle. Vous n'aurez qu'à découper dans ces lettres des passages bien choisis et à mettre en regard des phrases tirées de cet article sur votre *Hakeldama,* celles sur la sainteté du mariage, sur le célibat des prêtres, sur la chasteté... Mais lisez, lisez, vous verrez qu'il est complet... »

Il avait pris les lettres dans son portefeuille et il les étalait sur la table, les poussant de la main

sous les yeux de Fauchon qui releva la tête, et, comme pour exorciser la tentation, il dit :

— « Mais pourquoi me racontez-vous tout ça? Et d'abord, comment avez-vous ces lettres? »

— « Parce qu'elles sont adressées à ma femme, » répondit Calvières, hors de lui devant cette résistance. « Vous entendez? à ma femme. »

— « A votre femme? » répéta l'autre.

— « Oui, à ma femme. Et savez-vous qui a proposé à cet homme cette candidature? Moi, Calvières. Qui allait en payer les frais! Moi, Calvières. Comprenez-vous maintenant quelle canaille il est? Et je n'aurais pas le droit de l'exécuter? Allons donc! »

Fauchon resta un instant silencieux sous le coup de cette révélation. Sa main s'avança. Il prit une des lettres, puis une seconde. C'était déjà un commencement d'acceptation, une demi-complicité que cette lecture. La haine de Calvières avait de nouveau deviné juste. Cet appel aux droits de l'époux venait d'avoir raison des scrupules du prêtre marié de la veille. Et puis, dans ce cœur malade et cet esprit tourmenté, trop de causes conspiraient avec la tentation. Il n'est qu'équitable de les rappeler, non point pour justifier Fauchon d'une action injustifiable, mais pour expliquer l'illusion dans laquelle il s'y décida. Et d'abord, il était un fanatique, et, ce qui distingue le fanatique, c'est le constant retour à la vérité pro-

fonde. Les apparences, le *decorum*, les conventions lui font horreur. En révolte permanente contre le mensonge social, une morale à ses yeux supérieure l'autorise à de véritables crimes : divulgation de secrets qui lui ont été confiés, utilisation d'entretiens confidentiels, emploi de correspondances qui ne peuvent avoir été que dérobées ou achetées, dénonciations sur des rapports douteux. Le fanatique, lui, ne doute pas. Il fixe ses idées si ardemment qu'elles l'hypnotisent, qu'elles l'aveuglent. Il croit les servir, alors qu'il ne fait qu'obéir à ses passions. Son excuse est qu'il ne se connaît pas lui-même. L'histoire des guerres religieuses, celle de la Révolution, celle de nos guerres civiles les plus récentes, foisonnent en exemples de cet étrange égarement. C'était le cas pour Fauchon. Oui. Le prêtre rebelle ignorait qu'il haïssait, dans Savignan, le père de Jacques, de cet élève préféré, dont il avait voulu, dans son appétit de domination, conquérir toute l'âme, et toujours ce père la lui avait reprise. Ces derniers jours encore, l'absence de ce disciple à son mariage lui avait percé le cœur. Il ignorait son amour-propre d'auteur, et que le dur article sur *Hakeldama* l'avait blessé dans cette fibre personnelle, toujours prompte à saigner chez l'écrivain. Cet article avait fait pire. Thérèse l'avait lu, la veille au soir, en l'absence de son mari. — Son mari ! — Celui-ci l'avait retrouvée émue et fré-

missante. Ces pages la troublaient dans sa pensée. Fauchon s'en était rendu compte aussitôt. Il n'avait pas osé la questionner, mais avec quelle amertume nouvelle il en avait voulu à Savignan! Comment, sentant de la sorte, aurait-il résisté au désir, au besoin d'assouvir sa haine? Lire ces lettres que lui apportait Calvières, c'était se repaître de la vilenie de son ennemi. Et il les lisait, et l'indignation montait en lui, mêlée d'une joie mauvaise et cruelle. C'était donc là le vrai Savignan. Ce rigide défenseur de l'orthodoxie, ce catholique intégral qui poursuivait l'hérésie avec une sévérité d'inquisiteur, ce justicier qui flétrissait avec une implacable rigueur, non pas même les défaillances des prêtres, mais leur mariage, c'était ce libertin, cet adultère. Il insultait à des foyers comme le sien, à lui, Fauchon, établis loyalement, ouvertement, devant Dieu, et il quittait la table où il écrivait ces pages austères pour s'en aller souiller de sa luxure la femme d'un autre. Le prêtre se revoyait arrivant chez cet homme, la nuit, après l'atroce outrage du soufflet reçu en public. Il avait pris ce débauché, cet imposteur, comme confident, comme témoin, comme juge! Des phrases lui sautaient aux yeux dans ces lettres, où il était question de lui. Il n'en vérifiait pas les dates, ni si telle et telle ligne avait été écrite avant ou après cette douloureuse soirée. Elles le faisaient tressaillir d'orgueil blessé.

Il était qualifié ici de *ténébreux personnage*, là de *charlatan*. Dans un autre passage, il était dit qu'*Andrault l'avait démasqué* et qu'*en épousant Thérèse il n'en voulait sans doute qu'à sa fortune*. Ailleurs, Savignan parlait des inquiétudes que lui donnait son fils. *Mais je lui prouverai que son prophète n'est, comme ses pareils, qu'un abominable intrigant*. D'autres phrases, innombrables celles-là, révélaient l'ivresse exaltée et tendre de l'amour partagé, de la volupté éprouvée et donnée, de la possession follement consentie. C'était une insulte inconsciente, mais plus dure encore, à la misérable aventure conjugale du passionné sans bonheur. Une comparaison s'instituait, pour le lecteur de ces lettres, entre les caresses extasiées dont elles parlaient et son martyre à lui, ce martyre dans la possession que venaient d'être les premiers jours de son mariage avec son infortunée complice. — Toutes ces sensations éveillaient dans cette âme ulcérée un furieux désir de briser cet homme, de le piétiner, de le faire souffrir, de le confondre. Le prêtre se croyait révolté uniquement par tant d'imposture. Et, de bonne foi, rangeant ces papiers, il dit à Calvières : — « Vous avez raison, monsieur, cette hypocrisie mérite qu'on l'exécute publiquement. »

— « Alors, » demanda Calvières, « vous écrirez la brochure? Vous n'avez pas besoin de la signer. »

— « Pour qui me prenez-vous, monsieur? » dit Fauchon. Il s'était levé, dans un beau sursaut de révolte. — « Si j'écris sur M. Savignan, ce sera sous ma signature, et pas un pamphlet. Je ne suis pas un pamphlétaire. Je ne suis pas un polémiste. Je suis un serviteur de l'éternelle Église. Si j'utilise ces documents... » — il tendait vers eux une main qui esquissait déjà le geste d'écrire — « ce ne sera pas contre quelqu'un, ce sera pour quelqu'un, pour les fidèles, pour le troupeau qu'il faut arracher aux mauvais pasteurs. »

A son arrivée rue de l'Aude, Calvières avait été très surpris de rencontrer dans son « curé », — copions son style — marié de la veille, un personnage d'aspect tragique, au lieu du franc luron qu'il imaginait. Cette sortie mystique l'étonna davantage encore. Mais son expérience des politiciens démocrates l'avait trop habitué, depuis des années, à toujours découvrir le calcul derrière les nobles attitudes et l'intérêt sous la solennité des principes.

— « Il me la fait à l'apôtre, » songea-t-il. « Combien va-t-il me demander? Voyons-le venir. »

Et, tout haut :

— « Je ne tiens pas à la brochure, ni à l'anonymat. Je vous suggérais ce procédé précisément pour enlever à cette publication tout caractère

personnel... Alors, » continua-t-il, « vous pensez à des articles? »

— « Oui, » dit Fauchon.

— « Dans *les Droits Nouveaux?* »

— « Dans *les Droits Nouveaux*. »

— « C'est vous qui avez raison, » dit Calvières. « On vous a attaqué. Vous ripostez du tac au tac. C'est ce que mon ami Laverdy répétait toujours. » — (Laverdy était redevenu son ami!) — « Vous savez bien, le sénateur? Ah! il s'y entend, le mâtin, à manœuvrer la presse : il faut répondre tout de suite, ou jamais. »

Il avisa le numéro du *Germe* sur le bureau :

— « Ça paraissait hier, cette ordure. Ça reparaîtra vendredi prochain. Ça va donc traîner huit jours sur toutes les tables. Que demain dimanche, puis lundi, puis mardi, puis mercredi, des morceaux de cette correspondance figurent dans *les Droits Nouveaux*, — sans les noms, cela va de soi, — mais bien encadrés, avec des textes de cet article du *Germe* en regard, quel raffût dans le Landerneau clérical! Je vois d'ici la tête de dom Bayle. »

— « Vous connaissez dom Bayle? » demanda Fauchon vivement.

— « Parbleu, » dit Calvières, c'est lui l'inventeur de la candidature Savignan. »

— « Et c'est lui qui a rapporté de Rome mon

décret d'excommunication. Il a partie liée avec M. Savignan. Ça devait être. »

Et comme si l'image du Religieux, associée soudain à celle de son ennemi, emportait ses derniers scrupules :

— « Oui, c'est la vraie parade à cette abominable attaque, comme vous dites. Dès demain, un article dans *les Droits Nouveaux,* puis lundi, mardi, toute une série. »

— « Et moi, » fit Calvières, « je me charge d'expédier les numéros à qui de droit. »

— « Cela vous sera compté là-haut, monsieur, » répondit Fauchon, de plus en plus exalté. « Vous aurez contribué à sauver des âmes. Il n'y a que cela au monde, sauver des âmes. On les sauve en démasquant les faux prophètes.... Oui, quatre, cinq articles... Je les vois. Crémieu-Dax m'a dit : « Le journal est à vous. Par conséquent, il les publiera. »

— « Nous y sommes, » pensa Calvières. Et, très net : « S'il hésitait, je suis prêt à tous les sacrifices. Croyez-vous que trente mille francs?... »

— « Monsieur, » dit Fauchon, « si *les Droits Nouveaux* pouvaient accepter une somme d'argent pour une campagne quelconque, est-ce que j'y écrirais?... »

Il s'était penché en avant pour faire cette réponse, les mains appuyées à la table et crispées

sur les lettres de Savignan, comme s'il allait en souffleter le corrupteur.

— « J'ai fait une gaffe, » pensa Calvières. « Il y en a donc encore comme ça ? » — Et, tout haut, bonhomme : — « Vous ne m'avez pas compris, mon cher monsieur Fauchon. Je ne partage pas toutes les idées des *Droits Nouveaux,* quoique je n'aie pas peur de la démocratie. J'en sors. Ou plutôt — car on n'en sort pas — j'en suis. J'ai seulement voulu dire que j'étais disposé à garantir ces messieurs contre tout risque de procès. Mais il n'y aura pas de procès. Je serais désolé que vous crussiez, une minute, que j'aie pu faire une question d'argent d'une question de salubrité publique. Alors, » conclut-il, comme n'admettant plus d'hésitation chez son interlocuteur, « vous vous mettez au travail dès aujourd'hui ? »

— « Tout de suite, » répondit Fauchon.

Le contact physique des lettres de Savignan sous ses doigts avait suffi pour que la haine l'emportât.

— « Vous avez la copie des lettres ? » interrogea-t-il.

— « Non, » dit Calvières.

— « Il me la faudrait, » reprit Fauchon.

— « Par qui faire faire cela ? demanda Calvières. Et désignant une machine à écrire posée sur une table plus petite, à l'angle de la fenêtre :

— « Mais pourquoi ne les taperiez-vous pas vous-même? »

— « Je ne sais pas manier cette machine, » répondit Fauchon. « C'est ma femme qui s'en sert pour des copies. »

— « Vous ne pouvez pas demander à Mme Fauchon de se charger de ce travail? Combien mettra-t-elle de temps? »

— « Elle commence seulement, » dit le prêtre. « Elle n'est pas bien habile. »

Et, comptant les pages des lettres :

— « Elle en aura pour trois bonnes heures de travail. »

— « Il est midi, » fit Calvières qui consulta sa montre. « Vous allez déjeuner. Je repasserai vers cinq heures, prendre les lettres. »

— « Elles seront copiées, » dit Fauchon.

— « J'ai votre parole que personne n'en aura connaissance que vous et Mme Fauchon? »

— « Vous l'avez, et soyez tranquille; on ne me les prendra pas. J'ai à venger l'honneur de mon foyer, moi aussi, et quelque chose de plus : l'Église. »

— « C'est égal, » se disait Calvières en descendant l'escalier, « j'aurais dû faire photographier les lettres et ne pas me dessaisir des originaux... » — Cet entretien, en assouvissant un peu sa colère, lui avait rendu son sang-froid. Il

fut sur le point de remonter : — « Mais non, nous perdrions du temps, et cet homme est sûr. Il a bien vu qu'il aurait de moi tout l'argent qu'il voudrait. Il n'est pas à vendre. Et puis, il hait Savignan, ah! d'une belle haine! Son journal sera peut-être moins désintéressé que lui. Je passerai toujours chez l'administrateur... Pour le moment, pensons au procès. — « Au Palais! » cria-t-il au chauffeur du taxi qui l'avait attendu avenue de Montsouris. — « Si Delattre renâcle, je change d'avocat. » — Sa haine le reprenait à l'idée de l'action judiciaire. — « Et puis le pétard est allumé. Dans quelques jours, Savignan ne sera plus qu'une loque. »

XIV

THÉRÈSE ANDRAULT

— « Thérèse ! » avait crié Fauchon, aussitôt la porte refermée sur son visiteur, « Thérèse ! »

Celle qu'il interpellait ainsi, d'une voix déjà autoritaire, apparut dans le couloir, les manches relevées, un tablier de cuisine noué autour de sa frêle taille, et, montrant ses mains :

— « Je viens dans quelques minutes, » répondit-elle. « J'aide un peu la Sœur Marceline. »

— « Viens tout de suite, » insista Fauchon, « et comme tu es. »

— « Que se passe-t-il ? » demanda Thérèse, en obéissant à cette injonction. Et avec une anxiété qui trahit les secrètes alarmes où elle vivait : — « Il y a quelqu'un de malade chez moi, papa, maman, Dominique ? On est venu pour me préparer ?... »

Comme elle était maigrie et pâlie ! Quelle nervosité dans le battement de ses paupières sur ses prunelles fiévreuses ! La voix lui manquait pour cette imploration qui assombrit encore le sombre

visage du rénégat. Un rire cruel contracta sa bouche irritable et, brandissant le paquet de lettres qu'il avait à la main :

— « Il ne s'agit pas de ta famille. On vient de m'apporter ça. Oui, ça! Regarde bien! Ce sont des lettres d'amour, tu m'entends? Et de qui? De Savignan. Des lettres d'amour de Savignan! »

— « Des lettres d'amour de M. Savignan? » répéta Thérèse, avec stupeur.

— « Oui, » reprit Fauchon, « à une femme mariée dont il est l'amant. A son âge, avec ses idées, ou plutôt celles qu'il affiche, est-ce assez complet?... Tu lisais son article du *Germe*, hier. Tu étais troublée, — ne dis pas non, je l'ai bien vu, — par ce qu'il disait du célibat des prêtres. Et, à la même heure, avec cette même plume, de cette même encre, ce monsieur écrivait ces turpitudes. »

Et, comme Calvières, tout à l'heure, il étalait ces papiers dénonciateurs. Il les poussait sur la table. Il prit une des lettres au hasard et il commença d'en lire des phrases à haute voix, par-dessus l'épaule de la jeune femme qui, toute frémissante, et comme il tournait le feuillet, lui saisit la main :

— « Arrête-toi. Sois charitable. C'est trop affreux. Ça me fait trop mal... »

— « Hé bien! moi, » dit Fauchon, « ça me fait plaisir... Et je ne crois pas manquer à la

charité en me réjouissant que nous ayons là une arme, de quoi déchirer un coin du voile qui cache la véritable figure de l'Église romaine. Il est bon, il est sain qu'elle soit jugée sur ses défenseurs. Voilà ce qu'ils sont. S'ils l'étaient dans le silence, ils auraient droit au silence. Mais ils osent parler, et parler contre nous! Contre un Malaret, cet ascète qui ne quitte pas le cilice. Contre un Chanut, ce dévoué, toujours penché sur les humbles, ces membres souffrants de Jésus-Christ. Contre moi qui n'ai jamais manqué au neuvième commandement... Ce faisant, ces pharisiens ont mérité le pilori. Savignan l'aura. »

— « Que veux-tu dire? » interrogea Thérèse tremblante. « Tu ne vas pas te servir de ces lettres?... »

— « Si. Pour la manifestation de la vérité. »

— « Tu vas les publier, écrire sur elles? »

— « Oui. »

— « Mais elles constituent une propriété. »

— « Quelle propriété? »

— « Une lettre appartient légitimement à quelqu'un, à l'expéditeur ou au destinataire, je ne sais pas, mais à l'un des deux. Ce n'est pas M. Savignan qui te les a données. Ce n'est pas la personne à qui elles sont adressées. C'est donc quelqu'un qui les a volées. En les utilisant, tu te ferais complice d'un vol. Rien que de les garder, c'est du vol. »

— « Alors un juge qui fait saisir les lettres d'un criminel, pour le convaincre, commet un vol? »

— « Tu n'es pas un juge. »

— « Et le mari, lui, il n'est pas un juge? Car c'est du mari que je les tiens. Voici sa carte. Avait-il qualité, lui, pour les saisir? D'ailleurs, » continua Fauchon, impérieusement, « quand il s'agit des choses de Dieu, nous sommes tous des juges. Et il s'agit ici des choses de Dieu, puisque cet homme » — il frappa sur les lettres avec violence — « se pose en adversaire de la grande réforme catholique, dont la *Catacombe* et *Hakeldama* sont une étape. Il faut que des articles comme son infamie du *Germe* ne soient plus possibles. Il n'en écrira plus. Et, s'il en écrit, il n'aura plus de lecteurs. Où donc irions-nous, si nous permettions aux imposteurs, chaque fois qu'ils sont pris la main dans le sac, de s'abriter derrière le droit qu'ils ont profané?... Tu parles de vol? Séduire la femme d'un autre, ça n'est donc pas un vol?... Usurper l'estime publique par une répugnante comédie de vertu, quand on est un libertin et un suborneur, ça n'est pas un vol?... Je suis prêtre. M. Calvières viendrait au confessionnal me raconter qu'il a pris ces lettres dans le secrétaire de sa femme et qu'il a des scrupules, je lui dirais : « N'en ayez pas. » Vous n'avez pas péché. » Toi, mon amie, n'en

aie pas pour moi, de scrupules. Crois-tu à notre Église, oui ou non? »

— « Oui, j'y crois, » répondit Thérèse.

— « Crois-tu que nous devons aider de toutes nos forces au renouveau du catholicisme Romain en décadence, à la résurrection de la parole évangélique, telle qu'elle a été prêchée par Notre-Seigneur, au *Millenium?* C'est notre croisade, à nous, et que nous devons poursuivre par l'amour, quand nous rencontrons la bonne foi, par le fer et par le feu, quand nous sommes devant les scélérats et les hypocrites. Au nom de quoi les épargnerions-nous, ces malfaiteurs en pensée et en acte? Dans l'espèce, puisqu'il s'agit de ces lettres, au nom de l'honneur du monde? Mais nous ne sommes pas du monde. Nous ne devons pas être du monde, pas plus que le Christ, qui n'en était pas, et qui l'a proclamé bien haut. Qu'est-ce qu'il a demandé au Seigneur, pour ses disciples, avant de mourir? » Sanctifiez-les dans » la vérité. » La vérité veut, quand on rencontre un faux prophète, un sépulcre blanchi, un loup déguisé en berger, qu'on le crie bien haut, et qu'on le prouve. Je le crierai. Je le prouverai. Je ferai des articles, toute une suite d'articles, avec ces lettres et cet article du *Germe* que je confronterai, page contre page. Le monde me jugera comme il voudra. Mais moi, je me serai sanctifié dans la vérité. »

— « Et Jacques Savignan? » interjeta Thérèse.

A l'accent du fanatique, elle avait senti toute discussion inutile. Quels arguments opposer d'ailleurs à Fauchon, sinon ceux de la morale commune, dont elle-même, depuis des années, s'habituait à mépriser les prescriptions, quand il s'agissait du service de Dieu? En quittant sa famille, comme elle avait fait, sur quels principes s'était-elle appuyée? Sur cet esprist de messianisme auquel en appelait l'excommunié, sur cette réformation radicale de l'Église catholique, obtenue à tout prix, par tous les moyens. Durant ses longues et secrètes fiançailles, son esprit s'était trop constamment tendu à interpréter ces mots : le service de Dieu, le renouveau, le *Millenium*, dans le sens où les entendait le fondateur de la *Catacombe*. Pourtant son honneur bourgeois se révoltait contre un procédé de polémique inqualifiable, et elle n'avait pu retenir sa protestation. Elle la prolongeait, elle la renouvelait, en prononçant le nom de Jacques. Elle ne pensait que trop souvent au jeune homme, depuis ces derniers jours, sachant combien il l'avait aimée, combien il l'aimait. C'était là encore une des formes de la terrible question : « Si je m'étais trompée? » Tandis que Fauchon lui parlait, elle avait vu cet admirable fils atteint dans son père. Contre cette vision aussi, elle se révoltait, elle criait. D'ailleurs n'était-ce pas le seul moyen

d'arrêter cet homme en fureur? S'il devait reculer devant quelque chose, c'était devant la douleur de son ancien élève. Thérèse savait combien il l'avait chéri. D'instinct elle l'évoquait comme l'obstacle, comme le salut, sans soupçonner quelle autre plaie elle touchait dans cette sensibilité malade :

— « Pourquoi me parles-tu de Jacques? » répondit-il, avec une âpreté douloureuse. « Je t'ai demandé qu'il ne fût plus jamais question de lui entre nous. Il m'a abandonné. Il m'a renié comme saint Pierre a renié Jésus. Ne m'en parle plus. Il est mort pour moi. »

— « Mais non. La preuve qu'il est toujours vivant dans ton cœur, c'est que te voilà tout ému, tout bouleversé, rien que de m'avoir entendue le nommer. Pourquoi? Parce qu'en frappant son père, tu vas le frapper, et tu le sais bien. Tu ne feras pas cela, mon ami. Tu te rappelleras que tu as vu Jacques tout petit, qu'il a été ton disciple, un peu ton œuvre. Tu ne voudras pas qu'il subisse cette horrible épreuve, qu'il soit obligé de mépriser son père? »

— « Et si c'est là condition de sa délivance? Oui, s'il y a, dans tout cela, un dessein providentiel? Entre lui et la Vérité, il n'y a jamais eu que ce père indigne. Ce père n'y sera plus. D'ailleurs, » ajouta-t-il, prouvant ainsi que le souvenir de Jacques le gênait tout de même et que c'était

là, par avance, un point de remords, « d'ailleurs, que j'écrive ou non ces articles, Jacques saura toujours ce que vaut ce misérable. Calvières veut sa vengeance, à tout prix. Sans cela, il ne serait pas venu chez moi, qu'il ne connaissait pas, faire une démarche si extraordinaire. Pense à la frénésie qu'une telle visite suppose, et ces lettres montrées, cette révélation! Pour lui, je n'étais pas le témoin, j'étais l'exécuteur. Que je lui manque, il en prendra un autre. S'il ne trouve personne, il fera le procès, dont le compte rendu sera dans toutes les feuilles. Tu peux être certaine que les lettres paraîtront. Son crime tient Savignan. Il n'échappera pas. Il sera frappé jusque dans son fils, et cet enfant sera sauvé, par le même coup qui confondra le père. Ces détours-là, ce sont les voies de Dieu. N'essayons pas de nous y opposer. Ce serait inutile... Ah! les voies de Dieu, mon amie, qu'elles sont impénétrables! » — Et se parlant à lui-même : « *O altitudo* » *divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quam in-* » *comprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles* » *vias ejus!* » Je n'aurais jamais osé demander un miracle. Dieu me le donne. C'en est un, vois-tu, que ces coïncidences. Ils m'excommunient; leur plus grande Revue me fait attaquer par leur meilleur écrivain, et, le jour même de cette attaque, Dieu m'envoie une arme! Oui! C'est Dieu! c'est Dieu! Ce mari trahi, ce Calvières ne croit

peut-être à rien. Et il se fait l'instrument de la justice de Dieu, le messager d'une nouvelle qui va marquer une date dans la vie de l'Église!... La chute de Savignan, comprends donc, c'est la chute du *Germe,* la chute de dom Bayle, puisque Savignan n'est qu'un agent de cet infâme inquisiteur. C'est l'article d'hier anéanti, *Hakeldama* mis dans sa vraie lumière. Oh! oui, *inépuisables abîmes de la Sagesse et de la Science de Dieu!... Que ses jugements sont incompréhensibles et que ses chemins sont impénétrables! O altutido!...* »

Il avait répété les mots sublimes de saint Paul, qu'il profanait par cette application coupable, les yeux levés, les mains jointes, dans une attitude de demi-extase. Thérèse le regardait, le cœur serré, en proie à une horrible angoisse. Cette extase était-elle tout à fait sincère? Depuis ces quatre jours, c'est-à-dire depuis la consommation physique de ce malheureux mariage, elle ne reconnaissait plus, dans Fauchon, celui qu'elle avait cru épouser. La veille encore, il était la Prière, la Méditation, la Ferveur de l'apôtre méconnu, la Charité, l'Espérance, la Foi, le *Prêtre* enfin, — avec tout ce que le caractère sacerdotal représente d'idéalisme vivant. Alors les exaltations de parole auxquelles cet homme s'emportait la prenaient tout entière. Depuis la sinistre nuit de ses noces, le prestige s'était dissipé. Elle avait beau tendre les forces de son être à retrou-

ver l'enthousiasme et la docilité d'âme d'auparavant, cette éloquence mystique se glaçait pour elle en passant par cette bouche dont les baisers avaient brutalisé la sienne. Cette antithèse entre le prêtre et l'époux se mêlait, pour lesem poisonner, aux plus petits détails de leur existence commune. Les dualités morales donnent si aisément l'impression que l'une des deux est un simulacre ! Cette sensation d'un changement, d'un déplacement complet de personnalité, Fauchon l'éprouvait lui-même. Lui non plus ne se reconnaissait pas, depuis qu'il avait cessé d'être l'ascète, tourmenté mais vierge, préservé par ses vingt années de scrupuleuse discipline. Il y a, dans la loi du célibat ecclésiastique, comme dans toutes les règles de l'Église, petites ou grandes, une vue singulièrement forte et réaliste sur la distribution de l'énergie dans la nature humaine. Ce saint Paul, que venait de citer complaisamment le prêtre marié, a dit aussi : « *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* » Cet animal charnel, déchaîné dans Fauchon, répandait en lui comme un obscurcissement de la vie spirituelle. Il n'aimait plus sa doctrine avec une égale chaleur d'enthousiasme. Il ne pouvait plus fixer sa pensée sur ses idées avec l'ardeur d'autrefois. Ses sensations de ces derniers jours avaient été trop fortes. La perspective de son esprit en restait bouleversée. Rien n'avait bougé, certes, dans ses

convictions. Elles commençaient à lui devenir extérieures. Encore un peu de temps, il les soutiendrait comme un rôle. Déjà, quand il les défendait avec violence, il s'efforçait. Il jouait un peu le personnage qu'il était encore, qu'il allait ne plus être. Il pressentait cette métamorphose secrète, il en avait une peur inavouée et il refaisait d'anciens gestes, en les accentuant. Il répétait d'anciennes intonations, en les soulignant. Il s'imitait, en s'exagérant, pour se démontrer qu'il restait le même. Ces nuances d'un cabotinage inconscient, mais qui, demain, serait voulu, Thérèse les percevait, sans les distinguer, depuis ces quelques jours, jamais comme dans cet entretien autour d'un projet si évidemment indéfendable ; cette publication, même fragmentaire, d'une correspondance d'amour livrée par un tiers. Ce lui fut un véritable soulagement, à la minute même où Fauchon murmurait le sacrilège : « *O altitudo!* » que la porte de la petite salle à manger s'ouvrît, et l'on entendit la voix rude de Sœur Marceline dire, sur un ton brusque :

— « Le déjeuner est servi, monsieur l'abbé. »

La Religieuse sécularisée avait mis dans ces quatre syllabes une hostilité presque agressive. Avec son large visage de paysanne du Centre, vergeté de plaques rouges, sa robustesse courtaude, encore épaissie par ses cinquante ans, son air de simplesse et de belle humeur, elle traver-

sait, elle aussi, un petit drame, caricature comique de la tragédie où s'engageaient Thérèse et Fauchon. Adepte de l'hérésiarque par une suggestion naïve et toute personnelle, sœur Marceline acceptait docilement, quand le faux apôtre prêchait à la *Catacombe*, la thèse du mariage sacerdotal. La réalisation de cette doctrine la stupéfiait. La présence d'une femme jeune et jolie, dans cet étroit logement de cinq pièces, la déconcertait jusqu'au scandale. Il y avait de tout dans cette répugnance : le mécontentement de la vieille servante dérangée dans ses habitudes, et dépossédée de sa maîtrise, la terreur de la commère devant les quolibets du quartier, une atteinte portée à son sens de la vénération, enfin la persistance en elle du pli congréganiste. Il en résultait des grondements continuels dans ses propos, des bourrades dans son service, de mauvais regards dans ses yeux. Son pas lourd de femme déjà âgée et boulotte faisait, sur le parquet sans tapis, un bruit que Thérèse devinait ennemi, comme son obéissance bougonne, si différente de sa bonhomie cordiale d'avant le mariage.

— « Assieds-toi, mon amie, » dit Fauchon, quand ils eurent passé dans la salle à manger, « et déjeune tranquillement. Moi, je ne mange qu'un morceau et sur le pouce. Il faut que je voie Crémieu-Dax, et tout de suite, afin de nous entendre sur ces articles, Quand nous avons fait

affaire ensemble, c'est le moment qu'il m'a donné pour le trouver à coup sûr, si j'avais à lui parler. »

Sœur Marceline posait sur la table un plat qui contenait deux côtelettes grillées sur un lit de pommes de terre frites. On pense bien que cette cuisine de couvent n'offrait aucun caractère commun avec les festins préparés par le chef de l'hôtel Andrault, pas plus que la faïence ébréchée du service avec la vaisselle plate, de style ultra-moderne, du négociant millionnaire. Les meubles achetés d'occasion, le pauvre buffet, la verrerie grossière, les couverts de ruolz désargentés, le papier défraîchi des murs ne rappelaient pas davantage les splendeurs de l'avenue Émile-Deschanel. Thérèse, exaltée, n'avait pris garde ni à ces mesquineries d'ordre matériel, ni aux manières un peu frustes de Fauchon à table. Elle commençait de remarquer les unes et les autres. Ce matin-là, et même dans son extrême angoisse, la bourgeoise bien élevée qu'elle était souffrit un peu, lorsque Fauchon, toujours debout, prit une des deux côtelettes par l'os, à même le plat. Il y mordit de ses fortes dents restées intactes. Ces larges palettes blanches, la seule beauté de cet obscur visage, déchiraient la viande, et il disait la bouche pleine :

— « Le temps d'aller avenue Hoche et de revenir... Je n'en ai pas pour trois quarts d'heure.

Ensuite je te donne les lettres à copier sur ta machine. C'est convenu avec M. Calvières. Il revient les chercher à cinq heures. J'aurai fait mon choix pour le premier article... Ma côtelette est finie. Un peu de fromage, maintenant, Sœur Marceline, et je suis paré. »

— « Vous ne pouvez même pas prendre une demi-heure pour déjeuner, comme tout le monde, à présent? » répliqua la Religieuse. « Il ne manquait plus que ça. Vous n'avez pas déjà si bonne mine. Et de ce train-là... »

Elle quitta la pièce en claquant la porte, tandis que Fauchon disait, en se versant un grand verre d'eau, sa seule boisson :

— « Cette pauvre Sœur! Depuis dix ans qu'elle me sert, elle ne s'est pas habituée à mon régime. Elle en est toujours au curé bon vivant de notre clergé dégénéré, qui se goberge dans un presbytère confortable. L'apôtre a écrit : « Le royaume » de Dieu, ce n'est pas le manger et le boire, mais » la justice, la paix et la joie dans l'Esprit-Saint. »

Quelle ironie que ces termes : *justice, joie, paix, royaume de Dieu,* sur les lèvres d'un homme qui allait vaquer à une cruelle besogne de haine, avec de tels orages dans son esprit et dans son cœur! Il partit et Thérèse, une fois seule, ne resta pas à table cinq minutes. Quand la Sœur rentra pour apporter les oranges et les biscuits secs du dessert, la salle à manger était vide.

— « Ce n'était vraiment pas la peine », se dit la Religieuse, « de se donner tant de mal pour leur faire à déjeuner... Jésus, Marie, Joseph ! On était si tranquille, avant !... La voilà qui sort, à présent, et elle ne me dit seulement pas ce que je dois acheter pour le dîner... Ça ne l'empêchera pas de venir faziller à la cuisine et de mettre le nez dans mes casseroles... Allons, allons, le bon Dieu m'a attachée à ce piquet. Faut que j'y broute, comme la chèvre. »

Et sur ce proverbe qui lui rappelait les occupations de sa rustique enfance, elle se signa comme si elle portait encore la cornette, la bure grise et le collet de son ordre. Dans ces moments-là, elle fermait à demi les yeux. Elle voyait la chapelle et les promenoirs de son ancien couvent. Il occupait précisément la place, à l'angle de l'actuel boulevard Raspail, où Crémieu-Dax avait construit ses maisons de rapport et son *École libre des Sciences Religieuses,* en sorte que Fauchon avait été souffleté à l'endroit même où sa servante, alors novice, égrenait ses premiers chapelets. Étrange concordance, de celles qui se rencontrent sans cesse dans la vie et qui font dire aux plus légers : « Comme le monde est petit ! » Au regard de ceux qui réfléchissent, ces rapprochements impriment un mystérieux caractère de destinée aux plus humbles circonstances, et semblerait-il, les plus fortuites. Quel mystère encore

que ce jeu des événements les uns sur les autres qui voulait que la visite de Calvières chez Fauchon eût pour conséquence la dangereuse démarche dont Thérèse avait soudain conçu l'idée ! L'imprudente enfant allait, par pitié pour Jacques, le mêler à la faute de son père, et d'une manière aussi funeste qu'inattendue. Du pénible entretien avec celui qu'elle appelait son mari, une évidence résultait, indiscutable : la résolution, très arrêtée chez Fauchon, de dénoncer l'hypocrisie de Savignan, la plume à la main, dans des articles où figureraient les extraits des lettres livrées par Calvières. De quel poids l'avait accablée, seule devant cette table du déjeuner, cette affreuse idée que l'homme à qui elle avait tout sacrifié : famille, amis, société, honneur, méditait un pareil forfait ! Plus elle y songeait, plus cet usage public d'une correspondance intime lui apparaissait comme une hideur, une lâcheté, une irréparable dégradation. Le prêtre révolté avait parlé de justice. Thérèse se rendait bien compte qu'il n'obéissait qu'à l'esprit de vengeance. Oui. Il allait se dégrader, et, dégradé, quelle serait sa vie, à elle, avec lui ? Elle avait tant besoin de l'admirer, de l'estimer au moins, pour ne pas se mépriser elle-même ! Non, elle ne permettrait pas qu'il commît ce crime. Ce serait l'effondrement définitif de l'idole, l'impossibilité de continuer cette vie conjugale dont les décep-

tions déjà la suppliciaient. Mais comment agir? De cet entretien, jaillissait une seconde évidence : à un seul moment, le cœur du soi-disant justicier avait tremblé, quand Thérèse avait nommé Jacques. Si le souvenir du jeune homme avait suffi pour troubler l'ancien professeur de *Saint-André,* que ferait sa présence? Et Thérèse avait entrevu cette chance d'empêcher l'horrible chose : Jacques parlant à Fauchon, le suppliant de ne pas écrire ces articles. Son visage, ses yeux, sa voix éveilleraient les émotions si hautes d'autrefois, la tendresse de l'éducateur fervent pour le disciple enthousiaste. Si longtemps la fidélité du fils de Savignan avait été la meilleure consolation du mécontent à la veille d'être un persécuté. Oui, c'était là le meilleur moyen d'arrêter Fauchon, le seul. Pour cela, il fallait que Jacques vînt rue de l'Aude et tout de suite. Thérèse, aussitôt levée de table, avait passé dans le bureau, et commencé une lettre qu'elle n'acheva pas. Elle se heurtait à une autre impossibilité : celle d'apprendre au jeune homme la déchéance de son père. Si elle ne la lui disait pas, il ne viendrait pas. Elle froissa le papier, et comme la pendule sonnait, lui rappelant que Fauchon allait rentrer, et que les minutes de liberté lui étaient comptées :

— « Je vais chercher Jacques, » se dit-elle. « Je lui parlerai. Je trouverai les mots qu'il faut.

Peut-être arriverai-je à le tromper, à lui cacher quelque chose. Mais il viendra... »

Tout en se raisonnant de la sorte, et dans une hâte presque automatique, elle avait mis son chapeau, son manteau, et, sans savoir encore comment elle engagerait cette douloureuse conversation, elle était partie vers la rue Cassette, hâtant le pas, ne voyant rien que sa pensée, le long des grandes avenues qui vont du quartier de Montsouris à celui du Luxembourg. Trouverait-elle Jacques? Oui. C'était l'heure du déjeuner chez les Savignan. Alors le père lui-même serait là. S'il y était, elle le saurait par le concierge. Elle ne monterait pas. Elle demanderait à Jacques de descendre. Elle causerait avec lui dans la rue. Que lui dirait-elle? Un plan se construisait dans sa tête : parler d'articles personnels que préparait Fauchon, insister sur la peine qu'une attaque de ce genre lui causerait, à elle, Thérèse, mentionner des documents équivoques sans en spécifier le contenu. Elle se répétait ces mots : « articles personnels » . Ils lui semblaient suffisamment explicites pour décider Jacques à venir, pas assez pour éveiller ses soupçons. Jacques viendrait. Fauchon, retourné par la présence de son élève, — elle n'en doutait plus, — renoncerait à écrire les articles. Il ne voudrait pas avoir appris au fils la honte du père. Il se tairait. Elle entrevoyait un triomphe suprême :

arracher à l'émotion du prêtre un geste plus généreux encore, qu'il mît les lettres sous enveloppe et qu'il les restituât à Savignan, le légitime propriétaire, au lieu de les rendre à Calvières. Tous ces raisonnements reposaient sur une invraisemblance : à savoir que Jacques se contentât d'indications si vagues sur le danger couru par son père et ne forçât pas Thérèse à préciser. Elle avait un tel besoin de légitimer sa démarche à ses propres yeux, un tel besoin aussi de réussir d'empêcher le malheur de son ami d'enfance et le crime de son mari ; elle ne se formulait même pas cette objection. Elle se disait seulement avec une angoisse grandissante :

— « Pourvu qu'il soit là ! »

Quand le concierge de la rue Cassette eut répondu à sa demande que « Monsieur Jacques était là » et seul, elle voulut voir, dans cette première facilité, un présage assuré du succès final. Cette impression lui donna le courage de monter à l'appartement, de sonner à la porte, de braver le regard de Célestin, le valet de chambre qui l'avait connue tout enfant. Le vieux domestique, confit en dévotion, tressaillit à sa vue, mais sans se permettre aucun commentaire. Il hésita, une seconde, à introduire la femme d'un prêtre. Il l'introduisit pourtant. La singularité des événements qui se succédaient devant lui, depuis deux

heures, étonnait l'excellent homme. Il pressentait, il devinait un drame auquel son maître était mêlé. Il n'osa pas prendre sur lui d'éconduire la nouvelle venue, qu'il laissa, quelques instants, seule dans le salon, tandis qu'il allait prévenir Jacques. Pour Thérèse, cette pièce était peuplée de fantômes. Elle y avait joué petite fille. Grande personne, elle y était venue en visite. Elle croyait sentir encore sur ses cheveux la main de la pauvre Mme Savignan. Son passé surgissait de tous ces meubles, du piano où, si souvent, elle s'était assise pour jouer, priée d'ordinaire par Jacques, — de cette chaise qui était la sienne, et d'où elle écoutait causer les chefs des deux familles, son père et Savignan, — de ces tableaux presque tous religieux qu'elle avait tant regardés. Se pouvait-il que toutes ces années eussent abouti à cette minute où elle venait, mariée, — et de quelle manière! — écarter de cette maison le malheur que son mari voulait y déchaîner, à cause des fautes de quelqu'un qu'elle avait si profondément et si longtemps respecté? Si, du moins, elle pouvait faire que Jacques ignorât tout! Mais il était devant elle, et il lui disait, reprenant, dans l'excès de la surprise, le tutoiement de leur jeunesse :

— « Comment, Thérèse? C'est toi? »

Lui aussi, et plus encore que le domestique, divers incidents survenus, cette matinée, l'avaient

averti d'un mystère. Cette inquiétude fut comme suspendue par la vive émotion que lui donna la présence de celle qu'il avait tant aimée, qu'il aimait toujours. Ne pouvant assosier cette démarche à aucun de ces incidents, et moins encore à son père, il appréhenda une catastrophe dans ce ménage de la rue de l'Aude, si témérairemeut fondé. Dominique avait-il osé une nouvelle agression, et Thérèse venait-elle implorer son secours? Comme elle se taisait, il continua :

— « Que t'arrive-t-il? Si tu as besoin de moi, je suis là. Merci de l'avoir senti. Voyons, parle-moi. Ton frère est revenu? Tu l'as revu? »

Il y avait une tendresse si émue dans ces questions, tant de noblesse dans ce mouvement d'âme de l'amoureux sacrifié! Celui-là aurait eu pour elle, si elle l'avait préféré, toutes les délicatesses, tous les ménagements. La jeune femme en eut l'évidence. La sensation que ce cœur était si généreux, si pitoyable, redoublant encore son désir passionné de le défendre, de le préserver, elle répondit :

— « C'est moi qui te remercie, Jacques. Non, Dominique n'a plus reparu. Il ne s'agit de rien qui me concerne. Il s'agit de ton père. »

— « De mon père? » interrogea-t-il.

— « Oui, de ton père. Un danger le menace, un grand danger. Écoute! Écoute! »

Et, empêchant du geste qu'il ne l'interrompît :

— « Mon mari se prépare à écrire, contre M. Savignan, une série de violents articles dans *les Droits Nouveaux*. Je ne veux pas qu'il les écrive. Ce ne sont pas des articles d'idées. Ce sont des attaques personnelles. »

Les mots lui manquèrent tout à coup. Cette gêne contrastait d'une manière saisissante avec l'emportement du début de son discours, qui se faisait haletant :

— « On lui a monté la tête... Et puis il y a *le Germe*... Mais ce n'est pas ça. Je ne peux pas t'expliquer... Il faut que tu viennes, qu'il te voie, que tu lui demandes de ne pas écrire ces articles... Tu lui diras que je t'ai averti... Cela m'est égal. Tout m'est égal, pourvu qu'il ne les écrive pas, qu'il ne se déshonore pas... A cause de toi, il ne les écrira pas. Toi, il t'a toujours tant estimé, tant aimé, Jacques!... Quand il t'aura là devant lui, sa colère tombera. Il se retrouvera tel qu'il est vraiment... Mais il faut que tu viennes, tout de suite, avant une heure. Ce soir il serait trop tard... »

Quand Thérèse avait parlé d'attaques personnelles, Jacques avait tressailli. Certaines phrases, prononcées avec un certain accent, à de certaines minutes, prennent une signification extraordinaire. Qu'y avait-il dans la vie de son père que

l'on eût pu rapporter à Fauchon et qui permît à celui-ci de diffamer son adversaire de pensée? Car c'était bien des articles diffamatoires qu'il préparait. La diffamation n'est pas la calomnie, et Jacques savait Fauchon incapable d'une calomnie, même par représailles, contre les pages sur *Hakeldama*, qui, elles, ne touchaient qu'à la doctrine. Dans l'éclair d'une vision soudain révélatrice, les incidents qui s'étaient passés, rue Cassette, durant la matinée, ressuscitèrent devant le jeune homme. Lui aussi, comme Célestin, avait soupçonné un mystère, sans rien comprendre de plus que n'avait fait le domestique. Ç'avait d'abord été son père, au premier déjeuner, l'interrogeant brusquement : « Est-ce que tu répugnerais à faire ton service militaire tout de suite et à t'engager? Tu pourrais alors choisir ton régiment et entrer dans celui de Dominique. » — « Mais le voyage en Angleterre, dont nous avions parlé! » avait-il répondu. — « J'ai réfléchi, » avait répliqué le père. « Je vais moi-même être sans doute obligé à un autre voyage, mais seul. Il serait long. Dans ce cas, j'aimerais à te savoir casé, auprès d'un ami très sûr. Je saurai à quoi m'en tenir, ce soir ou demain. A présent, il faut que je sorte pour aller chez Métivier. notre notaire, justement à cause de cette absence possible. En tout cas, passe au bureau de recrutement, rue Saint-Dominique,

aujourd'hui. Cette démarche te laisse ta liberté entière. Renseigne-toi sur les conclusions de cet engagement, si tu n'y répugnes point... » — « Mais non, papa... » Il s'entendait dire ces mots, et il voyait son père se lever, marcher vers lui, le regarder profondément, et il l'entendait lui demander, d'une voix si étrange : « Jacques, tu sais que je t'aime, n'est-ce pas? » — « Mais oui, mon père, pourquoi? » — « Pour que tu le sentes bien, mon petit, et que tu te le rappelles toujours... » Sur ces mots énigmatiques, proférés d'une voix solennelle dans l'émotion, Savignan était sorti, laissant le jeune homme littéralement stupéfié. Ne pouvant pas travailler, il avait obéi à la suggestion paternelle et poussé jusqu'aux bureaux de la rue Saint-Dominique. Rentré à onze heures, il avait tout de même essayé d'étudier son Code. Presque aussitôt, un coup de sonnette lui avait fait lever la tête; Célestin était venu lui dire : « Monsieur Jacques, il y a là une dame qui voudrait absolument voir Monsieur. Elle demande à lui écrire, pour une affaire très urgente, qu'elle prétend. Elle insiste, elle insiste. Je la fais entrer dans le bureau? » — « J'y vais, » avait répondu Jacques. Il avait passé dans l'antichambre. Là, il s'était trouvé en face de Geneviève. Il ignorait tout de cette femme, et son nom, et ce qu'elle était à son père, et la tragique scène du Cours-la-Reine, dont elle venait

aussitôt avertir Savignan. Il n'avait vu d'elle que son extraordinaire bouleversement et sa beauté. Il en était demeuré saisi et plus encore qu'elle l'interpellât, comme si elle le connaissait : « Monsieur Jacques Savignan, n'est-ce pas? Je suis Mme Calvières. J'ai à transmettre un renseignement d'une importance capitale à monsieur votre père. Quand rentre-t-il? » — « Je ne sais pas, madame. » — « Alors, je vais l'attendre. » Puis, se reprenant : « Non, il vaut mieux que je lui écrive. Je compte que vous lui donnerez ce billet aussitôt, n'est-ce pas? » Jacques avait introduit la visiteuse dans le cabinet de travail, de plus en plus désorienté par la singularité du regard qu'elle posait sur lui et par une agitation dont elle donna aussitôt une nouvelle preuve : quand elle retira son gant pour écrire, sa main tremblait tellement, que les bracelets de son poignet s'entre-choquèrent et tintèrent. Comme il se penchait pour lui préparer du papier à lettres et une enveloppe, il respira l'arome délicat qui se dégageait de sa toilette. Il crut discerner le parfum dont son père se servait depuis quelque temps. Bouleversé lui-même, il avait laissé la visiteuse seule. Un autre coup de sonnette avait retenti. De sa chambre, Jacques avait reconnu la voix de l'abbé Lartigue. Il n'avait pas eu le temps d'aller au-devant du nouveau venu qu'il s'arrêtait, saisi. Lartigue échangeait avec

Mme Calvières des mots qui redoublaient l'énigme. Au bruit du timbre, Geneviève était sortie du bureau, croyant à la rentrée de Savignan. — « Monsieur l'abbé Lartigue, n'est-ce pas? » Et comme à Jacques tout à l'heure : « Je suis Mme Calvières!... » Le prêtre, à sa vue, n'avait pu retenir un cri de surprise indignée : « Vous, ici? » Tout de suite la conversation avait continué, mais à voix basse. Quelques minutes, et le silence. La porte d'entrée s'était ouverte, puis refermée. Jacques avait passé dans l'antichambre pour n'y trouver que Célestin, qui lui avait montré un pli sur un plateau : — « Cette dame a laissé cette lettre pour Monsieur, et elle a emmené M. Lartigue. » Le jeune homme avait retrouvé son propre étonnement sur le visage bonasse du vieux domestique. Cet accord de leurs impressions lui avait été si pénible qu'il était retourné dans sa chambre, en répondant simplement : — « C'est bien. » Là, il avait attendu, avec un battement de son cœur, changé presque en un spasme, quand un nouveau bruit, bien connu celui-là, deux coups de sonnette suivis immédiatement d'un tour de clef, lui avait annoncé l'arrivée de son père. Un autre silence. La porte s'était ouverte et refermée, puis ouverte et refermée une autre fois. Jacques avait ouvert sa propre porte. Personne dans l'antichambre. — « C'est bien mon père qui vient de rentrer? »

avait-il demandé à Célestin. — « Oui, monsieur Jacques, pour prendre la lettre, » — l'enveloppe n'était plus sur le plateau, — « et annoncer qu'il ne déjeunerait pas. Je vais dire à ma femme qu'elle serve. Il est midi. »

Toutes ces images faisaient tableau devant l'esprit du jeune homme, tandis que Thérèse lui parlait. Cette supplication réticente leur donnait un sens si redoutable qu'il ne put pas davantage supporter cette incertitude, et une question lui vint aux lèvres, impulsivement :

— « Thérèse, qu'est-ce que tu sais? »

— « Sur quoi? » demanda-t-elle, épouvantée de sa démarche, maintenant. C'était trop tard.

— « Sur ces attaques personnelles. Oui. La personne d'un homme, c'est sa vie publique et sa vie privée. La vie publique de mon père est inattaquable. Alors, c'est sa vie privée? »

Et insistant :

— « Ces attaques, sur quoi sont-elles fondées? Sur quels faits?

Puis, réagissant contre lui-même, et avec l'accent passionné de quelqu'un qui lutte contre un soupçon dont il n'arrive pas à exorciser la hantise :

— « Mais non. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de faits. Quoi qu'on ait dit à ton mari, on l'a trompé. Discuter là-dessus est une insulte à mon père. Je ne la lui ferai pas. »

Il marcha dans la chambre fiévreusement, et, revenu vers Thérèse, il lui dit, le respect filial ayant vaincu le soupçon :

— « Que ton mari les écrive, ces articles. Ils ne seront déshonorants que pour lui. »

— « Ils le seront pour tous les deux, » gémit-elle. Elle connaissait son ami d'enfance; elle savait qu'une fois ancré dans une résolution de principe, il ne céderait plus. Et, hors d'elle-même. — « Oui, » répéta-t-elle, « pour tous les deux. Pour mon mari, parce que ces dénonciations de vie privée sont abominables. Pour ton père... Mais comprends donc que si mon mari n'avait pas des documents qui ne permettent pas le doute, si je ne les avais pas vus de mes yeux, entends-tu? de mes yeux, je ne serais pas ici à te supplier? »

— « Des documents? » demanda Jacques.

— « Oui. »

— « Des lettres de mon père? »

— « Oui. »

Il y eut une minute de silence entre eux, et, d'une voix sourde, comme étouffée par l'angoisse de sa propre question :

— « C'est M. Calvières qui a remis ces lettres à ton mari? »

— « Oui. »

Jacques se laissa tomber sur une chaise, les yeux fixes, les bras pendants, et il dit seulement :

— « C'est donc vrai ! »

La douleur de ce cri était si poignante, que Thérèse ne la supporta pas, et, se jetant à genoux devant lui, prenant ses mains :

— « Pardonne-moi, Jacques, » implora-t-elle. « Dis que tu me pardonnes !... Tu dois bien comprendre que je ne pouvais pas laisser mon mari exécuter un acte pareil, ni permettre que ton père fût outragé publiquement, et pour quelque chose dont il ne se justifierait pas. J'ai supplié mon mari. Je n'ai rien obtenu. J'ai pensé : « Jacques, lui, l'empêchera. Il faut qu'ils se » voient. » Alors je suis accourue. J'espérais, c'était fou, que tu irais rue de l'Aude tout de suite, sans demander d'explications. Comment aurais-je deviné que tu soupçonnais déjà la triste vérité? Mais viens. N'est-ce pas que tu vas venir?... Viens. Suis-moi... » — Elle s'était relevée et elle essayait d'entraîner Jacques. — « Il sera rentré. Il n'aura pas eu le temps de commencer ces affreux articles. Il ne les commencera pas. Allons, viens... »

— « A quoi bon? » répondit-il. « C'est la fin de tout. Il y avait deux hommes en qui je croyais totalement, absolument. Deux hommes avaient été pour mon enfance, pour ma jeunesse, les deux guides, les deux modèles. Qu'ils fussent ennemis, j'en avais une grande douleur. Mais je me disais : « Ils sont l'un et l'autre de bonne

» foi. Ils s'estiment et ils ont raison de s'esti-
» mer. » Et l'un des deux conçoit comme possible, comme permis de publier une correspondance intime qui n'a pu qu'être volée, de se faire l'instrument d'une ignoble vengeance!... Et l'autre!...

Il s'arrêta, les paupières soudain baissées, comme pour tendre un voile entre lui et sa vision sacrilège. Ce recul de son regard et de sa parole, c'était vraiment le geste émouvant du Livre : « *Alors Sem avec Japhet prit le manteau de Noé, et, l'ayant mis sur leurs épaules, ils marchèrent à reculons et couvrirent la nudité de leur père. Comme ils marchaient à reculons, ils n'avaient pas vu la nudité de leur père.* » Puis, relevant la tête, dans un mouvement de pitié pour une souffrance trop pareille à la sienne :

— « Thérèse, j'irai rue de l'Aude. Ne pas y aller serait une lâcheté. Celui que tu aimes ne commettra pas cette action. Je l'en empêcherai. Tu n'auras pas ce chagrin-là. Ce serait trop dur. Tu me demandes de te pardonner? Mais tu viens de m'épargner une épreuve plus horrible encore. Pense donc : si j'avais appris cela par ces articles? Au lieu que maintenant, je peux au moins agir, et j'agirai. J'épargnerai ce coup à mon père, à toi ce chagrin, à ton mari ce remords. Mais va toi-même, Thérèse. Rentre. Que ton mari ne nous voie pas arriver ensemble,

ou si près l'un de l'autre. Qu'il ne devine pas que nous nous sommes concertés... Seulement, tu seras là, tout à l'heure? Je te le demande. Toi présente, certaines phrases ne seront pas prononcées, que je ne pourrais pas écouter. »

— « Je rentre et je t'attendrai là-bas, » répondit Thérèse. Comme elle allait pour sortir, elle se retourna. Les deux jeunes gens se regardèrent. Elle sentit qu'il ne l'avait jamais aimée davantage, et elle se précipita hors de l'appartement, fuyant cette évidence, fuyant un regret poignant qu'elle ne se reconnaissait pas le droit d'éprouver. Ah! pourquoi n'avait-elle pas construit sa vie sur un amour si noble, si jeune, si fervent? Pourquoi s'était-elle trompée? Elle reprenait le chemin du triste logis où elle avait, dans le plus généreux et le plus déraisonnable des égarements, rêvé de fonder un foyer, et elle se disait, se forçant à plaider dans son cœur pour Fauchon, par un passionné besoin de ne pas trouver celui qu'elle avait préféré trop inférieur à celui qu'elle avait dédaigné : « S'il pouvait avoir réfléchi, s'être repris? S'il m'accueillait par cette phrase : Je n'écrirai pas ces articles. » Cette hypothèse n'était qu'une chimère, elle s'en rendait compte à la minute même où elle la concevait, et elle essayait de soutenir son courage par une plus humble espérance : « Crémieu-Dax aura peut-être refusé d'accepter les articles? »

Autre mirage que dissipa le cri de triomphe jeté par le rénégat, quand il rentra rue de l'Aude, quelques minutes après elle :

— « C'est convenu. Nous amorçons la campagne, dès demain. Crémieu-Dax propose cette manchette au journal : *La Chute d'un ange*. Nous verrons. Il me laisse libre. Je déciderai d'après le ton de l'article. Je vais en tracer le premier schéma, pendant que tu copies les lettres. »

Il tira de sa poche les précieux documents, porta lui-même la lourde machine à écrire sur une petite table près de la fenêtre, installa Thérèse et s'assit, de son côté, à son bureau. La pendule marquait maintenant une heure trois quarts. Le rythme du balancier mêlait sa cadence au grincement de la plume et au bruit sec de la machine. Les doigts de Thérèse couraient sur le clavier et elle se disait, en écoutant ce battement d'horloge : « Comme Jacques tarde ! » Elle frappait les touches au hasard, se contraignant, par pudeur et aussi par respect pour les sentiments de Jacques, à ne pas lire les phrases d'amour coupable qu'elle avait là sous les yeux. Elle songeait : « S'il ne vient pas ?... Alors je jetterai ces lettres au feu. » Elle regardait vers la cheminée. Un poêle mobile y était engagé, en pleine incandescence. La fermeture du foyer rendait difficile d'y brûler ces papiers, sous la surveillance de son redoutable compagnon. Elle continuait son tapo-

tage automatique et se répétait : « Comme il tarde ! Je lui avais tant demandé de venir derrière moi ! »

Jacques etait bien sorti, en effet, derrière elle. Une fois seul, sa blessure intime avait trop saigné. Il avait, au premier moment et devant Thérèse, tendu son énergie à se dominer. Maintenant, il ne pouvait plus chasser l'obsession de cette idée, pour lui monstrueuse : son père adultère, son père l'amant de cette femme dont il voyait en pensée le pâle visage tourmenté, les yeux inquiets, la bouche frémissante. Le souvenir de cette beauté irritait son cœur de jeune homme chaste et le soulevait d'une indignation plus profonde. Des centaines d'indices, observés depuis le retour d'Auvergne, lui revenaient. Il ne les avait pas interprétés sur le moment. Maintenant il en démêlait le sens. C'étaient autant de preuves qui ajoutaient à sa stupéfaction et à son désespoir. Il l'aimait si tendrement, ce père ! Il en était si fier ! Il était tellement habitué, depuis des années, dans ses crises d'anxiété religieuse et quand l'esprit de nouveauté le sollicitait, à s'appuyer sur cette preuve vivante de la vérité catholique : son père ! Son père, c'était pour lui la Doctrine, incorporée dans une personnalité magnifique. Celle-ci démontrait celle-là, et toutes deux s'éclairaient l'une par l'autre. Et derrière

cette figuration d'honneur, d'ordre et de piété, une telle aventure : le mensonge accepté, prolongé, organisé, la bassesse des rendez-vous clandestins, toutes les souillures de la chair!... A un moment, la révolte intérieure fut si violente que la tentation de maudire ce père coupable, de le mépriser, de le renier, s'empara de lui. « Comment a-t-il pu, » se disait-il, « vivant de la sorte, écrire cet article sur *Hakeldama* et ces pages sur le célibat des prêtres? » Il se surprit, répétant à voix haute ces mots impies : « C'est trop honteux! trop honteux! » Il n'eut pas plus tôt proféré ce blasphème qu'il s'arrêta. Il y avait du parricide dans cette phrase. Il le sentit et il eut honte. La formule du quatrième commandement, telle qu'il la récitait au catéchisme lui revint dans ses termes naïfs :

Tes père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement.

— « O mon Dieu, » murmura-t-il, « donnez-moi la force de résister à cette tentation! »

Il était rue de Vaugirard. D'instinct, au lieu de prendre la direction de Montsouris, il rebroussa chemin vers la vieille église où il avait reçu le baptême, fait sa première communion, accompagné le cercueil de sa mère, ce Saint-Sulpice, qui était vraiment pour lui la maison de ce Dieu dont il implorait le secours dans sa détresse.

Il arriva rue Palatine et il pénétra dans le sanctuaire par la porte de côté. L'immense édifice était presque désert. Comme Jacques tournait sur sa droite, pour gagner l'autel de la Vierge, il aperçut, appuyé contre un des piliers — celui de la chapelle dédiée à saint Louis — dans la pénombre, une silhouette qui le fit tressaillir. Était-ce possible?... Il s'approcha doucement, et, dissimulé lui-même par un autre pilier, il reconnut son père. Oui, c'était bien Savignan, qui se tenait là, debout, le visage tourné vers l'autel, comme le Publicain de l'Écriture, debout et loin, *stans à longè*. Il était entré dans l'église, comme son fils, mais ce n'était pas pour implorer une force contre la tentation. Cette journée marquait pour lui l'acceptation définitive de la déchéance. On devine qu'à peine en possession du billet laissé par Geneviève il avait couru à l'hôtel, la retrouver. Il avait su l'entretien du matin, la menace de Calvières, et il avait dit : « Il faut partir, et partir ensemble. Après une scène, où la maîtresse, épouvantée et ravie, avait pourtant essayé de résister à ce projet d'une fuite à deux, l'amant l'avait emporté. Ils avaient convenu qu'il viendrait la chercher à six heures, et que, le soir même, ils prendraient le train pour l'Italie. « Je prévoyais la catastrophe, » avait-il dit encore; « j'ai préparé beaucoup de choses. L'après-midi me suffit pour régler le reste. Il n'y avait qu'un obstacle : mon fils. C'est

arrangé de ce côté aussi. Jacques s'engage. Il entrera dans le régiment de son ami Dominique. Toi et moi, nous serons tout l'un pour l'autre. C'est la vérité. Jetons-nous-y... A tout de suite, mon cher amour, et à toujours!... » Il avait quitté Geneviève sur ces paroles, qui exprimaient sa conviction profonde, et voici qu'en rentrant chez lui, de la banque où il était allé prendre des lettres de crédit, sa voiture s'était trouvée traverser la place Saint-Sulpice. A quel appel avait-il obéi, en l'arrêtant, puis en gravissant ces marches et en poussant la porte de l'église? Quand il se préparait à s'engager dans une existence de péché avoué et proclamé, que venait-il demander à Celui qui a condamné l'adultère jusque dans le désir, jusque dans la pensée, à Celui qui a prononcé le verdict terrible : « Arrache ton œil, s'il scandalise »? Rien. Un irrésistible afflux de souvenirs l'avait conduit là, pour y dire adieu à son passé, et il restait debout, contemplant cet autel où il avait si souvent reçu la sainte hostie, — car cette chapelle, consacrée au saint dont il portait le nom, était sa chapelle favorite, — ce confessionnal d'où il s'était si souvent relevé absous, le cœur en paix. Il écoutait, dans le recueillement du sanctuaire, ses années d'autrefois lui murmurer : « Qu'as-tu fait de nous? Qu'as-tu fait de toi-même? » Il ne pliait pas les genoux, cependant. Il ne priait pas. Il n'en avait plus la force.

Il n'en avait plus la foi. Mais, comme un rayon de soleil glissant par un vitrail éclairait sa tête, Jacques put voir que de grosses larmes lentes roulaient sur ses joues. Il pleurait. Il se pleurait. Il pleurait son fils, sans se douter que celui-ci, dans l'ombre d'un autre pilier, regardait tomber ces larmes. Le généreux enfant n'avait plus, à cette seconde, pour son misérable père, que compassion et que respect. Devant cet accablement, une sublime intuition d'amour filial lui révélait quel drame de remords cette âme avait traversé, les luttes livrées autour de la passion coupable, pourquoi ces regards si tristes par instants, ces silences, cette fièvre d'hésitation autour de l'article à écrire sur *Hakeldama*. Des abîmes de chagrin se découvraient au noble enfant, qu'il n'avait pas soupçonnés, et toutes les sévérités de son jugement se fondaient dans un élan de tendresse pour cet homme malheureux auquel il devait sa vie, son esprit, son cœur. Il eût voulu l'aborder, l'embrasser, lui prodiguer les mots consolateurs. Mais plaindre certaines peines, trop profondes et trop honteuses, c'est les blesser. Le fils pieux sentit cela aussi, et, se retirant vers une autre partie de l'église, bien sûr de ne pas être aperçu, il se prosterna, lui, avec toute la ferveur de sa confiance en Dieu, et, dans une prière passionnée, il demanda que sa difficile démarche réussît, que le calice de la suprême humiliation fût

épargné à son père, et, s'il était possilbe, qu'il se repentît.

Il quitta Saint-Sulpice dans un état de mystique exaltation qui durait encore à son arrivée, rue de l'Aude. Le remords d'avoir trop tardé lui fit gravir presque en courant les quatre étages qui menaient au logement de son ancien professeur. Il tira le cordon de la sonnette avec une fébrilité à laquelle Thérèse ne se méprit pas. « Enfin ! » soupira-t-elle. Elle s'arrêta de frapper sur les touches de la machine, et, d'un geste, elle ramassa le paquet de lettres. Comme Fauchon levait la tête dans la direction de la porte, elle les glissa dans une grande enveloppe préparée à l'avance et placée à sa portée. Cependant, on entendait le visiteur qui parlementait avec Sœur Marceline :

— « Jacques?... » dit Fauchon, qui distingua la voix du jeune homme.

Et, se tournant vers Thérèse :

— « C'est toi qui l'as averti? »

— « Oui, » fit-elle.

— « Toi!... » cria-t-il. Ses deux poings frappèrent la table; il se leva, mais pas assez vite. La Sœur Marceline avait eu le temps d'introduire le jeune homme, qu'elle connaissait depuis tant d'années :

— « Monsieur Jacques Savignan, » disait-

elle. « Je le fais entrer, n'est-ce pas, monsieur l'abbé ? »

A la vue de l'arrivant, Fauchon domina son premier sursaut de colère. Il redevenait maître de lui, par instinct de ne pas se montrer inférieur. Jacques n'était pas seulement le fils de son ennemi. C'était le rival. L'ancien maître avait toujours éprouvé, secrètement, à l'égard du timide amoureux de Thérèse, cette inconsciente jalousie que l'homme de vingt ans, même repoussé, inspire à l'homme de quarante, quand ils s'intéressent tous les deux à la même femme. Tant de preuves d'extraordinaire préférence données par la jeune fille avaient endormi ce mauvais sentiment. Il se réveillait. Le fait qu'elle eût, durant son absence, trouvé le moyen de prévenir Jacques, rendait au prêtre misérablement marié la crispation intime de ses pires heures. Les jeunes gens avaient donc communiqué? Où? Comment? Que s'étaient-ils dit? Que lui importait d'ailleurs? Nerveux, impatient, il montra sa table chargée de papiers, et derrière laquelle il restait, pour ne pas tendre la main au visiteur :

— « Il m'est impossible de vous recevoir en ce moment Jacques. Vous voyez que je suis occupé. »

— « A écrire cet article contre mon père? » fit le jeune homme, en joignant les mains. « Mais, c'est pour cela que je suis venu, pour vous sup-

plier de ne pas l'écrire! Vous ne devez pas l'écrire!... »

Tandis qu'il parlait, déclarant ainsi, avec la plus touchante ingénuité, le motif de sa présence, le buste de Fauchon, penché en avant comme pour s'élancer, le frémissement de ses doigts contractés autour de ces papiers, ses yeux injectés dans sa face vultueuse dénonçaient la soudaine reprise d'une colère voisine de la frénésie. Tourné de nouveau vers Thérèse :

— « Voilà ce que tu voulais, » commença-t-il, « empêcher ces articles?... Hé bien! tu vas voir... »

Il ricana presque convulsivement, puis s'adressant à Jacques, d'une voix où il y avait du râle :

— « Oui, j'écris sur votre père. Oui, je fais justice. Et rien, entendez-vous, rien ne m'arrêtera dans l'œuvre sainte : confondre l'Église du Mensonge et venger celle de la Vérité. A cette œuvre, j'avais cru pouvoir associer cette malheureuse. » — Il montra Thérèse. — « Elle m'a trahi comme vous, comme vous! Et vous êtes venu tout de même. Vous vous êtes dit : « Cet homme » m'a aimé, il m'aime encore. Je l'ai délaissé » dans l'heure la plus solennelle de sa vie, quand » il a, pour confondre la calomnie, épousé de- » vant Dieu la sœur de celui qui l'avait affreu- » sement outragé. Je n'ai pas assisté à son ma- » riage. Je ne lui ai pas écrit. Je l'ai abandonné.

» Mais, je connais son cœur. Il me suffira de » pleurer. Il pardonnera... » Oui, moi, j'ai pardonné. Je vous ai pardonné à vous, Jacques, cet abandon. J'ai pardonné à votre père son perfide article sur *Hakeldama*. J'ai pardonné à Dominique de m'avoir souffleté. L'homme peut tout pardonner, tout. La Justice ne pardonne pas. Elle n'en a pas le droit. Et ça, » — continua-t-il, en prenant la feuille où il avait commencé d'écrire, et la tendant à Jacques, d'une main qui tremblait, — « c'est la Justice. »

— « Ce n'est pas la Justice, » répondit passionnément le jeune homme. « Il n'y a pas de Justice quand on ne sait pas tout. Et vous ne savez pas les souffrances, les luttes qu'a pu soutenir celui que vous condamnez, combien il a hésité à l'écrire, cet article que vous qualifiez de perfide... Mais si vous saviez! Si vous saviez!... Vous ne savez pas quelle a été la tentation. Vous ne savez rien. C'est vous pourtant qui m'avez enseigné qu'il ne faut pas juger sans savoir. Quand vous me parliez du père Tyrrel, du père de Malaret, de l'abbé Chanut, qu'est-ce que vous me disiez? Que Rome les a condamnés sans savoir. Ah! mon cher maître,... » — quelle imploration que l'emploi de ce mot, à cette minute, et combien déchirante! — « pour mon père, je vous jure que vous ne savez pas! »

— « C'est vous qui ne savez pas, mon pauvre

enfant, » répondit le dur fanatique. — « J'ai lu les lettres, moi... » — Et plus furieux encore : — « Ne me forcez pas à vous dire de votre père ce que vous ne devez pas entendre. »

A ce moment, et comme Jacques haletait, étouffant de douleur sous la parole trop cruelle de l'autre, Thérèse marcha vers lui, et, dans un cri :

— « Jacques, prends-les, ces lettres, prends-les. Elles sont à ton père. Prends-les. »

Elle tendait, au jeune homme, la grande enveloppe où elle avait glissé les papiers tout à l'heure. Il la saisit, tandis que Fauchon s'élançait. Mais Thérèse s'était retournée, face à lui. Jacques eut le temps d'ouvrir son pardessus et de mettre le paquet dans la poche intérieure de son veston, tandis qu'elle disait :

— « Mais oui. Elles sont à son père, ces lettres. Elles ont été volées. Nous devions les rendre. C'est fait. »

— « Ah! Judas! Judas!... » hurla Fauchon. Dans le paroxysme de sa rage, il écarta Thérèse d'un revers de bras, si brutalement qu'elle tomba. Ce geste fut cause que Jacques, à son tour, se précipita, au lieu de sortir, pour la défendre. Il se plaça entre elle et Fauchon. Celui-ci marcha vers la porte du couloir, la ferma d'un tour de clef, puis, revenant vers Jacques, et résolument :

— « Mes lettres, mes lettres! Vous allez me les rendre! »

— « Non, » dit Jacques.

— « Vous allez me les rendre!... » répéta le forcené. Saisissant les poignets du jeune homme, il les lui tordit avec une vigueur que décuplait la colère. Sous la douleur de cette étreinte, Jacques jeta un cri. Un réflexe tout physique le fit se dégager avec une vigueur égale, et donner un coup de poing si violent que l'autre chancela. Dans ce rapide corps à corps, il avait, lui aussi, perdu son sang-froid. Il se tenait maintenant ramassé, campé, dans une attitude de défense. Thérèse, relevée, entendait avec horreur le souffle des deux hommes, prêts à recommencer ce hideux pugilat. Tout à coup Fauchon, qui s'appuyait contre la porte, les yeux aux aguets, regardant son ennemi, tour à tour, et la jeune femme, avisa sur son bureau le revolver que le *Compagnon de Nazareth*, — le menuisier Dupuy, on se rappelle, — lui avait donné pour rentrer chez lui, le soir de sa conférence, et après l'agression de Dominique. A son retour, il l'avait retrouvé dans la poche de sa soutane et posé là, sans s'en occuper davantage. A quelle idée obéit-il? Dans la folie de sa colère, la pensée du meurtre traversa-t-elle vraiment son esprit égaré? Se sentant le plus faible, vit-il là, simplement, un moyen de terroriser son adversaire, et son intention était-elle de menacer sans tirer? Il marcha vers la table, et, comme sa main saisissait l'arme. Thérèse jeta

un appel d'épouvante. D'un bond, elle était près de lui, croyant la lui arracher. Les mains de Fauchon et les siennes se nouèrent autour du revolver. Une autre lutte commença, silencieuse et si courte! Jacques s'avançait pour les séparer, quand une détonation retentit. Le pistolet roula sur le plancher, lâché par les mains qui se le disputaient, et dont l'une venait de presser sur la gâchette, inconsciemment. Laquelle?... Jacques, qui avait encore fait un pas en avant, s'arrêta soudain et chancela. Il pâlit affreusement, et comme s'il se trouvait mal, il se laissa tomber sur une chaise. Sa bouche s'ouvrait, cherchant l'air qui lui manquait. Il dit : « J'étouffe » et, tirant son mouchoir de sa poche, il l'appuya sur ses lèvres. Le mouchoir se colora de sang. De la main gauche, il montra la place où il se sentait atteint. La balle l'avait frappé, presque à bout portant, en pleine poitrine.

XV

L'HOLOCAUSTE

La voix de Sœur Marceline interrompit brusquement le silence stupéfié qui avait suivi le coup de feu et la défaillance de Jacques. La Religieuse, occupée à coudre, avait, de sa cuisine, entendu la détonation. Elle accourait, par la salle à manger dont la porte n'était pas fermée, en criant :

— « Mais, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a? »

De son fauteuil, Jacques fit un effort pour désigner l'autre porte, celle de l'antichambre. Il esquissa, de la main, un geste que Thérèse comprit. Elle tourna la clef au moment même où Sœur Marceline entrait dans la chambre. Le généreux garçon, blessé à mort, pensait aux soupçons possibles. D'une voix encore distincte, mais que le manque de souffle entrecoupait sinistrement, il répondit à la Religieuse :

— « Mais, il n'y a rien, ma Sœur, rien... Ce pistolet... » — Il le montrait par terre. — « J'ai

joué avec... En causant... Il était chargé... Je ne savais pas... Alors, il est parti... »

Il commençait, le premier instant passé, à souffrir cruellement de sa blessure. Il gémit :

— « De l'air... J'étouffe... »

Et tombant en syncope, il eut encore la force de dire

— « Mon père !... »

— « Sœur Marceline, courez chercher M. Savignan, rue Cassette, » dit Thérèse. « Et nous, étendons-le ici, » ajouta-t-elle, en se tournant vers Fauchon.

A eux deux, ils portèrent le blessé, qu'ils prirent sous les bras, jusqu'au canapé où ils le couchèrent. Avec des précautions qui révélaient l'habitude du dispensaire, elle souleva la tête du jeune homme, toujours évanoui :

— « Un oreiller, vite, et des serviettes, » dit-elle encore à Fauchon.

Celui-ci revint, apportant, — quelle rencontre ! — l'oreiller sur lequel la pauvre enfant avait elle-même reposé son front affolé, durant la terrible nuit de ses noces. Elle disposa ce coussin de son mieux sous les épaules de Jacques, qui parut reprendre vie, dans cette nouvelle position. Revenu à lui, il dit : « Merci, » à Thérèse qui commençait, avec d'infinies précautions, à ouvrir le veston d'abord, puis le gilet du blessé. Ce gilet ainsi que le plastron de la chemise étaient

maculés de sang. Continuant sa besogne d'infirmière, elle défit ce plastron et mit à nu la poitrine. Un peu au-dessous du mamelon, un petit orifice apparut, grand comme une lentille, d'où un sang noir s'écoulait en s'étalant.

— « Soutenez-le, » dit-elle à Fauchon, qu'elle ne tutoyait plus. « Je vais faire bouillir de l'eau et du coton pour laver la plaie. »

Elle quitta la chambre, tandis que l'ancien maître et l'ancien élève restaient ainsi, l'un étouffant toujours et ne parlant plus, l'autre, le bras sous l'oreiller, et regardant le blessé, avec une consternation épouvantée. Il pouvait voir, sortie à moitié de la poche du veston, la grande enveloppe qui contenait les lettres autour desquelles s'était engagé leur tragique débat. Du sang en souillait aussi le coin. Qu'il pensait peu, maintenant, à reprendre ces papiers qui avaient fait de lui un meurtrier et dont le seul aspect lui causait une horreur insupportable! Cependant Thérèse arrivait, tenant, d'une main, une casserole, de l'autre un flacon d'eau de Cologne. A mesure qu'elle procédait à ce premier pansement, additionnant l'eau bouillie d'alcool, nettoyant la blessure, y tassant un petit tampon d'ouate, d'après les règles apprises à l'hôpital, son visage prenait une expression de plus en plus anxieuse. Elle s'épouvantait du souffle haletant de Jacques. A peine s'il avait assez de force pour redire :

— « Merci... Merci... » et : « De l'air... De l'air... »

— « Mon Dieu ! » se dit-elle « Il va mourir. »

Et à Fauchon, tout haut :

— « Ouvrez la croisée toute grande. Courez chercher un médecin... Mais vite. Faites vite... »

Elle avait repris sa place sur une petite chaise, auprès du canapé, soutenant de nouveau la tête de l'agonisant, tandis que le prêtre lui obéissait, hagard, les yeux fixes, avec des mouvements de somnambule. Le temps de retirer un fauteuil qui empêchait la croisée de se déployer entièrement, et il était dehors. Thérèse l'entendit qui décrochait hâtivement son chapeau et son manteau suspendus à une patère de l'antichambre, puis qui se précipitait dans l'escalier. Elle était seule avec le blessé, qui continuait à respirer avec tant de peine, les yeux fermés. A une minute, émue d'une pitié inexprimable, elle se pencha sur lui. Ses lèvres effleurèrent ce front brûlant. Les paupières du jeune homme battirent et se relevèrent. Il mit dans un regard toute la passion qui avait si longtemps dévoré son cœur, et il dit, parlant de lui-même, comme s'il était déjà de l'autre côté des jours :

— « Que je t'ai aimée ! »

— « Ne parle pas, » lui dit-elle.

Avec un linge, elle essuya le sang que ces quelques mots prononcés trop vivement avaient

mis aux lèvres du mourant. Il lui prit la main et il la garda dans la sienne, en la contemplant avec un sourire de demi-délire, comme si cette présence dans cette solitude procurait à son agonie une douceur extraordinaire. Elle aussi le contemplait, mais si douloureusement. Autour d'eux, dans ce logis vide, régnait une telle paix, un tel silence. Le sifflement des trains en partance à travers le parc voisin de Montsouris leur rappelait seul l'existence d'un univers en dehors d'eux. Pour la première fois, avec un ravissement qui se mêlait aux affres des instants suprêmes, Jacques voyait celle qu'il aimait l'aimer aussi. Car c'était bien une émotion d'amour, — de quel amour, brisé, meurtri, détruit d'avance, désespéré ! — que Thérèse sentait s'éveiller en elle pour ce compagnon de son enfance qu'elle avait tant méconnu. Une ineffable fusion de leurs âmes dans cette extrémité de misère lui faisait éprouver, par la pitié, par le regret, par le remords, un attendrissement qu'elle n'avait jamais connu. Ses lèvres s'étaient de nouveau posées sur ce front si rempli d'elle. « C'est comme un rêve... » disait-il. « Je ne sais plus. Je ne comprends plus. » Et tout d'un coup, se redressant, l'oreille tendue, avec cette hyperacuité des sens qui se développe chez les moribonds :

— J'entends marcher... Mon père... Les lettres... tu les lui rendras... »

L'émotion lui donna une nouvelle syncope, et il s'affaissa sur l'oreiller, à la minute même où entrait dans la chambre, non pas Savignan, mais le médecin de quartier, ramené par Fauchon. C'était un tout jeune docteur, installé tout à côté, rue d'Alésia, depuis quelques mois. Le prêtre était monté chez lui, au hasard, ayant lu ces mots sur la plaque de la porte : *Docteur Magnelin, ancien externe des hôpitaux, mardi, jeudi, samedi, de une heure à cinq*. On était au samedi et à deux heures. Le médecin n'avait personne et il venait aussitôt, avec l'empressement du chasseur de clientèle. Son compagnon lui avait, durant la route, expliqué le cas lui racontant la version inventée par Jacques. Magnelin était trop près encore de ses études pour ne pas comprendre, au premier regard, la gravité de la situation. Elle lui parut si inquiétante que toutes ses facultés d'observateur se concentrèrent autour du malade. Dans cette tragique catastrophe, ce fut au moins une chance heureuse : n'ayant rien remarqué des très petit détails qui eussent éveillé ses doutes, il devait, plus tard, corroborer, avec une entière bonnne foi, le récit de l'accident auprès de son collègue de l'état civil. Témoignage capital et sans lequel le hideux scandale d'une enquête judiciaire eût sans doute éclaté et mis le comble à la catastrophe.

— « Taisez-vous, monsieur... » dit-il à Jacques

qui rouvrait les yeux et voulait parler. « Je connais toute l'affaire. Vous avez joué avec un revolver que vous ne saviez pas chargé. Le coup est parti, comme vous teniez le canon tourné en dedans. Et voilà !... Il est même inutile de laisser ce joujou par terre, pour qu'il arrive un autre malheur. »

Il ramassa le revolver, oublié sur le parquet, l'examina une seconde, puis le remit sur la table, en hochant la tête :

— « Il est inouï qu'on vende au public des armes pareilles. C'est étonnant qu'elles ne partent par toutes seules, dès qu'on les touche, fabriquées comme elles sont. »

Le débutant commençait d'être de mauvaise humeur devant la perspective de voir le blessé — le premier auprès duquel il eût été appelé dans le quartier — lui claquer entre les mains, comme ils disent. Le sentiment du devoir professionnel corrigea cette égoïste impression, et il continua, empressé et bourru :

— « Voyons, monsieur, restez étendu... Ne bougez pas. »

Et, se tournant vers Thérèse et Fauchon :

— « Naturellement, vous n'avez rien ici de ce qu'il faut pour un pansement. Pas de solution stérilisée... Cette ouate n'est même pas hydrophile... Pas de collodion, pas d'éther... Vous avez bien un cordial, un peu de rhum? Apportez-m'en... »

Il enlevait le tampon fait par Thérèse.

— « Ça, au moins, ça n'est pas trop mal. La plaie a été bien lavée... Vous avez fait du dispensaire, madame? Vous voyez que ça sert à quelque chose. Bon, » dit-il, en débouchant la bouteille que Fauchon apportait, et la respirant : « C'est du rhum... Soutenez le malade, madame, avec des précautions, comme cela, pendant que je lui donne à boire... »

Il fit avaler quelques gouttes à Jacques.

— « Maintenant, tenez-le, tous deux, vous, monsieur, et vous, madame, que je regarde par derrière, si la balle n'a pas traversé. »

Quand il eut constaté que la balle était restée dans le poumon, son mécontentement de praticien avide acheva de disparaître pour céder la place à une inquiétude dont la minutie de son examen révéla l'anxiété. Il percuta soigneusement la poitrine. L'oreille collée tantôt à une place, tantôt à une autre, il cherchait à entendre le murmure du poumon et le battement du cœur.

— « Hé bien! » conclut-il en se relevant, « je vais chercher ce qu'il faut. Vous, madame, ne quittez pas le malade, jusqu'à ce que je revienne. Ça ne sera pas long. Il y a un pharmacien à deux pas, rue de la Tombe-Issoire. Vous, monsieur Fauchon, c'est bien votre nom?... »

Il s'assit à la table pour écrire quelques mots sur sa carte :

— « ... Allez me chercher un chirurgien. Avec ce billet, il viendra. Il n'y en a pas l'après-midi, dans les hôpitaux publics. Vous en trouverez un, dans un hôpital privé, à Bon-Secours ou à Saint-Joseph. C'est l'heure où ils opèrent dans ces maisons... Vous, monsieur, à tout à l'heure, » dit-il à Jacques, avec cette jovialité voulue que les médecins font succéder tout à coup à la gravité sérieuse de leurs consultations, pour rassurer le malade. Procédé naïf qui réussit neuf fois sur dix, tant l'instinct de vivre s'en fait le complice. — « Ça n'est rien. Nous vous tirerons de là. Mais, » — montrant le revolver,... — « faudrait pas recommencer. »

La porte franchie il changea de voix et dit à Fauchon :

— « Courez, monsieur. Prenez une auto. Il y a urgence. Une opération serait nécessaire. Sera-t-elle possible? Il faudrait une ouverture immédiate et très large. La faire ici? Comment? Le transporter? Impossible. Il y a une hémorragie interne très abondante. La balle a fait une plaie dans le poumon, que le sang comprime en détendant la plèvre. Le cœur est comprimé aussi. D'après la rapidité des accidents, le péricarde pourrait bien être touché... Ah! c'est grave, très grave!... Enfin! Nous avons le devoir de tout essayer... Ramenez le chirurgien et tout de suite... »

Fauchon et le médecin n'avaient pas quitté la rue de l'Aude, depuis cinq minutes, que Savignan y arrivait enfin, conduit par Sœur Marceline et accompagné de l'abbé Lartigue. Sa physionomie portait l'empreinte d'une telle angoisse que le concierge de l'immeuble, déjà étonné par tant d'allées et venues, interrogea la Religieuse tout bas, pendant que les deux visiteurs s'engageaient dans l'escalier.

— « Qu'est-ce qui se passe donc chez vous, ma Sœur? C'est la police? »

— « La police? Jésus, Marie, Joseph, quelle idée! Le jeune homme de tout à l'heure s'est trouvé un peu fatigué... Ce monsieur, c'est son père. »

La discipline de discrétion que la laïcisée conservait de son couvent lui dictait cette réponse évasive. Elle eut du moins cet avantage d'empêcher qu'il se propageât aussitôt dans le quartier une de ces légendes de crime, à la suite desquelles l'administration hésite à donner, en cas de mort, un permis immédiat d'inhumer. Ce fut, après la préoccupation professionnelle du médecin, une seconde circonstance favorable, dans le sinistre dénouement vers lequel se précipitait le drame d'amour vécu par Savignan. Une troisième était la présence de Lartigue. Voici comment cet admirable ami se trouvait là, et aussi les événements accomplis, depuis l'instant où

Jacques avait surpris son père à Saint-Sulpice debout contre le pilier de la chapelle de Saint-Louis, et pleurant. Il s'en était fallu de bien peu que le père ne surprît aussi son fils agenouillé tout près de lui et priant pour lui. Les deux hommes étaient sortis de l'église sur les pas l'un de l'autre, littéralement. Tout notre destinée tient parfois à cette différence de deux minutes entre notre passage à une certaine place et le passage de quelqu'un que nous voudrions, plus tard, au prix de notre vie, avoir rencontré là. Rentré rue Cassette, Savignan avait demandé Jacques, en s'étonnant de son absence. Il s'était dit : « Il est au bureau de la rue Saint-Dominique, sans doute, qui s'occupe de son engagement. Pauvre petit ! » Tout de suite Célestin lui avait raconté l'étonnante visite de Thérèse Andrault. Cette énigmatique nouvelle avait saisi Savignan. Quoique agité déjà par une terrible tempête intérieure, il avait tremblé pour son fils. Pourquoi la jeune femme était-elle venue ? Envoyée par Fauchon, sans doute. A cause de l'article du *Germe?* C'était probable. Tout en vaquant fiévreusement aux préparatifs de son départ, le père avait tourné et retourné cette hypothèse, d'autres encore. C'est à ce moment qu'il avait vu apparaître Lartigue. On se souvient que le vicaire de Notre-Dame-du-Port était déjà venu, le matin, dès son retour du Poitou. Il voulait savoir si Savignan

persévérait dans son projet de rupture. On se souvient aussi qu'il avait rencontré Geneviève et dans quels termes il l'avait interpellée. Elle l'avait entraîné en lui disant :

— « Venez. Il s'agit de l'honneur de Louis, de sa vie peut-être. » Et hardiment, elle lui avait raconté la vérité. — « Voyez mon mari, » avait-elle conclu. « J'ai peur que, dans sa colère, il ne commette, aujourd'hui même, quelque acte irréparable. Dites-lui que vous savez tout. Causez avec lui. Vous serez pour lui Clermont, Aulnat, Orcival, Soléac, toute l'Auvergne. Peut-être la peur du scandale l'arrêtera-t-elle. »

Lartigue avait couru en effet, chez Calvières, sans le trouver. Dans sa terreur de la catastrophe immédiate, il était venu chez dom Bayle, mettre le vieux moine au courant. Le Bénédictin avait répondu simplement :

— « Ce que je redoutais est arrivé. Il faut, à tout prix, empêcher deux choses. L'une, que Calvières n'introduise son procès dès aujourd'hui ; il mettrait son point d'honneur à ne plus reculer. L'autre, que cette malheureuse ne parte avec Savignan. Ils y penseront. Ça, chargez-vous-en. Il y a le fils. C'est le moyen de retenir le père. Moi, je saurai retenir Calvières. Je lui parlerai députation. Cet homme-là, notre député ! C'est dur. Il y va de l'honneur de Savignan. Ah ! sa faute nous coûte cher ! Mais courez chez lui. »

Lartigue avait obéi. Il était retourné rue Cassette pour trouver son ami au milieu de ses malles, et se heurter, dans ses objurgations, à une violence inouïe de répliques. Il avait répliqué lui-même. A la minute où leur discussion était la plus vive, l'entrée de Sœur Marceline et la nouvelle que Jacques s'était blessé chez Fauchon, en maniant un revolver, les avaient arrêtés net. Ils s'étaient précipités ensemble rue de l'Aude, le père, fou d'inquiétude, le prêtre consterné de voir réalisée avec une si effrayante soudaineté la menace qu'il s'acharnait, depuis une demi-heure, à dresser contre la résolution de son ami :

— « Si tu fais cela, tu seras puni dans ton fils. »

Pendant le trajet, la vieille Religieuse leur avait répété le récit de Jacques, cette fable imaginée dès le premier moment par l'admirable garçon, pour sauver l'honneur de son maître et celui de son père, en coupant court d'avance à toute enquête. Mais les affections profondes ont leur infaillible instinct. Le père avait posé à Sœur Marceline questions sur questions :

— « Jacques était-il venu rue de l'Aude, ces derniers temps?... A quelle date?... Combien de fois?... Depuis le mariage?... Lui avait-elle ouvert la porte?... Quelle physionomie avait-il?... Semblait-il troublé?... L'attendait-on?...

N'avait-elle entendu aucun bruit de voix avant la détonation?... Était-elle accourue, tout de suite?... Dans quelle position était-il à son entrée? Par terre? Sur un fauteuil? Assis? Étendu?... Avec ou sans connaissance?... Parlait-il? Et que disait-il?... »

Cet interrogatoire révélait déjà un doute sur cette version si simple de l'accident attesté par la victime. Mais Savignan savait l'amour du jeune homme pour la jeune femme, et la démarche de celle-ci. Pour lui tout était mystère. Une affreuse évidence l'attendait, hélas! à son entrée dans la chambre où agonisait son fils : celle de la mort écrite sur ce visage. Les paupières mi-closes, la couleur grise du teint, les traits décomposés, les lèvres ouvertes avec effort et qui découvraient les dents serrées, tout annonçait l'approche du dénouement fatal. Quand le père se pencha pour embrasser son enfant, il frémit au contact de la sueur qui glaçait maintenant les tempes. Jacques eut la force d'ouvrir les yeux et de renouveler son héroïque mensonge :

— « Oh! mon papa!... mon cher papa!... Je ne savais pas l'arme chargée... Je jouais avec... » Et, apercevant Lartigue : — « Que tu es bon!... Tu m'as amené un prêtre... et celui-là!... Merci... » Puis, avec toute l'énergie dont il était capable : — « Me confesser... je veux me confesser... »

— « Nous allons te laisser, » dit Thérèse. « N'est-ce pas, monsieur Savignan? »

Le père acquiesça de la tête. Il lui était physiquement impossible d'émettre une parole.

— « Ne lui permettez pas de se fatiguer, monsieur l'abbé, » dit encore Thérèse à Lartigue. « Moins il parlera... »

— « C'est moi qui l'interrogerai, » fit Lartigue. » Il me répondra en me serrant la main. »

Savignan et Thérèse passèrent dans la salle à manger. « Et il ne ramène pas le chirurgien! » gémissait-elle, tandis que le père, écroulé sur une chaise, les coudes sur la table et la tête entre ses doigts, essayait de rassembler ses idées, dans l'excès de son accablement. Tout d'un coup, redressé sur sa chaise, et interpellant Thérèse qui restait au fond de la pièce, l'oreille aux aguets, dans la direction du couloir :

— « Thérèse, » dit-il, « pourquoi es-tu venue chercher Jacques, tout à l'heure? Car tu es venue rue Cassette, je le sais. Pourquoi? Il faut me répondre. »

— « Je ne vous répondrai, pas monsieur Savignan. »

— « Je suis le père. J'ai le droit de savoir. Si tu ne réponds pas, je croirai... »

— « Que croirez-vous? »

— « Qu'il y a eu crime et non pas accident. Tu ne veux pas cependant que je pense cela,

que l'on m'a tué mon fils? Ah! si je le pensais... »

— « Taisez-vous, » dit-elle, avec un tremblement de tout son corps. Et, suppliante : — « Ne me demandez rien. Je ne peux pas parler. Je ne peux pas... »

Et elle se sauva dans l'antichambre où Savignan allait la suivre, quand un bruit de pas se fit entendre sur le palier, annonçant l'arrivée de plusieurs personnes. « Fauchon! » se dit-il, en reconnaissant la voix du prêtre, quoique les nouveaux venus parlassent bas. « Je le ferai bien causer, lui. »

C'était en effet le prêtre révolté qui rentrait, accompagné du chirurgien. Ils avaient rencontré en bas le docteur Magnelin.

— « Madame, » disait celui-ci à Thérèse, « nous apportons les objets nécessaires pour les soins immédiats et pour l'opération, si elle est possible. Mais vous savez mes craintes, mon cher maître, » ajouta-t-il en se tournant vers le chirurgien; « sera-t-elle possible? Enfin, vous jugerez? »

— « Alors, vous l'avez trouvé bien mal? » dit Savignan, qui s'avança. « Je suis le père. »

Le médecin et le chirurgien, un vieil homme maigre, au masque réfléchi et dur, saluèrent avec une gravité qui soulignait encore le pessimisme du diagnostic.

— « Nous ne pouvons pas nous prononcer, » dit le premier, « avant un nouvel examen. Votre fils est si jeune, monsieur. A cet âge la nature a de telles ressources... »

— « Oui, mais il faut l'aider, » interrompit le chirurgien avec brusquerie, « et d'après vos renseignements, mon cher confrère, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Les deux praticiens entrèrent tout droit dans la chambre du malade, qu'ils purent voir esquissant un signe de croix sous le geste d'absolution du vicaire. Celui-ci s'écarta du lit, pour céder la place au médecin qui s'excusa :

— « Monsieur l'abbé et vous, monsieur, » il s'adressait à Savignan, « il est important pour le malade que vous nous laissiez seuls avec lui. Nous vous prions de vous retirer. Nous gardons madame. » — Il montrait Thérèse. — « Son expérience d'infirmière peut nous servir. Nous vous rappellerons aussitôt que nous aurons pris une décision. »

— « Ton fils est un Saint, » dit Lartigue, en entraînant Savignan. L'excellent homme, d'une sensibilité si délicate sous de rudes dehors, devinait combien ces présences étrangères autour du mourant, la sienne même, surtout celle des médecins, étaient cruelles au père. On voudrait, quand un être cher est en danger de mort, ne plus le quitter d'une seconde, ne pas perdre un seul des

instants comptés où il peut encore nous regarder, nous entendre, nous connaître. Et ce sont des indifférents qui le soignent. Ils nous écartent et nous rappellent à leur gré. Leur parole, si respectueuse soit-elle de notre douleur, est si peu à notre unisson. Elle nous irrite. Elle nous déchire. Dans son génie des choses du cœur, Lartigue prodiguait à son ami la seule consolation qui adoucisse un peu de pareilles épreuves. Il sentait tout haut, comme lui tout bas :

— « Oui, » répétait-il, « c'est un Saint. Je n'ai jamais vu plus de foi, plus de pureté, une plus belle âme. »

Ils étaient de nouveau dans la salle à manger où quelqu'un se trouvait assis sur le même siège que Savignan, tout à l'heure. C'était Fauchon, qui ne se leva pas, à l'entrée des deux hommes, qui ne les salua pas. Il était là, immobile, la tête penchée, absorbé, abîmé dans une vision sinistre, celle de son élève chéri frappé à mort, et de sa main, puisqu'il tenait l'arme. Même si la gâchette avait cédé sous la pression des doigts de Thérèse lui disputant le pistolet, c'était lui, le responsable, puisqu'il l'avait pris, ce pistolet. Poussé par quelle aberration? Il s'efforçait de se prouver qu'il n'avait jamais eu la volonté de s'en servir. Pouvait-il dire quelle avait été sa volonté, qu'il en avait eu une seulement, dans cette minute de frénésie? Le malheureux subissait

l'étreinte du plus affolant des remords, le remords par le doute, quand notre conscience ne nous rend pas un sûr témoignage de notre intention. En même temps, par cet étrange pouvoir de dédoublement dont s'accompagnent les commotions profondes de notre personne physique et morale, il entendait, il écoutait les propos échangés à côté de lui entre ce prêtre inconnu, qui portait la soutane, comme lui, la veille, et le père de sa victime, son mortel ennemi d'idées. Dans cette crise suprême, sa haine ne désarmait pas. Il éprouvait, à l'égard de cet homme dont les lettres avaient été la cause indirecte de cet assassinat, un tel sursaut d'aversion qu'il lui fallait faire appel à tout ce qui lui restait de sens pour le supporter, dans sa maison. Il écoutait cependant, malgré lui, espérant apprendre, sur l'état actuel de Jacques, la vérité qu'il n'avait pas osé demander à son retour. Savignan et Lartigue parlaient à mi-voix, comme on fait inconsciemment dans une chambre qui avoisine celle d'un malade. Mais la passion dont frémissait le père se manifestait par une intensité d'accent dans l'assourdissement qui donnait un éclat plus tragique encore à ses phrases de colère prononcées tout bas :

— « Alors, il ne s'est pas tué? » avait-il répondu au mot de Lartigue sur la sainteté de son fils. « D'ailleurs, je le savais bien qu'il ne s'est

pas tué. Répète-moi tout de même qu'il ne s'est pas tué. »

— « Pourquoi me demandes-tu cela? » fit Lartigue.

— « Parce que tu sais comment les choses se sont passées, maintenant. S'il a menti, en te racontant cette histoire d'accident, pour sauver Thérèse ou pour sauver celui-ci, » — et il montrait Fauchon, — « il te l'a dit. Un mot seulement, Vincent. A-t-il menti? Tu le sais. Réponds-moi. »

— « Je ne sais rien, » dit le vicaire, « et je ne te répondrai rien. »

— « C'est juste. Tu ne peux pas. Tu l'as confessé... » — Et discutant avec lui-même, maintenant : — « Il n'y a que trois hypothèses : Le suicide? Ça non, non, non. L'accident? C'est ce qu'il a raconté. L'assassinat?... » Il hésita, puis, s'approchant de Fauchon, et brusquement : — « Monsieur, vous avez envoyé Thérèse Andrault chercher mon fils, il y a une heure et demie. Pourquoi? »

Fauchon demeura, un instant, sans répondre. Enfin, secouant la tête et sans regarder son interlocuteur, sans s'adresser à lui, mais parlant comme lui, à voix basse, il déclara :

— « Je n'ai pas envoyé Thérèse. »

— « Alors elle est venue d'elle-même? Pourquoi? Que s'était-il passé auparavant? »

Et, comme l'autre continuait de garder un farouche silence :

— « Elle non plus n'a pas voulu me dire le motif de sa démarche. Il faut donc qu'il ait été très grave. C'est un secours qu'elle est allée demander à Jacques, et un secours contre vous. Lequel? Je ne sais pas. Mais un secours contre vous. Ça, maintenant, j'en suis sûr. »

Il répéta :

— « Contre vous! contre vous! »

Et, le saisissant par l'épaule :

— « Misérable! Vous l'avez assassiné!... »

Au contact de cette main, Fauchon s'était dressé. Il recula d'un pas. Comme réveillé de son hypnose, il regarda Savignan d'abord, puis Lartigue, sur le visage duquel il lut une espèce d'horreur. Le confesseur de Jacques la savait, lui, la vérité. Le mourant la lui avait certainement dite, pour obtenir l'absolution de son mensonge. Oui. Ce prêtre savait que lui, Fauchon, tenait l'arme au moment on était parti le coup mortel. Il le savait et il venait de refuser de le dire au père. Il ne le dirait jamais. Et voici que l'idée de mentir, lui, le prêtre révolté, devant le prêtre fidèle qui saurait qu'il mentait, fut insupportable au renégat. Cela l'humiliait trop. Trop aussi de s'abriter derrière la générosité de Jacques. Et puis, l'outrageante parole de Savignan réveillant en lui l'indignation contre l'hypocrisie de

cet homme, il éprouva le besoin de lui rendre coup pour coup, de le frapper à son tour au plus saignant du cœur, et, marchant sur lui :

— « Hé bien? oui. Oui, je tenais l'arme. C'est vrai. Ce n'est pas vrai que j'aie visé, pas vrai que j'aie tiré exprès. Je le sais bien que j'avais pris l'arme, mais pas pour tuer, pas pour tuer. Sur mon salut éternel, je le jure. Thérèse a voulu m'arracher l'arme. C'est alors que le malheur est arrivé. Ç'a été une fatalité. Si je suis un assassin, c'est malgré moi. Au lieu que vous... »

Et, mettant à son tour la main sur l'épaule de Savignan :

— « Ce sont vos lettres, vos infâmes lettres qui sont la cause de tout, vous entendez, de tout. L'assassin de votre fils, c'est vous... »

— « Mes lettres?... » balbutia Savignan.

Cette allusion directe à l'autre drame de sa vie l'avait soudain glacé.

— « Oui, vos lettres à Mme Calvières », continua Fauchon, terrible. « Le mari me les avait apportées. Il voulait que je m'en servisse pour une brochure, sans signer. J'ai refusé. Mais j'avais le droit, après votre attaque, à vous, de vous exécuter, et c'est ce que j'allais faire, sous ma signature, dans un journal, avec des passages de vos lettres à l'appui. Thérèse l'a su. Elle savait combien j'aimais Jacques. Elle a pensé que, devant son chagrin, je renoncerais à mon projet.

Vous demandez le motif de sa démarche? Le voilà. Elle est allée chercher Jacques. Il est venu. Elle avait vos lettres qu'elle copiait sur sa machine. Elle les lui a données. J'ai voulu les reprendre. Nous avons lutté. J'ai vu cette arme sur mon bureau. Je l'ai saisie, pour lui faire peur. Je vous répète que Thérèse a voulu me l'arracher et que le coup est parti, par hasard. Vous savez tout, maintenant. Vous voyez bien que le grand coupable, dans cette mort, c'est vous, c'est vous. »

A mesure que Fauchon s'avançait, lui jetant à la face l'affreuse révélation, c'était à Savignan de reculer jusqu'à ce qu'il rencontrât le mur auquel il s'appuya, en tremblant, prêt à défaillir. Une même émotion terrassait Lartigue qui, lui non plus, ne trouvait pas un mot, pas un geste pour arrêter l'accusateur. Un appel de Thérèse, qui ouvrit la porte d'une main affolée, interrompit cette lamentable scène.

— « Venez... » disait-elle, d'une voix d'épouvante. « Il veut vous voir tous, tous, avant... »

Elle n'acheva pas. L'odeur répandue dans la chambre annonçait que le médecin venait de faire au malade une piqûre d'éther. Il lui tenait le poignet.

Il dit au père, tout bas :

— « Du courage, monsieur! »

Et, tout haut :

— « Le pouls remonte. »

Auprès de lui, le chirurgien roulait dans une serviette une expectoration sanglante qui était une véritable hémorragie. Le visage de Jacques était si pâle, sa respiration si précipitée que l'abbé Lartigue se mit à genoux et commença de réciter les litanies : *Kyrie eleison! Christe eleison! Kyrie eleison!* tandis que l'agonisant se dressait sur son lit, aspirant un peu d'air pour pouvoir parler. Sa connaissance était entière, et la sérénité de la foi chrétienne resplendissait à travers la décomposition toute physique de ses traits. Il murmura dans un halètement : — « Adieu, papa... J'offre mon sacrifice... pour toi... pour ton âme... pour que tu te reprennes, pour que tu reviennes... Je l'offre pour elle... » Ses yeux regardaient dans la direction de Thérèse. « Pour qu'elle revienne... Je l'offre pour vous, mon cher maître, pour que vous reveniez. » Il se tournait vers Fauchon :

« Pour vous tous. » Et les ténèbres commençant de le gagner, il dit encore : — « Personne n'est coupable de ma mort... N'accusez personne. » Et avec force :

« Mais revenez, revenez tous ! »

Et les grandes ténèbres le gagnant, on l'entendit qui soupirait : « *Secundum magnam misericordiam tuam.* » Puis, comme il faisait un immense effort pour respirer, une écume sanguinolente lui vint aux lèvres. De grosses gouttes mouil-

lèrent son pauvre visage. Tout à coup il essaya de se relever. Il cherchait de l'air. Il retomba. Ses traits se détendirent, puis ses membres. Il était mort.

XVI

ÉPILOGUE

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il y avait dix jours que Savignan avait conduit le corps de son fils au cimetière de Montparnasse, où reposaient déjà, sous la pierre de famille, la mère du jeune homme, ses frères et sa mère à lui. Dans la sauvagerie de sa douleur, il l'y avait conduit presque seul. C'était le matin. Aucune invitation n'avait été envoyée. Il y avait là ses domestiques, les Andrault, Dominique revenu d'Orléans, Ossandon le rédacteur du *Germe,* Lartigue, dom Bayle, et c'était tout. Si, à un moment, ses yeux brûlés d'insomnie, et d'où ne coulaient plus de larmes, avaient eu un regard pour un autre objet que le cercueil et le caveau, ils auraient pu apercevoir, se dissimulant derrière les tombes, les silhouettes des deux personnes les plus directement mêlées à cette tragédie : l'une était celle d'une femme, — Geneviève, — l'autre d'un prêtre, — Fauchon, — mais un Fauchon qui avait

repris la soutane, et plus ravagé encore, plus hagard que celui qui assistait à l'agonie de son élève, rue de l'Aude. Au souvenir du coup de pistolet tiré, du râle de l'assassiné, de son pardon suprême, s'ajoutait maintenant une autre vision, celle de Thérèse suivant la civière sur laquelle on emportait Jacques, après la visite du commissaire.

— « Thérèse ! » avait-il supplié.

— « Hé bien ? »

— « Où allez-vous ? »

— « Chez mon père, » avait-elle répondu.

Et il n'avait pas essayé de la retenir ! Durant ce triste enterrement, il la regardait suivre le cortège, sans qu'il osât l'aborder. Le cadavre de Jacques était entre eux. Il était aussi entre Savignan et Geneviève. Voilà pourquoi, elle aussi, accompagnait le convoi, de loin, dans le cimetière, tout en deuil et en se cachant. Elle tremblait d'épouvante et de désir de rencontrer une fois le regard de son amant, qu'il devinât, à son attitude, ce qu'elle souffrait, de son côté, depuis qu'à six heures, le soir du drame, elle ne l'avait pas vu arriver à son hôtel, comme il était convenu. Elle s'était inquiétée. A huit heures, elle avait couru jusqu'à la rue Cassette. Là, le concierge lui avait annoncé la sinistre nouvelle : Jacques Savignan venait de mourir d'un accident. Lequel ? Cet homme n'avait pas pu ou n'avait pas voulu le dire. Geneviève n'avait pas

osé monter. Elle était rentrée, attendant un mot qui n'était pas venu. Elle avait écrit une lettre à Savignan et l'avait fait porter, en priant que l'on attendît la réponse. Le messager était revenu. On lui avait dit : « Il n'y a pas de réponse. » Le lendemain matin, qui était la veille des obsèques, elle était de nouveau allée rue Cassette, et cette fois, jusqu'à l'appartement. Célestin lui avait ouvert. Visiblement, il hésitait à prendre sa carte. Il l'avait prise pourtant. Il avait reparu, tenant une enveloppe fermée, sans adresse, qu'elle avait ouverte aussitôt, les mains tremblantes, pour en tirer une feuille de papier sur laquelle étaient tracées ces lignes : « *Mon fils est mort. C'est nous qui l'avons tué. Par pitié,* » ces mots étaient soulignés deux fois, « *ne cherchez pas à me revoir.* » Elle était partie de la rue Cassette, avec ce billet, le lisant, le relisant, obsédée, affolée, se répétant cette phrase : « *C'est nous qui l'avons tué,* » pressentant la vérité, ne la découvrant pas. Elle savait le numéro de la maison où l'abbé Lartigue était descendu, rue Férou. Elle y avait passé. Le prêtre était chez lui. Il lui avait appris le détail des faits. Elle en avait aussitôt compris le retentissement dans le cœur de l'homme qu'elle aimait, ce cœur qu'elle disputait, depuis le renouveau de leur passion, à des remords d'idées. Le reprendrait-elle jamais à ce remords-là? Elle s'était dit que non, en le voyant

qui marchait derrière le cercueil drapé de blanc, d'un pas si vaincu, si las, et elle était rentrée tout droit du cimetière à son hôtel, d'où elle n'était plus sortie.

Oui, il y avait dix jours qu'elle vivait dans cet appartement de passage, ne descendant même plus pour ses repas, — ils lui étaient servis dans son petit salon, — allant et venant indéfiniment, comme une bête en cage, entre cette pièce et cette chambre. La rumeur de la rue lui arrivait d'en bas, indistincte, indifférente. C'était le bruit de la vie qui continuait autour de sa détresse. Par la fenêtre, elle voyait le jardin des Tuileries et les cimes de ses arbres dénudés, profilées sur le ciel d'hiver. Au delà, c'était le quai, la Seine, plus loin, Saint-Sulpice, la maison de la rue Cassette où Savignan respirait, souffrait, et elle n'allait pas à lui. Il ne venait pas à elle. Il l'aimait. Il ne pouvait pas avoir cessé de l'aimer. Et c'était fini ! fini ! fini !... Elle s'asseyait. Elle lui écrivait, le matin, le soir, à toute heure du jour, une page, une autre. Elle les déchirait, elle les envoyait, au hasard de son impression, sachant bien qu'il en serait de toutes ses lettres comme de la première, et qu'il n'y avait pas de réponse. Et cependant elle attendait... Quoi ? Que Jacques se relevât d'entre les morts ? Que le père oubliât ce fils tué à cause d'eux et qu'il se rejetât dans cet amour, auquel

s'associait maintenant pour toujours cette affreuse image? Elle ne savait pas ce qu'elle attendait. Mais elle attendait, tressaillant, chaque fois que la femme de chambre ou quelque domestique de l'hôtel frappait à la porte. Et puis ce n'était rien. Aussi quel saisissement, lorsqu'au commencement de l'après-midi de ce dixième jour, — comme elle les comptait, ces jours! — le garçon d'étage vint lui présenter, sur un plateau, une carte de visite, en disant :

— « Ce monsieur insiste pour parler à Madame, tout de suite. »

Elle prit cette carte et elle lut : « *L'abbé Vincent Lartigue, vicaire à Notre-Dame-du-Port, Clermont-Ferrand.* »

— « Enfin!... » pensa-t-elle, et, tout haut : — « Faites monter. »

Son cœur battait à coups si redoublés qu'il lui faisait mal. Elle dut s'asseoir; ses jambes se dérobaient sous elle. Une sinistre hypothèse surgit tout d'un coup dans sa pensée, qui la fit se relever et courir au-devant de l'abbé Lartigue, dès que la porte lui eut été ouverte :

— « Il n'est pas malade? Il n'est pas mort? »

— « Non, madame, » répondit le vicaire. « Il vit et il vivra. »

Et, afin d'indiquer à cette femme éperdue de douleur et d'amour, qu'il ne venait pas, lui prêtre, se prêter à un débat de passion :

— « Il peut encore faire trop de bien, par son beau talent, et trop efficacement servir l'Église, pour ne pas vouloir vivre, malgré le coup terrible que vous savez. »

Dans ces derniers mots, passa une sévérité qui s'adoucit aussitôt.

« — D'ailleurs, madame, ce n'est pas de lui que je viens vous parler. C'est de vous. Je suis chargé d'un message grave. Je vous suis envoyé par votre mari. »

Geneviève releva la tête, dans un mouvement de fierté blessée. L'amoureuse suppliante de tout à l'heure disparut. Son interlocuteur n'avait plus, devant lui, qu'une femme, altière et méprisante, qui répondait, les sourcils froncés, la bouche hautaine :

— « J'ai prévenu M. Calvières, quand je suis partie, que j'acceptais d'avance ses conditions. Je devais lui faire savoir le nom de mon avocat. Je n'ai choisi personne encore. Il est trop naturel que, depuis ces derniers jours, j'aie eu l'esprit ailleurs. Je vais réparer cet oubli et m'enquérir de quelqu'un. Puisqu'il vous a pris comme ambassadeur, monsieur l'abbé, vous pouvez lui dire que je m'en tiens à notre dernier entretien. Il était convenu que tout ce qui nous concerne, lui et moi, passerait par des gens d'affaires. Il avait parlé d'un procès. Que ne s'est-il tenu à cette idée ! »

— « Il est le premier, madame, à regretter le mouvement de folle colère qui lui a fait porter ces malheureuses lettres chez M. l'abbé Fauchon. Quand nous avons dû emporter le corps de ce pauvre enfant, de la maison de la rue de l'Aude, M. Calvières s'est trouvé là. C'était l'heure qu'il avait fixée pour venir reprendre ces lettres. Il a vu la voiture d'ambulance qui attendait, un attroupement, et, tout de suite, la civière que l'on descendait avec le mort. Il nous a vus, le père et moi. Je l'ai aperçu, moi aussi. Je suis allé à lui; en deux mots, je l'ai mis au courant. Je lui ai dit : — « Allez-vous-en. Vous n'êtes que trop » vengé » . — Il me les répétait, ces mots, tout à l'heure encore : — « Je ne suis que trop vengé. »

— « Pourquoi ne me laisse-t-il pas tranquille, alors? »

— « Parce qu'il désire que vous rentriez chez vous. »

Et, comme elle esquissait un geste de stupeur, le vicaire continua :

— « Madame, écoutez-moi, je vous prie, sans m'interrompre. Vous m'avez fait l'honneur de vous confier à moi, dans une heure critique. Grâce à cette confidence, j'ai pu causer avec M. Calvières, parce qu'il n'avait rien à m'apprendre. Voici dans quelles conditions je me suis mis en rapport avec lui. Excusez-moi si j'ai l'air de quitter le sujet qui vous concerne parti-

culièrement. Vous verrez que je n'en sors pas. Vous savez l'importance qui s'attache, pour ceux qui pensent comme moi, à la prochaine élection législative en Auvergne. Des personnes de grand sens estiment que le candidat le moins mauvais pour nous à Clermont est maintenant M. Calvières. J'ai été chargé de le sonder et de savoir s'il accepterait d'inscrire sur son programme certaines revendications, qui nous tiennent au cœur, et qui nous assureraient un minimum de paix religieuse. Madame, M. Calvières accepte. Vous le connaissez. Il est l'homme des partis pris très nets. Voulant la fin il veut les moyens. Il a parfaitement compris qu'en ce moment un procès en divorce, ou même en séparation, lui nuirait beaucoup. J'ajoute qu'en dehors de cette appréhension très légitime, il est profondément ulcéré des commentaires que soulève votre départ de chez lui. Il estime que votre retour couperait court à tout. Si vous aviez vécu, depuis votre départ, d'une manière à vous compromettre, à vous afficher, il ne penserait pas à ce retour. Mais il sait que vous ne vous êtes pas revus, vous et la personne dont le nom a été prononcé à votre propos. J'ai cru pouvoir lui affirmer que cette personne et vous, ne vous reverriez pas. Bref, il vous offre de revenir, dès aujourd'hui, reprendre votre place dans votre maison. Il s'engage sur l'honneur à vous accueillir, comme si rien ne s'était passé.

Vous vivrez l'un à côté de l'autre, vous, votre vie, lui, la sienne. Ce qu'il vous demande, c'est de lui tenir son salon de député, car il le sera, comme vous lui avez tenu son salon de grand industriel, avec votre tact et votre entente du monde. Madame, croyez-en ma vieille expérience et ma sympathie, acceptez ces propositions. Rentrez chez vous, rentrez. Vous le devez à M. Calvières. Vous ne pouvez pas oublier ce qu'il a été pour les vôtres. Vous le devez à ces humbles gens de Soléac et des environs, pour qui vous êtes la Dame. Un scandale autour de vous leur serait un véritable désastre moral. Vous vous le devez à vous-même, pour la dignité de votre existence. Vous le devez à celui auquel nous pensons tous deux. Il porte déjà sur le cœur un poids si lourd. N'y ajoutez pas le chagrin de vous savoir abandonnée et solitaire, sans qu'il puisse revenir à vous. Car il ne le peut plus. Il ne le pourra plus, jamais. »

Il y eut un silence entre eux. Geneviève avait écouté ce long discours sans une interrogation, sans un geste, le visage immobile, les lèvres serrées, les yeux baissés. Ses paupières se relevèrent et, regardant fixement Lartigue, elle lui demanda :

— « Est-ce que vous *lui* avez dit la démarche que vous faisiez auprès de moi ? »

— « Oui, » répondit le vicaire.

Il y eut un nouveau silence. Geneviève s'était

levée, l'abbé Lartigue aussi. Elle marcha vers la fenêtre, releva le rideau et appuya son front contre la vitre. Cinq minutes se passèrent, après lesquelles elle se retourna. Elle avait sur ses traits ce calme effrayant dont s'accompagne le suicide physique ou moral, et elle dit :

— « Monsieur l'abbé, ma réponse sera très simple, et elle est définitive. Je ne me considère pas comme libre, vis-à-vis de M. Savignan. S'il me dit ou s'il m'écrit qu'il désire que je rentre chez mon mari, j'y rentrerai. Mais je n'y rentrerai qu'à cette condition. N'insistez pas. Toute autre pression serait inutile. Adieu. »

Elle allait sortir de la pièce quand Lartigue la retint d'un mot :

— « Hé bien! madame, il vous l'écrit. »

De la poche de sa soutane, il avait tiré un portefeuille, et de ce portefeuille une enveloppe très épaisse sur laquelle Geneviève lut son nom. Elle reconnut l'écriture et devint très pâle. Puis, frémissante :

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas donné cette lettre tout de suite puisque vous l'aviez! Prenez garde! S'il y a une intrigue autour de moi... »

— « Il n'y a pas d'intrigue autour de vous, madame, » interrompit le vicaire. « Il y a simplement que la séparation entre Louis et vous est irrévocable, que vous le sentez tous les deux. Il eût mieux valu qu'elle s'accomplît dans l'absolu

silence. C'est lui-même qui m'a dit, en me donnant cette lettre : — « Tu ne la remettras que » si elle refuse de rentrer chez elle. »

Geneviève déchira l'enveloppe. Il s'y trouvait un pli fermé qu'elle posa sur la table, et une feuille à part. C'était la lettre de Savignan. Elle commença de la lire. L'abbé Lartigue épiait ce visage encore si beau, que ces quelques jours de souffrance avaient tant creusé, tant vieilli. Si Geneviève se révoltait, une fois cette lettre lue, contre l'idée de perdre à jamais son amant, si elle répondait en implorant, en exigeant un rendez-vous, le père de Jacques ne faiblirait-il pas de nouveau? Il avait pu s'arracher à sa passion, dans l'horreur d'une mort dont son égarement était la cause indirecte. Ne retomberait-il pas? Et cependant Geneviève lisait toujours, visiblement remuée jusque dans les profondeurs les plus intimes de son âme par cet adieu. Quel adieu, et prononcé dans quels termes! Si le prêtre les avait sus, il eût hésité davantage encore à remettre ce message d'où s'exhalait un tel gémissement d'amour. Cette plainte désespérée dans la rupture, qu'elle a précipité aux bras l'un de l'autre d'amants résolus à se quitter, par remords, par devoir, par honneur!... Et cet effort de délivrance n'a fait que les lier d'une chaîne plus imbrisable. Mais voici cette lettre :

« Mon aimée, car vous l'êtes et vous la serez toujours, ils sont venus me dire que l'on vous offre de reprendre votre place dans votre maison, et ils croient que, si je vous ai demandé d'accepter cette offre, vous l'accepterez. Je leur obéis, parce que je vois trop que ce retour est la résolution sage. Si, vraiment, l'on vous accorde les garanties dont ils me parlent, il *faut* rentrer. Je sais bien dans quels sentiments vous rentrerez. Mais ce sera, pour vous, une autre forme de la mort dans la vie, comme pour moi d'habiter cet appartement, d'être dans cette ville, de travailler, si je dois travailler encore. Il n'y a plus rien, rien, rien! Alors, il vaut mieux supprimer les événements, s'abriter dans la monotonie des anciennes habitudes, écarter ainsi la curiosité des indifférents. A cause de cela, si vous rentrez, je penserai à vous, avec moins de désespoir, ce n'est pas possible, mais avec moins d'anxiété. Enfin, c'est ce que je vous demande de faire, si ce n'est pas insupportable.

« Je vous renvoie les lettres que vous m'avez écrites, depuis ces deux semaines. Vous verrez que je ne les ai pas ouvertes. Comprenez qu'il n'y a pas là un reniement. Je garde le droit, ne pouvant plus vous revoir, de vous dire que je n'ai pas cessé de vous aimer, mais dans trop de douleur, dans trop de remords. Lire ces lettres était au-dessus de mes forces. Rien que de les

voir arriver me faisait trop de mal. Je retrouvais, à toucher seulement leur enveloppe, ce frémissement de tout mon être que votre présence me donnait. Et puis j'entendais celui qui n'est plus me dire ce qu'il m'a dit dans son agonie, et quand il mourait à cause de moi : « *Pour que » tu te reprennes! Pour que tu reviennes!* » Si je vous revoyais, il serait là. Il me regarderait, comme il m'a regardé, en offrant pour moi son sacrifice, pour mon âme, *pour que je ne vous revisse plus.* C'est cela qu'il a voulu dire. Il me le redirait, du fond de sa tombe, et vous me verriez défaillir de douleur devant vous, me haïr de tant vous aimer, vous en haïr vous-même. Ce serait l'enfer ici-bas. Ne m'y entraînez pas. Je vous répète que je n'ai plus la force...

« Oui, rentrez! Que je puisse avoir un peu l'illusion de n'avoir pas détruit entièrement votre vie. Je revois, à cette minute, aussi nettement que si nous étions encore à cette heure, cette maison de Besse-en-Chandesse, où la vieille Religieuse vous regardait avec tant de reconnaissance dans les yeux. Comme je vous aimais du bien que vous aviez fait! Comme je sentais qu'il y a, dans la charité, un pouvoir sacré, sinon de guérison, au moins d'apaisement! En vous suggérant de reprendre votre existence d'alors, c'est à cela aussi que je pense. A une autre époque, je vous aurais dit, comme dans cette promenade, de regarder

par delà les jours qui passent si vite, et de croire que la destinée humaine a un sens ailleurs. Je n'ai plus de mots pour vous le dire, parce que la grande lumière est, non pas éteinte, mais voilée en moi. Je n'ai pas dit une prière, depuis ces douze jours, pas une. Je ne peux pas. Et pourtant, si je ne devais pas revoir cet enfant, s'il n'y avait pas cette résurrection que promet l'Église, ce serait une cruauté trop monstrueuse. Je sens cela et je suis dans la nuit. Je ne comprends pas. Je ne sais pas. La foi complète me reviendra. Je le désire tant! J'en suis sûr. Pour cela non plus, en ce moment, je n'ai pas la force. Je n'en ai plus pour rien, pas même pour continuer à vous écrire. Adieu! Je vous ai aimée, je vous aime encore plus que le salut de mon âme. Mais comme on est hors la loi, on peut être aussi hors la vie. J'en suis là. Je vous répète : *Par pitié*, ne m'écrivez pas. Ne me cherchez pas. Rentrez. Adieu, adieu, mon aimée! »

— « Je ferai ce que me demande cette lettre, » finit par dire Geneviève à Lartigue. « Mais il faut que j'y réponde. »

Elle alla s'asseoir au bureau, prépara du papier, une plume, voulut écrire, puis hésita. Elle reprit la lettre et la relut longtemps, une

deuxième fois, une troisième, une quatrième. Elle éprouvait cette sensation de froid qui nous saisit quand nous serrons d'une longue étreinte la main d'un mort. Nous ne réchauffons pas cette main et elle nous glace. Il se dégageait, de ces phrases du père malheureux, une trop amère détresse. Elles étaient, d'une manière trop évidente, le balbutiement d'une souffrance qui n'en pouvait plus, comme il disait. Elles étaient si pénétrées d'irrémédiable, que la pauvre femme repoussa l'encrier, la plume, le papier sur lequel elle venait de laisser tomber de grosses larmes. Elle se tourna vers Lartigue avec une expression vaincue, et, montrant les raies humides de ses joues, elle dit d'une voix si brisée qu'à peine si elle articulait ses mots :

— « Vous lui rapporterez ce que vous avez vu, ce que vous voyez, n'est-ce pas? Puisqu'il le veut, je rentrerai. Qu'il sache cela encore, que c'est parce qu'il le veut, que je lui obéis. Ayez la charité de tout régler avec M. Calvières, et revenez me chercher. Vous êtes son ami, monsieur l'abbé. Avec vous, j'aurai du courage... En ce moment, laissez-moi. »

— « Hé bien? » demandait, quelques minutes plus tard, dom Bayle à l'abbé Lartigue. On a deviné qu'au premier rang des personnes de grand sens dont celui-ci avait parlé à Mme Cal-

vières était le Bénédictin. C'était lui qui avait envoyé le vicaire à ce difficile entretien, et il attendait son émissaire, à quelques pas de l'*Hôtel Impérial,* sur la terrasse des Feuillants. Il s'occupait, quand Lartigue le rejoignit, à considérer le monument érigé, en cet endroit, à l'un des hommes d'État qui ont inauguré en France la guerre contre l'Église.

— « Hé bien! » répondit Lartigue. « Elle accepte de rentrer chez son mari. Mais vous aviez raison, il a fallu cette lettre de Savignan. »

— « Elle l'aime, » dit le Religieux, « et une femme qui aime ne renonce à son amour que par amour. La grande affaire, c'est qu'elle y renonce. Le bon Dieu a des trésors de miséricorde pour les sentiments vrais. Ce sont des égarements, mais sur des routes hautes. Il fera le reste. Vous y aiderez. Vous êtes le seul homme, mon cher abbé, qui puisse ramener cette âme. Mme Calvières va beaucoup vivre en Auvergne, maintenant. Vous la verrez. Vous êtes l'ami de Savignan. Elle vous écoutera. Elle reviendra, comme a demandé cet admirable jeune homme, en mourant. Ah! » continua-t-il, avec une exaltation singulière qui éclairait, illuminait son vieux visage : — « Le sacrifice de l'innocent, sa mort, quel mystère ! C'est tout le christianisme. *J'ai payé la dette qui n'était pas la mienne. Quod non rapui tunc exsolvebam.* Quelle parole!... Je voudrais bien

savoir, » — et il montrait du geste le monument auprès duquel Lartigue l'avait trouvé, — « ce que dirait cet homme, que j'ai su honnête et convaincu, s'il voyait ce que nous voyons? Nous avons là un humble mais si évident commentaire de cette vérité sublime : la réversibilité des mérites, que nous proclamons solennellement le 1er novembre, dans la fête de tous les saints; que nous affirmons chaque jour à la messe, quand nous récitons l'*Agnus Dei*. Jacques Savignan est mort en offrant son sacrifice pour ceux qu'il aimait. Regardez : Thérèse Andrault était perdue, elle était engagée dans un monstrueux mariage. Elle l'a brisé. Elle est rentrée chez les siens... Elle s'est confessée. Elle a communié. Elle est sauvée... Et ce malheureux Fauchon? Qui nous aurait dit, voici quelques semaines, quand il consommait son apostasie, en entrant avec fracas aux *Droits Nouveaux,* qu'il écrirait cette émouvante lettre de soumission que nous avons lue dans les journaux, qu'il renierait son abominable *Hakeldama,* qu'il se retirerait à la Grande Trappe, faire pénitence? Le sang de l'innocent, monsieur l'abbé! C'est le sang de Jacques Savignan qui l'a racheté, qui l'a empêché de finir comme Judas. Vous vous rappelez le mot de Bourdaloue : « Ce » qui fit le malheur de Judas et qui le damna, ce » ne fut pas sa trahison, mais son désespoir. » Fauchon n'a pas désespéré. Il se repent, à cause

de la bénédiction qui est tombée sur lui de ce lit de mort... Et Calvières lui-même? Oui, Calvières. J'ai causé avec lui. J'avais un scrupule à conseiller à nos amis de voter pour lui. Je ne l'ai plus. Ce n'est pas un mauvais homme. Le travail que ce drame a fait dans sa conscience est extraordinaire. Il est bouleversé d'y avoir été mêlé par sa démarche auprès de Fauchon. Nous le reprendrons. Nous le reprendrons. »

Et, commençant de descendre l'escalier qui mène au jardin :

— « Allons au Cours-la-Reine ; il nous attend pour savoir le résultat de notre démarche. Dépêchons-nous. »

— « Je vois les choses comme vous, mon Père, » répondit Lartigue, qui suivait le Bénédictin. « Il est tout de même bien étrange que le seul homme pour qui ce sang paraisse avoir été répandu en vain, soit le père. Savignan n'a pas prié une seule heure, une seule minute depuis ces deux semaines, il me l'a dit. Il ne croit plus, mon Père, il ne croit plus. Et cependant, il est bien moins coupable que Fauchon? »

— « Il l'est bien plus, » fit dom Bayle. « Je vous étonne de parler ainsi, après que vous m'avez vu si indigné contre *Hakeldama*. Mais le retour de Fauchon m'éclaire ce livre. Fauchon était de bonne foi. Ce n'est pas une excuse aux fautes d'orgueil. On n'a pas le droit, parce que l'on

voit des difficultés, de dresser sa pauvre intelligence à soi comme un juge suprême du dogme. La bonne foi est tout de même une atténuation. Fauchon croyait voir des réalités dans cet amas d'objections que les ennemis de l'Église multiplient contre elle ; aujourd'hui, ils nous opposent une prétendue loi scientifique : hier c'était une découverte de l'exégèse ; demain, ils argueront d'une erreur dans la discipline. Il n'est pas jusqu'aux iniquités de nos persécuteurs qu'ils ne nous reprochent, en les attribuant à notre action politique :

Tu la troubles, lui dit cette bête cruelle...

Fauchon, comme bien d'autres prêtres, a été trompé par ces sophismes. Pourquoi? Je vais encore bien vous étonner, monsieur le vicaire. Parce qu'il a trop uniquement vécu parmi des prêtres. Au Séminaire, à l'École Saint-André, dans son couvent de religieuses, il n'avait rien vu du monde. Il n'avait pas pu comparer ce monde et ses pauvretés au milieu clérical. De ce milieu clérical, le seul champ de son expérience, il a méconnu la fécondité en vertus. Il n'en a plus vu que les petitesses, les insuffisances, les manques, les étroitesses d'esprit, les ignorances. Il y en a. Les meilleurs de nous ne sont que des hommes, de pauvres hommes. Alors, le prestige révolutionnaire a été tout-puissant sur cet esprit, subtil

et naïf, érudit et ignorant. Il s'est rebellé. Ce qu'a été pour lui le premier contact avec ce siècle qu'il ne connaissait que par les livres, il ne me l'a pas dit, mais je le devine. Soyez assuré que d'aller seulement à la rédaction des *Droits Nouveaux* et d'écouter les gens causer là a jeté un flot de triste lumière dans une âme qui continue d'être chrétienne, car — et c'est aussi ce qui a sauvé Fauchon — il n'a jamais cessé, dans ses pires erreurs, de croire à Notre-Seigneur. Il s'est marié. Là, je sais. J'ai causé avec Thérèse Andrault. A peine son péché commis, il en a eu l'horreur. L'âme sacerdotale s'est révoltée en lui contre la dégradation des sens. C'est le vrai drame du prêtre marié, cela. Qu'une fois tombé, il s'installe dans sa chute avec complaisance, que la chair déchaînée entraîne le cœur, il est perdu. Si, au contraire, il se dit : « Ce n'était que cela ! » s'il frémit de détresse en comparant les sublimités, les richesses, les abondances de la vie ascétique qu'il a sacrifiée et l'indignité de ce qu'il trouve, alors il peut se relever. Et que la Providence l'y aide, il se relève. La force qui ramène Fauchon à l'Église, ce n'est pas le remords d'avoir tenu l'arme qui a tué Jacques Savignan. Ce remords n'est que l'occasion. Cette force, c'est l'évidence qu'il a eue de la vérité catholique dans le malheur de son mariage et dans l'admirable mort de Jacques. Il a tenu là, devant

lui, dans un raccourci saisissant comme une vision, le tableau de la vie humaine telle qu'elle est contre l'Église, telle qu'elle est dans l'Église. Et, quand il a *vu*, il a obéi à la lumière. Au lieu que Savignan, lui, avait la lumière. Il l'a toujours eue. Il a failli en pleine conscience. Ces fautes-là sont les grandes fautes. Ces deux hommes étaient tentés, comme je vous le disais à Clermont, sans me savoir si bon prophète, par cet égarement du milieu de la vie que j'appelle le *Démon de midi*. Seulement l'un n'a pas compris qu'il était tenté, et l'autre l'a toujours su. Voilà pourquoi Savignan est puni par la privation de la clarté contre laquelle il a péché. Cette clarté lui reviendra peut-être. Sa douleur, ses remords, son renoncement à sa faute peuvent lui rendre la foi, et surtout l'intercession de son fils. Mais il y faudra une lutte. Voyez-vous, monsieur le vicaire, il y a un grand enseignement dans cette histoire. Comprenons-le bien. C'est la clef de tant d'énigmes, le mot de tant d'intelligences, de tant de destinées. Cet enseignement, c'est qu'il faut vivre comme on pense, sinon, tôt ou tard, on finit par penser comme on a vécu. »

Clermont, décembre 1912. — Paris, juin 1914.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
VIII.	— La *Catacombe*	1
IX.	— Le chemin du doute	56
X.	— L'abbé Fauchon	111
XI.	— L'avertissement	164
XII.	— Le danger	194
XIII.	— Alliance de haines	240
XIV.	— Thérèse Andrault	286
XV.	— L'holocauste	330
XVI.	— Épilogue	355

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

1 L 170
1
183

PQ 2199 D45 1914 t.2
Bourget, Paul Charles Joseph
Le démon de midi

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY